

**CANADA — FUIR LES BRASIERES
CONTROVERSE — LES CONCERTS
SONT-ILS TROP CHERS ?**



**VOYAGE EN FRANCE
MARSEILLE, VILLE
INCOMPRISE**



Courrier international

N° 1712 du 24 au 30 août 2023
courrierinternational.com
France : 4,90 €

Algérie 530 DA, Allemagne 6,20 €,
Andorre 6 €, Canada 8,25 \$ CAN,
DOM 5,20 €, Espagne 5,20 €,
Grande-Bretagne £ 5,20, Israël 5,80 €,
Italie 5,50 €, Japon 1000 ¥,
Maroc 15 DH, Pays-Bas 6 €,
Portugal cont. 5,50 €,
Sénégal 2400 F CFA, Suisse 7,20 CHF,
TOM 1100 XPF, Tunisie 9 DT,
Afrique CFA autres 3600 F CFA.

LA FIÈVRE des océans

*La température monte à la surface
de l'Atlantique Nord et de la Méditerranée.
Avec des conséquences majeures
sur la vie aquatique et le climat,
s'inquiète la presse étrangère.*

M 03183 - 1712 - F: 4,90 €



LES SENTINELLES

Des voix d'ailleurs
pour un monde
en commun

UN NOUVEAU PODCAST SIGNÉ



À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCASTS PRÉFÉRÉE



**LES CHOIX
DE "COURRIER"**

VIRGINIE LEPETIT

La fièvre des océans

Dans l'Atlantique Nord et la Méditerranée, les températures de surface battent des records. L'eau a même dépassé les 38 °C courant juillet sur les côtes de Floride. Cette poussée de fièvre participe d'un cercle vicieux : le climat dérégulé détraque les océans, qui à leur tour détériorent encore plus le climat (précipitations violentes, inondations...) L'été que nous vivons témoigne des conséquences de ce phénomène. C'est de cette fièvre des océans que nous avons choisi de vous parler cette semaine. Avec notamment un long article du quotidien espagnol **El País** qui revient, à partir d'exemples locaux, sur les conséquences de ces poussées de chaleur sans précédent. Ainsi, en mai,

les températures à la surface de tous les océans ont été supérieures à celles de tous les mois de mai enregistrées par le passé, et elles ont poursuivi leur envolée en juin, d'après les données publiées par le service Copernicus. La température moyenne des océans dépasse 21 °C, soit presque un degré de plus que cette même moyenne sur la période 1981-2012. Et bien que ce soit la température superficielle qui est mesurée, les profondeurs se réchauffent également. Les conséquences de ces quelques degrés de plus peuvent être dévastatrices. En mer, mais aussi à terre. "Ces eaux chaudes engendrent ensuite des ouragans et des typhons dans la zone équatoriale, ces dernières perturbations étant des machines à transférer la chaleur depuis la mer vers l'atmosphère", souligne, dans *El País*, le météorologue de la société Meteored Francisco Martín León. "Les changements se produisent à une vitesse sans précédent. Le système climatique

est hors de contrôle", alerte-t-il. En Méditerranée, en juillet, les eaux de surface ont atteint une moyenne de plus de 28 °C, mais à certains endroits la mer "bout" encore plus, souligne *El País*. Et l'Atlantique Nord bat lui aussi des records. La cause? Les émissions de CO₂ d'origine humaine. "Nous surchargeons l'atmosphère de gaz à effet de serre, analyse Francisco Martín León, mais en plus, les mers, qui absorbent 80 à 90 % de cette énergie, sont aussi en surchauffe, et elles nous en restituent une partie sous forme de chaleur." D'autres facteurs sont apparemment venus amplifier le phénomène. L'action d'un anticyclone de blocage, qui a contribué à "garder" la chaleur; l'éruption du volcan sous-marin Hunga Tonga en 2022, qui a expulsé des millions de tonnes de vapeur d'eau dans la stratosphère; l'arrivée d'El Niño – un phénomène naturel qui touche davantage le Pacifique équatorial – qui, à l'échelle planétaire, peut faire augmenter la température de 0,1 à 0,2 °C.

Résultat : des journées et des nuits plus chaudes pour les populations côtières, mais aussi une faune et une flore en péril. Les coraux, les éponges, les algues, les posidonies, les mollusques... et les écosystèmes qui en dépendent sont affectés. "Si les choses ne changent pas, il y aura un nouveau phénomène de mortalité chez les nombreuses espèces qui ne peuvent pas se déplacer, souligne, dans *El País*, Joaquim Garrabou, chercheur à l'Institut des sciences de la mer du Conseil scientifique espagnol. Pour elles, c'est comme s'il se produisait un feu de forêt marin." Le second article de ce dossier, publié initialement par le **New Scientist**, se situe presque aux antipodes du premier. Tant géographiquement que pour les températures. Il nous emmène dans le Pacifique Sud, au large de la cordillère des Andes. Là, on trouve une "langue froide" : une large zone où la température de l'océan baisse. Les chercheurs, qui

observent ce phénomène depuis les années 1990, constatent qu'il s'amplifie. Les raisons ne sont pas claires, et sans doute multiples : une modification des vents, des courants, des remontées d'eaux froides, la fonte des glaces en Antarctique... Les scientifiques s'interrogent. Et cette perplexité a de quoi, on s'en doute, nourrir les discours qui réfutent le réchauffement climatique – certains complotistes et climato-sceptiques ne se privent pas de le faire. Mais la réalité est bien plus complexe. Les changements induits par les émissions de CO₂ sont multiples, interconnectés. C'est pourquoi il est urgent d'inclure cette "langue froide" dans les modèles climatiques. Non pour les réfuter, mais pour les affiner. Bonne lecture.

En couverture :

Océans : © Brad Holland/États-Unis. *Margarethe-illustration.com*
Marseille : photo Clément Mahoudeau/AFP



Sommaire

CANADA p.6

Fuir les brasiers

Des dizaines de milliers de personnes ont dû quitter l'ouest du pays, en proie à de gigantesques incendies. La "colère du feu" est là pour durer, note la presse canadienne.



MEXIQUE p.12

Dans la jungle, sur la piste du jaguar

Dans le sud-est du Mexique, la réserve de Calakmul abrite ce fauve en voie de disparition. Juventino Pérez, qui l'a longtemps braconné, le protège aujourd'hui. Un reportage de **Gatopardo**.

FRANCE p.24

Marseille, l'incomprise

La cité phocéenne a beau s'être réinventée, elle traîne toujours une mauvaise réputation. Jugée dangereuse et anarchique, elle mérite bien mieux que ces a priori, affirme **The Daily Telegraph**.



DESSIN D'ALE+ALE, ITALIE

TECHNOLOGIE p.36

"Comment vas-tu dans l'autre monde?"

Yu Jialin a 17 ans lorsque son grand-père meurt. Des années plus tard, ce développeur chinois utilise l'IA pour discuter avec son aïeul. Un récit de **Sixth Tone**.

LES SOURCES



Chaque semaine, les journalistes de *Courrier international* sélectionnent et traduisent des articles tirés de plus de 1 500 médias du monde entier. Voici la liste exhaustive des journaux, sites et blogs utilisés dans ce numéro :

- Ha'Aretz** Tel-Aviv, quotidien. **The Daily Telegraph** Londres, quotidien.
- El Espectador** Bogotá, quotidien.
- Eteemad** Téhéran, quotidien. **Financial Times** Londres, quotidien. **Gatopardo** Mexico, mensuel. **The Independent** Londres, quotidien. **Jutarnji List** Zagreb, quotidien. **Mail & Guardian** Johannesburg, hebdomadaire.
- Neue Zürcher Zeitung** Zurich, quotidien.
- New Scientist** Londres, hebdomadaire.
- The New York Times** New York, quotidien. **El País** Madrid, quotidien.
- Le Pays** Ouagadougou, quotidien.
- Sixth Tone** (sixthtone.com) Shanghai, en ligne. **De Standaard** Bruxelles, quotidien. **Studio Yafa** (studioyafa.org) Ouagadougou, en ligne. **Süddeutsche Zeitung** Munich, quotidien.



SOMMAIRE

7 jours dans le monde

6. **Canada.** Fuir les brasiers
9. **Controverse.** Les concerts sont-ils devenus hors de prix ?

D'un continent à l'autre

10. **États-Unis.** La candidature de Bobby déchire le clan Kennedy
12. **Mexique.** Dans la jungle de Calakmul, sur la piste du jaguar
16. **Iran.** Le trafic de carburant, un jeu dangereux
17. **Cisjordanie.** L'escalade comme acte de résistance
18. **Croatie.** Un itinéraire bis pour les céréales ukrainiennes
19. **Belgique.** Qu'y a-t-il dans ma pilule d'ecstasy ?

20. **Mongolie.** La manne des mines

22. **Niger.** Le nouveau pouvoir gagne du temps

23. **Burkina Faso.** Le bric-à-brac des "France au revoir"

24. **Voyage en France.** Marseille, l'incomprise

À la une

26. La fièvre des océans

Transversales

34. **Économie.** Les États-Unis turbinent à l'uranium russe
36. **Techno.** Comment vas-tu dans l'autre monde, Grand-Père ?

360°

38. **Militants des saveurs.**

Débora Fadul parle avec les ingrédients

42. **Plein écran.** Un siècle de fascination pour les Zoulous

44. **Culture.** La nouvelle jeunesse du grunge

46. **Histoire.** L'"Homme d'ivoire" était une femme



SUR NOTRE SITE

Sahel. Instabilité maximum

Les menaces brandies par la Cedeao, la "transition" amorcée par la junte nigérienne, le blocus de Tombouctou par les djihadistes au Mali... Suivez l'actualité mouvante de la région sahéenne sur notre site.

La France vue de l'étranger. Le rodéo urbain, un exutoire en Martinique

À Fort-de-France, le cabrage, sorte de rodéo urbain, se transmet de génération en génération et rassemble des jeunes à la recherche d'adrénaline et de moments de convivialité. Un reportage du **New York Times**.

Courrier Stories. "Nerds", "geeks", "wonks"... L'heure de la revanche

Tous les week-ends, nous publions dans Courrier Stories la chronique "En un mot" du **Christian Science Monitor**, qui s'intéresse à "l'histoire, la puissance et la beauté du langage courant". Cette semaine, ce sont les *nerds*, *geeks*, *wonks* et autres incompetents sociaux qui sont mis à l'honneur.



L'horoscope de Rob Breznsky Retrouvez chaque semaine les prévisions poétiques et philosophiques de l'astrologue le plus original de la planète.



Retrouvez-nous aussi sur Facebook, Twitter, Instagram et Pinterest.

Agir face au dérèglement climatique et s'adapter. Chaque semaine, les pistes de la presse étrangère.

Climatiques

Chaque jeudi, notre newsletter.

Inscrivez-vous sur courrierinternational.com

Offre d'abonnement

Bulletin à retourner à : *Courrier international*
Service Abonnements - A2100 - 62066 Arras Cedex 9

Je m'abonne pour :

- 1 AN** (52 numéros) au prix de **129 €** au lieu de ~~237,20 €*~~
 1 AN (52 numéros) + **6 hors-séries** au prix de **159 €** au lieu de ~~290,60 €*~~

RCO23BO01

Monsieur Madame

NOM..... PRÉNOM.....

ADRESSE.....

CP..... VILLE.....

Je règle par chèque bancaire à l'ordre de *Courrier international*

Pour tout autre moyen de paiement, rendez-vous sur notre site :
<https://abo.courrierinternational.com/ours2023>
ou téléphonez au 03 21 13 04 31 (du lundi au samedi, de 9 heures à 18 heures)

*Offre réservée aux particuliers jusqu'au 31/3/2024 pour un premier abonnement en France métropolitaine. Pour les entreprises et l'étranger, nous consulter. Visuels non contractuels. En retournant ce formulaire, vous acceptez que Courrier international, responsable de traitement, utilise vos données personnelles pour les besoins de votre commande, de la relation client et d'actions marketing sur ses produits et services.

Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales de Courrier international par voie postale. Je ne souhaite pas recevoir les offres commerciales des partenaires de Courrier international par voie postale.

Pour connaître les modalités de traitement de vos données ainsi que les droits dont vous disposez (accès, rectification, effacement, opposition, portabilité, limitation des traitements, sort des données après décès), consultez notre politique de confidentialité à l'adresse : <https://www.courrierinternational.com/page/donnees-personnelles> ou écrivez à notre délégué à la protection des données 67-69, avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris ou dp@groupelemonde.fr. Vous avez le droit de formuler une réclamation auprès de la Cnil. Pour toute question, contactez notre service clients par e-mail abo@courrierinternational.com ou par téléphone au 03 21 13 04 31 du lundi au samedi de 9 heures à 18 heures. Nos CSV sont consultables et téléchargeables en suivant ce lien : <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>



Avantages abonnés :

- La version numérique du magazine dès le mercredi soir
- L'édition abonnés du site Internet
- Nos archives, soit plus de 100 000 articles
- L'accès illimité sur tous vos supports numériques
- Les applications iOS et Android
- Réveil Courrier 📧

Votre abonnement à l'étranger :

Belgique : (32) 2 744 44 33
abonnements@saipm.com
États-Unis/Canada : (1) 800 363 1310
expressmag@expressmag.co.m
Suisse : (41) 022 860 84 01
abonne@edigroup.ch



Édité par **Courrier international SA**, société anonyme avec directoire et conseil de surveillance au capital de 106 400 €
Actionnaire : La Société éditrice du Monde
Président du directoire, directeur de la publication : François-Xavier Devaux
Directrice de la rédaction, membre du directoire : Claire Carrard
Conseil de surveillance : Louis Dreyfus, président
Dépôt légal Août 2023. Commission paritaire n° 0727 c 82101.
ISSN n° 1154-516X Imprimé en France/Printed in France

Rédaction 67-69 avenue Pierre-Mendès-France 75013 Paris. Accueil 33 (0) 1 46 46 16 00 Fax général 33 (0) 1 46 46 16 01 Fax rédaction 33 (0) 1 46 46 16 02 Site web www.courrierinternational.com Courriel lecteurs@courrierinternational.com
Directrice de la rédaction Claire Carrard (16 58) **Rédactrice en chef** Virginie Lepetit (16 12) **Rédacteurs en chef adjoints** Raymond Clarinard (16 77), Claire Pomarès (web), Matthieu Recarte Conception graphique Javier Errea Comunicación

ÉDITION Anouk Delport (16 98), Ioris Queyroi, Fatima Rizki (17 30) **7 JOURS DANS LE MONDE** François Gerles (chef de rubrique, 17 48) **EUROPE** Gerry Feehily (chef de service, 16 95), Laurence Habay (chef de service adjointe, Russie, est de l'Europe, 16 36), Marie Daoudal (Allemagne, Autriche, Suisse alémanique, 16 04), Carole Lyon (Belgique, 17 36), Sasha Mitchell (Royaume-Uni, Irlande, 19 74), Beniamino Morante (Italie, 19 72), Héléne Bienvenu (Pologne), Antoine Mouteau (Pays-Bas), Valentin Scholz (Espagne), Vincent Barros (Portugal), Antoine Jacob (Danemark, Norvège, Suède), Alexandre Lévy (Bulgarie), Alexandros Kottis (Grèce, Chypre), Joël Le Pavous (Hongrie), Guillaume Narguet (République tchèque, Slovaquie), Kika Curovic (Serbie, Monténégro, Croatie, Bosnie-Herzégovine), Marielle Vitureau (Lituanie), Alda Engoian (Caucase, Asie centrale), Larissa Kotelevets (Ukraine) **FRANCE** Carolin Lohrenz (chef de rubrique, 16 93) **AMÉRIQUES** Bérandère Cagnat (chef de service, Amérique du Nord, 16 14), Jean-Hébert Armengaud (chef de service, Amérique latine, 16 57), Morgann Jezequel (Brésil), Martin Gauthier (Canada), Mathilde Guillaume (Argentine) **ASIE** Daniel Bastard (chef de service, Chine, Singapour, Taïwan, 16 39), Christine Chameau (Asie du Sud-Est, 16 24), Zhang Zhulin (Chine, 17 47), Carole Dieterich (Asie du Sud), Élisabeth D. Inandiak (Indonésie), Jeong Eun-jin (Corée) Yuta Yagishita (Japon). **MOYEN-ORIENT** Bachir El-Khoury (chef de service), Julien Abramia (Liban, Syrie, Palestine, Irak), Pascal Fenaux (Israël), Ahmad Parhizi (Iran), Raphaël Boukandoura (Turquie), Philippe Mischkowsky (pays du Golfe) **AFRIQUE** Hassina Mechâï (chef de rubrique), Vincent Barros (Afrique lusophone), Malik Ben Salem (Maghreb), Mathilde Boussion (Afrique australe et Afrique de l'Est), Agnès Faivre (Afrique de l'Ouest) **TRANSVERSALES** Pascale Boyen (chef des informations, Économie, 16 47), Carole Lembezat (chef de rubrique, Sciences et Signaux, 16 15), Annick Rivoire (Économie) **MAGAZINE 360°** Marie Bélièl (chef des informations, 17 32), Hugo Florent (16 74), Oumélma Nechi **HISTOIRE** Mélanie Lifschitz (16 96)

SITE INTERNET Claire Pomarès (rédactrice en chef adjointe), Nicolas Coisplet (chef d'édition), Adrien Oster (chef d'édition), Paul Blondé (éditeur web), Antoine Cuny-Le Callet, Gabriel Hassan (éditeur web, 16 32), Carole Lyon (éditrice web, 17 36), Hoda Saliby (éditrice web, 16 35), Mélanie Chenouard (vidéo, podcasts, 16 65), Emmanuelle Bour (SME) **COURRIER EXPAT** Ingrid Therwath (16 51), Jean-Luc Majouret (16 42)

TRADUCTION Raymond Clarinard (responsable, Courrier Histoire), Mélanie Lifschitz (chef de service adjointe, anglais, espagnol), Julie Marcot (chef de service adjointe, anglais, espagnol, portugais), Catherine Baron (anglais, espagnol), Isabelle Boudon (anglais, allemand, portugais), Manon Delfour-Peyrethon (anglais, allemand), Caroline Lee (anglais, allemand, coréen), Françoise Lemoine-Minaudier (chinois, anglais), Olivier Ragasol (anglais, espagnol, catalan, russe), Leslie Talaga (anglais, espagnol) **REVISION** Jean-Baptiste Luciani (chef de service, 17 35), Isabelle Bryskier, Philippe Czerepak, Françoise Hérod, Julie Martin, Anne Romefort

PÔLE VISUEL WEB DESIGN ET ANIMATION Alexandre Erricchiello (chef de service, 16 17), Benjamin Fernandez, Jonathon Renaud-Badet **ICNOGRAPHIE** Luc Briand (chef de service, 16 41), Lidwine Kervella (16 10), Stéphanie Saindon (16 53), Céline Merrien (colorisation), Astrid Mouget **MAQUETTE** Alice Andersen (chef de service, 16 37), Denis Scudeller, Gilles de Obaldia **CARTOGRAPHIE** Paul Gallet (16 70) **INFOGRAPHIE** Catherine Doutey (16 66)

AGENCE COURRIER Patricia Fernández Pérez (directrice du développement et de la communication, 17 37), Jessica Robineau (16 08), Alizée Marchal (17 38), Florent Normand

DIRECTRICE DE LA FABRICATION Nathalie Communeau, Nathalie Mounié (chef de fabrication, 45 35) **IMPRESSION, BROCHAGE, ROUTAGE :** Maury, 45330 Malesherbes

ONT PARTICIPÉ À CE NUMÉRO Solal Abélès, Christophe Alexandre, Antoine Berard, Lionel Blot, Jean-Baptiste Bor, Étienne Bianchi, François Burkard, Cécile Chemel, Geneviève Deschamps, Elisabetta Di Matteo, Philippe Godefroy, Mona Guichard, Lucie Hoarau, Hong-Kyung Kang, Sophie Laurent Lefevre, Valentine Morizot, Jean-Daniel Mougeot, Derwell Quefelec, Maéllys Sourt, Leslie Souvanlasy, Isabelle Taudière

PUBLICITÉ MPublicité, 67-69, avenue Pierre-Mendès-France CS 11 469, 75707 Paris Cedex 13, tél. : 01 57 28 20 00 **Directrice générale** Élisabeth Cialdella (elisabeth.cialdella@mpublicite.fr, 39 68), **Directeur délégué, directeur de Marque** Courrier international Stevee Dablin (01 57 28 38 84) **Directeur délégué Activités programmatiques, AD Tech & Monétisation** Sébastien Noel (sebastien.noel@mpublicite.fr, 37 00) **Directeur délégué, pôle Agences** François de Ren (francois.deren@mpublicite.fr, 30 21) **Directeur délégué, pôle Opérations spéciales** Stevee Dablin (stevee.dablin@mpublicite.fr, 38 84)

DIRECTRICE ADMINISTRATIVE ET FINANCIÈRE Carine de Castellan (16 06) **Gestion** Lucie Madalena (16 26) **Droits Blandine** Mosnat (16 52) **Comptabilité** 01 48 84 51 **Directeur de la diffusion et de la production** Xavier Loth **Directrice des ventes** Sabine Guide **Responsable commerciale internationale** Saveria Colosimo Morin (01 57 28 32 20) **Chef de produits** Valentin Moreau (01 57 28 33 99) **Communication et promotion** Christiane Montillet **MARKETING ET PRODUITS** Sophie Gerbaud (directrice, 16 18), Véronique Lallemand (16 91), Véronique Saudemont (17 39), Martine Prévot (16 49), Mynn-May Vang, Anthony Pittavino **Responsable du numérique** Kevin Jolivet, Louise Dugeal (développement web), Camille Lefaix (cheffe de produit abo numérique)

Modifications de services ventes au numéro, réassorts 08 05 05 01 47 **Service clients Abonnements** Courrier international, Service abonnements, A2100 — 62066 Arras Cedex 9 **Tél.** 03 21 13 04 31 **Fax** 01 57 67 44 96 (du lundi au samedi de 9h à 18h) **Courriel** abo@courrierinternational.com. Prix de l'abonnement annuel en France métropolitaine: 129 €. Autres destinations: <https://boutique.courrierinternational.com>. Nos conditions générales de vente et d'utilisation sont disponibles sur <https://www.courrierinternational.com/page/cgv>

Courrier international, USPS number 013-465, is published weekly 48 times per year (triple issue in Aug and in Dec), by Courrier international SA c/o Distribution Grid, at 900 Castle Rd. Secaucus, NJ 07094, USA. Periodicals Postage paid at Secaucus, NJ and at additional mailing offices. POSTMASTER: Send address changes to Courrier international c/o Express Mag, 8275, avenue Marco-Polo, Montréal, QC H1E 7K1, Canada.



Certifié PEFC

Ce produit est issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées.
pefc-france.org

Origine du papier : UK, Allemagne, 100 % de fibres recyclées. Ce magazine est imprimé chez MAURY certifié PEFC. Eutrophièmes : Ptot = 0,0083 kg/tonne de papier. Papier issu de forêts gérées durablement et de sources contrôlées. Ouvrage imprimé à 100 % avec des encres conformes à la norme Blue Angel.



Le FESTIVAL DU Monde

15-16-17 septembre

67/69, AVENUE PIERRE-MENDÈS-FRANCE
PARIS 13^e

Visites
Ateliers
Débats
Spectacles

festival.lemonde.fr

©Jared Chulski





Canada. Fuir les brasiers

Ces derniers jours, l'équivalent de la Grèce est parti en fumée dans l'Ouest canadien. Des dizaines de milliers de personnes ont fui l'avancée des flammes. La "colère du feu" est là pour durer, note la presse canadienne.



Quand Chris Erickson a quitté son domicile de Kelowna, le jeudi [17 août], à l'approche d'un feu de forêt, il a fait tout ce qu'il fallait : il a fermé l'eau et le gaz, coupé l'électricité. Il ne pensait pas que ce serait la dernière fois qu'il verrait sa maison", raconte le 21 août la chaîne **CBC** sur son site Internet. L'ensemble des habitants de la Colombie-Britannique "commencent à prendre toute la mesure de la gravité de la situation". Sur les deux rives du lac Okanagan, une soixantaine d'habitations sont parties en fumée. À travers la province, où l'état d'urgence a été déclaré, "27 000 personnes ont reçu l'ordre de quitter leur domicile et plus de 35 000 autres doivent se tenir prêtes à partir à tout moment", rapporte **The Globe & Mail**.

Machinerie lourde. Plus au nord, dans les Territoires du Nord-Ouest, "la bataille pour sauver Yellowknife", devenue une "ville fantôme", était en cours, écrit le **Toronto Star**. Le 19 août, "des milliers de personnes fuyant la capitale de la province ont emprunté la seule route du sud,

tandis que des dizaines d'autres ont fait la queue pour partir par avion". "Dans le petit aéroport de Yellowknife et sur la grande route qui dessert la ville, des files d'habitants se pressent, tels des réfugiés, renchérit John Vaillant dans le **Globe & Mail**. Les gens attendent, parfois pendant des heures,



↳ Dessin de **Côté** paru dans **Le Soleil**, Québec.

voire des jours, d'être emmenés. Et chacun se demande : est-ce que les feux vont arriver ici en premier?"

"Les autorités se préparent à la colère du feu, reprend le **Toronto Star**. L'effort herculéen pour sauver la ville ne fait que commencer." Environ 600 pompiers, "soutenus par des dizaines d'hélicoptères, d'avions-citernes et de véhicules de machinerie lourde", bataillaient toujours le 21 août contre les flammes dans les Territoires du Nord-Ouest, indique **La Presse**. Par ailleurs, ajoute le journal québécois, 100 pompiers venus du Mexique étaient attendus le 22 août en Colombie-Britannique et "200 autres d'Afrique du Sud d'ici la fin de la semaine".

Futur dystopique. "Depuis trois mois, le Canada est aux prises avec des feux incessants, qui pulvérisent tous les records, résume John Vaillant. Jusqu'ici, les feux canadiens ont ravagé une superficie plus importante que la Grèce, équivalente à la surface du Michigan." Plus de 380 feux étaient répertoriés à travers la Colombie-Britannique, dont 150 hors de contrôle, et 236 dans les Territoires du Nord-Ouest. Quelque 140 000 km² sont déjà partis en fumée.

Si les feux de forêt ne sont pas rares au Canada, ceux de cette année sont d'une ampleur inédite. Une ampleur qui incite la presse à s'interroger sur le futur dystopique qui pourrait guetter le pays. "Au cours de l'été 2023, les Canadiens ont pris conscience de la réalité du changement climatique dans le feu et la fumée. Maintenant que nous avons vu à quoi allait ressembler l'avenir, qu'allons-nous faire?" se demande **The Globe and Mail** dans un article intitulé "Alerte rouge".

Maclean's, de son côté, se projette dans le Canada de "l'an 2060". Le magazine entrevoit "des étés perdus à cause du feu et de la fumée", "des inondations bibliques", "des forêts qui dépérissent", "des côtes qui reculent", des "troubles économiques et politiques". Bref, "ce sera un siècle étrange".

— **Courrier international**

ÉQUATEUR

Contre le pétrole, pour l'Amazonie

Les Équatoriens ont voté pour l'arrêt d'une exploitation pétrolière dans la forêt amazonienne, malgré l'énorme manque à gagner pour l'État.

Pour la première fois, les Équatoriens ont pu décider, le 20 août, de l'avenir d'une exploitation pétrolière de la forêt amazonienne de Yasuní, une importante réserve naturelle située dans le nord-est du pays. Et ils ont choisi d'en finir. Lors d'un référendum inédit, qui a eu lieu le même jour que les élections générales, le oui l'a largement emporté, avec presque 59 % des voix. La compagnie nationale pétrolière Petroecuador devra donc démanteler le Bloc 43, qui fournit environ 12 % du pétrole équatorien, principal produit d'exportation du pays.

Pour la revue **Plan V**, il s'agit d'"un triomphe de la foi de la jeunesse équatorienne en l'avenir de la planète". Un point de vue partagé par Luca Bardino, jeune défenseur de l'environnement. Interviewé par le site d'information **GK**, il déclare : "Ce résultat est non seulement très positif pour le pays, mais aussi pour le monde."

Pour le gouvernement sortant, qui militait pour le non, la fermeture du Bloc 43, exploité depuis 2016, va représenter un manque à gagner pour les finances de l'État. "C'est un coup dur porté à l'économie, il faudra des années pour s'en remettre", a déclaré Fernando Santos, ministre de l'Énergie, interrogé par **Primicias**. Néanmoins, ajoute-t-il, "il faut respecter cette décision citoyenne. C'est un message pour Petroecuador et les grandes compagnies pétrolières : la préservation de la nature est une valeur plus importante que les revenus pétroliers."

— **Courrier international**

ESPAGNE

Des footballeuses enfin reconnues

La sélection espagnole a gagné le 20 août la Coupe du monde. Une consécration après un long combat à dribbler le manque de considération, de visibilité et les tensions internes.



— El País (Madrid)

La sélection espagnole a remporté le Mondial féminin de football en Australie. Quand le succès advient, on oublie facilement que ce sport n'a pas toujours été vu d'un bon œil quand il était pratiqué par des femmes, que ce soit dans les fédérations ou parmi les spectateurs. La tâche des joueuses a été colossale : non contentes de s'imposer sur le terrain, elles ont su convaincre de la qualité de leur jeu ceux qui les considéraient avec scepticisme.

Peu d'adjectifs peuvent qualifier leur prouesse. Elles ont traversé des moments difficiles – notamment leur défaite cuisante face au Japon (4-0) –, et on a parfois eu l'impression qu'elles avaient la poisse, mais à partir du moment où elles ont débarqué sur le terrain en finale, les regards ont commencé à changer. Elles n'ont pas déçu les attentes, malgré l'énorme responsabilité qui pesait sur leurs épaules.

Si jusqu'à une date assez récente les femmes faisaient l'objet de moqueries quand elles jouaient avec un ballon, ce temps est révolu, même si le machisme continue à montrer les griffes. La force de caractère dont les joueuses ont fait preuve pour se relever après un pénalty manqué face à leur grande rivale en finale,

l'Angleterre, en dit long sur la solidité d'une équipe qui a vu de nombreuses personnalités émerger au cours de ce Mondial, mais dont la victoire a été en définitive l'œuvre du collectif. Les footballeuses espagnoles ont mis entre parenthèses les difficultés, elles n'ont pas cédé à la victimisation et ont volé vers la victoire.

Un tel triomphe n'est possible qu'avec beaucoup de travail – et d'argent. Des exploits comme ceux réalisés en Australie ne s'expliquent que par la ténacité, le plus souvent anonyme et presque toujours méconnue, d'un grand nombre de femmes qui ont tout fait pour réaliser le rêve de jouer au football, un sport qui



ÉDITO

paraissait réservé aux hommes. Les premiers pas ont eu lieu il y a déjà longtemps, mais il a fallu attendre 1988 pour qu'une sélection féminine apparaisse. Ensuite, ce furent des années discrètes : les matchs féminins étaient presque clandestins.

Puis en 2018, Luis Rubiales, en tant que président de la Real Federación Española de Fútbol [“Fédération royale espagnole de football”], a décidé de prendre les choses en main. Depuis lors, l'Espagne a été championne du monde de football féminin des moins de 17 ans et des moins de 20 ans, l'une des stars de la Roja, Alexia Putellas, a obtenu deux fois le Ballon d'or, le nombre de licences augmente (de 40000

à près de 100000) et le budget est passé de 3 à 27 millions [d'euros].

Que personne n'aille s'imaginer que cela a été une promenade de santé jusqu'à Sydney. En 2019, par exemple, les footballeuses de la ligue [professionnelle] espagnole ont entamé une grève à durée indéterminée pour réclamer de meilleurs salaires : toujours le combat pour la considération et la visibilité. Il y a eu aussi des tensions internes. Lors du championnat d'Europe de 2022, la sélection s'est inclinée en quarts de finale face à l'Angleterre, et cette défaite a laissé un goût amer à certaines joueuses qui voulaient aller plus loin.

Cette année-là, quinze d'entre elles se sont rebellées contre le technicien Jorge Vilda – que Rubiales a ensuite confirmé à son poste – et elles ont renoncé à la sélection. On est parvenu à régler le conflit, et certaines joueuses ont changé de position, mais onze d'entre elles – presque tout autant artisanes du succès de la Roja qu'Olga Carmona, autrice du but de la victoire en finale –, ont assisté à la Coupe du monde depuis chez elles. Il est temps de refermer cette plaie : celles qui ont pu finalement briller sur la pelouse des stades doivent beaucoup à ces grandes professionnelles.

Les gros titres saluent un changement historique, une sélection déjà immortelle. Toutefois, il y a quelque chose d'encore plus important. Quelque chose d'aussi prosaïque que la reconnaissance dont on privait systématiquement les femmes qui jouent au football. Aujourd'hui, elles peuvent dire qu'elles existent, qu'elles ont surmonté toutes les difficultés. Il n'y a aucune coupe qui récompense cette victoire. —

Publié le 20 août

“Un geste machiste de bas étage”

●●● “C'est une attaque contre la numéro 10 espagnole et contre toutes les femmes qui ont explosé de joie après le but d'Olga Carmona ce dimanche.” Dans les colonnes d'El País, la journaliste Nadia Tronchoni dit tout le mal qu'elle pense du président de la Fédération royale espagnole de football, Luis Rubiales. Lors des célébrations de la victoire de l'Espagne, il a embrassé de force Jenni Hermoso sur la bouche. “Quel dommage qu'une si belle journée soit gâchée par un geste machiste de bas étage. Quel manque de sensibilité! Ce dimanche d'août, nous fêtons quelque chose de plus qu'un titre. Surtout nous, les femmes, les filles, les petites-filles de ce pays, nous nous réjouissons que notre entêtement ait fini par vaincre le machisme.”

Barbie secoue le monde arabe

CINÉMA — “Ça ne sent pas du tout bon la ‘rose’!” écrit le journal algérien L'Expression le 16 août. Après trois semaines en salle, l'Algérie a décidé d'interdire la projection du blockbuster autour de la poupée au succès planétaire, accusé de promouvoir l'homosexualité. Après le Koweït et le Liban, il s'agit du dernier pays arabe en date à bannir la superproduction féministe de l'été. Le film n'est pas non plus projeté au Qatar et dans le sultanat d'Oman. Mais il l'est, étonnamment, dans d'autres pays du Golfe, comme au Bahreïn, mais aussi en Arabie saoudite et aux Émirats arabes unis, deux pays dans lesquels les femmes n'ont été autorisées à conduire ou à aller au cinéma qu'en 2018.

Thaksin de retour à la maison

THAÏLANDE — L'ancien Premier ministre Thaksin Shinawatra a remis les pieds sur sa terre natale le 22 août après quinze ans d'exil. Quelques heures plus tard, le Parlement a élu Srettha Thavasin à la tête du gouvernement, mettant fin à trois mois d'impasse post-électorale. Deux événements – décrits par le site indépendant Khaosod comme un “Super Tuesday” pour la politique thaïlandaise – qui sont loin d'être une coïncidence. Le nouveau Premier ministre est en effet issu du Pheu Thai, le parti fondé par ce même Thaksin Shinawatra. Un parti d'opposition qui a accepté de s'allier avec ses ennemis traditionnels, à savoir des formations proches de l'establishment et de l'armée qui, en 2004, avaient renversé Thaksin Shinawatra puis sa sœur Yingluck dix ans plus tard. “Pour que le ‘Big Boss’ rentre au pays, le prix à payer pour le Pheu Thai et la Thaïlande elle-même est élevé”, commente Khaosod. Dans l'immédiat, l'ancien magnat des télécoms, sous le coup de plusieurs condamnations, a été placé en prison. En attendant, selon plusieurs rumeurs, une probable mise en liberté conditionnelle ou une amnistie.

Des migrants tués par centaines

ARABIE SAOUDITE — “Les gardes-frontières saoudiens accusés d’une tuerie de masse d’Éthiopiens”, titre le quotidien britannique **The Guardian** après la publication, le 21 août, d’un rapport accablant de l’organisation de défense des droits humains Human Rights Watch (HRW). Des “centaines d’Éthiopiens”, y compris des enfants, ont été tués par les gardes-frontières au moment où ils cherchaient à rejoindre le territoire saoudien. Pour parvenir à ces conclusions, HRW a recoupé des témoignages de rescapés, des photos et des vidéos ainsi que des images satellitaires.

Le joint bientôt légal



ALLEMAGNE — “La fumette en voie de légalisation”, annonce **Die Tageszeitung** le 17 août. La

veille, le gouvernement d’Olaf Scholz a finalisé son projet de légalisation du cannabis récréatif. “En cas de validation par le Parlement à l’automne prochain, la culture et la vente de cannabis deviendraient légales en Allemagne, sous certaines conditions.” Dans le détail, le gouvernement propose d’autoriser l’achat et la possession d’une quantité de cannabis pouvant aller jusqu’à 25 grammes par personne majeure.

Cargo à voile

TRANSPORTS — Le premier cargo à propulsion éolienne du monde a démarré son voyage inaugural, a annoncé le 21 août son affréteur, le géant de l’agroalimentaire Cargill. Long de 229 mètres et doté de deux WindWings, des sortes de voiles rigides de 37,50 mètres de hauteur, le *Pyxis Ocean* a quitté Singapour en direction du Brésil, où il devrait atteindre le port de Paranaguá d’ici six semaines. Pour **The Daily Telegraph**, ce cargo “inaugure une nouvelle ère de grands voiliers chargés de marchandises et poussés vers leur destination par des alizés favorables”.

LE DESSIN
DE LA SEMAINE

Ouvrez la cage aux F-16



UKRAINE — Les Pays-Bas et le Danemark ont annoncé le 20 août, au cours d’une visite surprise du président Volodymyr Zelensky dans les deux pays, qu’ils allaient faire don à l’Ukraine de chasseurs F-16 (jusqu’à 61 appareils) une fois que la formation des pilotes ukrainiens serait achevée. Pour le quotidien danois **Jyllands-Posten**, “le fait que deux petits pays soulignent si fortement leur soutien à l’Ukraine incitera, espérons-le, le reste du monde libre à envoyer des avions et, surtout, à convaincre les Ukrainiens que leur lutte n’est pas oubliée et qu’ils peuvent compter sur notre soutien jusqu’au bout, tant que cela sera nécessaire”.

← Dessin de Ruben L. Oppenheimer, Pays-Bas.

MALI

Tombouctou mis sous blocus

De violents combats ont éclaté aux abords de la “perle du désert” entre l’armée malienne et un groupe djihadiste.

— Le Pays (Ouagadougou)

Une mauvaise nouvelle qui ne manquera certainement pas de troubler le sommeil des habitants de Tombouctou. La “perle du désert” est désormais sous blocus, lequel a été imposé par le Groupe de soutien à l’islam et aux musulmans (JNIM, selon son acronyme arabe), affilié à Al-Qaïda. Dans les faits, y sont interdits d’entrée les camions de marchandises en provenance de l’Algérie, de la Mauritanie et de la région malienne de Mema, plus au sud.

Et ce n’est qu’une étape. Du moins si la menace du commandant du JNIM pour la région de Tombouctou de mobiliser ses troupes autour de la ville pour une “guerre totale” contre l’État malien venait à être mise à exécution. C’est que ce combatant ne décolère pas contre ce qu’il considère être l’“appel” de Bamako au groupe paramilitaire russe Wagner, “comme elle avait fait appel à Barkhane et à Takuba”, des forces militaires française et européenne qui ont depuis quitté le Mali.

Bien que les autorités locales tentent de rassurer et bien que, pour l’heure, rien ne manque dans cette grande cité mythique, il faut craindre que les jours à venir soient pénibles à vivre pour les Tombouctiens. Face à un tel présage, quelles dispositions prendra Bamako? Au-delà des craintes d’une asphyxie économique de Tombouctou, en raison du blocus qui vient de lui être imposé, il y a plus à redouter que le calme qui y règne malgré tout ne soit celui qui précède la tempête... de feu.

En tout cas, on ne peut pas dire que les propos du commandant du JNIM aient manqué de clarté. Tant et si bien que des habitants de la ville ne se sont pas fait

prier pour faire leurs balluchons afin de parer à toute éventualité.

Et, pour ne rien arranger, à ce climat délétère vient s’ajouter un contexte de tensions à Ber (ville située à une soixantaine de kilomètres de la “ville aux 333 saints”), entre l’armée malienne et les ex-rebelles de la Coordination des mouvements de l’Azawad (CMA). Ces derniers sont vent debout contre l’occupation par l’armée malienne des camps militaires nouvellement rétrocédés aux autorités maliennes de transition par la mission de paix au Mali des Nations unies (Minusma) dans les zones qu’ils occupent.

Sur un ton guerrier, les ex-rebelles se disent prêts à “déloger les soldats maliens du camp de Ber”, et manifestent leur hostilité à tout déploiement des Forces armées maliennes (Fama) dans les zones sous leur contrôle “si ces déploiements ne sont pas réalisés dans le cadre de l’accord de paix”. Autant dire que pour Tombouctou et Ber, qui constituent aujourd’hui un concentré de tensions, Bamako se doit de trouver, à tout prix, le diluant approprié avant qu’il ne soit trop tard.—

Publié le 17 août



CONTROVERSE

Les concerts sont-ils devenus hors de prix ?

Cet été, les billets des tournées de Taylor Swift, Beyoncé ou encore Madonna se sont vendus à prix d'or. Une inflation justifiée par le caractère exceptionnel des concerts, justifie un journaliste de la *Süddeutsche Zeitung*. Son collègue n'est pas d'accord.

OUI

De tels tarifs excluent une partie du public

—*Süddeutsche Zeitung*, extraits (Munich)

Can't buy me love", ont clamé les Beatles une bonne fois pour toutes. L'amour ne s'achète pas, certes, mais on peut toujours essayer. Avoir le cœur qui bat la chamade, être à proximité de son idole, à portée de son sourire, tout cela n'a pas de prix. En 2019, Paul McCartney facturait son auréole de Beatles un peu plus de 200 euros pour une place dans les premiers rangs. L'expérience en valait-elle le coup ? Seuls ceux qui s'y trouvaient sauront le dire.

Quelques années et une pandémie plus tard, tout est plus cher, les billets de concert encore plus que le reste. Les superstars mondiales, en particulier, s'en donnent à cœur joie, comme jamais.

Pour la bagatelle de 449 euros, un ticket catégorie "platine" vous ouvrira les portes de la Mercedes-Benz Arena à Berlin, le 28 novembre 2023, mais il ne vous garantira en rien de serrer la louche à Madonna ; pour pénétrer dans un *golden circle* plus intime, il faudra déboursier le prix d'une croisière en Méditerranée.

Les artistes et agents du monde de la pop rivalisent de créativité pour imaginer des moyens de vendre au public toujours plus d'exclusivités.

"Quelle arnaque !", fulminent les fans par légions. Mais qui les arnaque ? Les tourneurs, d'abord. Cela dit, depuis le Covid-19, leurs coûts ont augmenté d'un tiers, et certains affirment ne pas rentrer dans leurs frais même quand les stades affichent complet. Les vendeurs de billets, ensuite, qui sont parfois les tourneurs eux-mêmes. En situation de quasi-monopole, ils facturent chaque billet 20 % plus cher en invoquant des frais de prévente et une ribambelle de dépenses fantaisistes liées au "système", au "service", à la "réservation", et ainsi de suite.

Mais ce n'est pas fini, comme nous l'apprend ce qui se passe outre-Atlantique : là-bas, pour avoir une chance d'accéder à

la prévente et espérer un jour obtenir un billet, il faut d'abord s'enregistrer. Cela se fait également en Allemagne [et en France] depuis la course aux billets pour la tournée de Taylor Swift (ils coûtaient entre 110 et 250 euros). Et ce n'est pas tout : aux États-Unis, les prix ne sont pas fixes. Comme sur les portails de voyages, ils varient selon l'affluence, le moment, l'appareil utilisé.

C'est là que le système devient pernicieux. La pop peut, le temps d'une soirée, voire pendant plusieurs mois d'attente enflammée, créer une communauté. Mais le féodalisme de la prévente produit une société de classes qui se dévisagent avec suspicion depuis leurs espaces respectifs.

Les stars devraient être là pour tous, tous ceux sans qui elles ne seraient pas là, comme elles aiment à le répéter sur scène. En bout de chaîne, ce sont tout de même les artistes qui fixent les prix. Avec 100 euros, tous les frais sont couverts et toutes les équipes payées, expliquent les professionnels du secteur. Chaque centime au-dessus finit dans la poche de l'artiste.

Les multimillionnaires de la pop, s'ils ne veulent pas presser comme un citron une masse anonyme, doivent accepter de rogner quelque peu leurs recettes pour proposer des places bon marché en quantité : pour tous les jeunes et les sans-le-sou qui viennent avec tout leur cœur, et non parce qu'ils veulent assister à un événement auquel il faut avoir assisté. Et là, les artistes auront ce dont ils ont vraiment besoin : de l'amour. Mais ils doivent eux aussi en être de leur poche.

—*Michael Zirnstein*

NON

C'est le prix de la perfection

Au concert de la chanteuse Pink, à Munich, j'ai pu vivre le phénomène dans toute sa splendeur, depuis le haut des tribunes. Les Américains donnent à ces places en altitude le nom de "section du nez qui saigne", car l'air y serait si rare que les nez saigneraient. Toujours est-il que, pour 150 euros, on se trouve à une distance non négligeable de ce qui se passe en bas sur scène, avec, en revanche, un son doux comme si on s'était

plaqué deux moelleux oreillers de plumes sur les oreilles.

Les shows à paillettes titanesques donnés dans les stades polyvalents de ce monde ont quelques fâcheuses tendances – à la distance, à la déconnexion, à la démesure. Sur le plan émotionnel, pour nous plonger dans la béatitude, ils doivent nous subjuguier jusque dans les moindres détails. Et donc toucher à la perfection. Lésiner sur le son, par exemple, ce serait tromper le public. Mais, voilà, la perfection a un prix.

Autre lieu, autre exemple : Beyoncé. Mêmes prix. À Cologne, cette fois-ci, dans l'un de ces stades laids à mourir, avec des noms de grandes entreprises affichés à tout-va, et de bien tristes saucisses grillées.

Les souvenirs n'ont pas de prix. Cent cinquante euros ? C'est presque une aubaine !

Mais tout dépend de ce que l'on fait de ces espaces, et la chanteuse en fait un sacré événement. Surenchère de sensations haute en couleur, pure beauté, troupe de danseurs qui exécute les chorégraphies avec l'exactitude d'une armée de guérilleros menée au fouet. Les vidéos, le groupe, le son : tout est brillant.

À la fin, Beyoncé s'envole au-dessus du public, à califourchon sur un cheval étincelant comme la lune et, oui, bien sûr, c'est précisément cette débauche d'effets qui fait du capitalisme le fléau de l'humanité. D'un côté. D'un autre côté, vous avez un cheval argenté qui vole. Difficile d'être plus de choses à la fois.

Quand la mayonnaise prend, ce genre de concert est une évasion, une expérience véritablement époustouflante, avec ce shoot très particulier d'endorphines impossible sans une bonne dose de grandiose et de lumière. Les grands spectacles ne font pas qu'exposer les désirs, ils les rendent palpables. C'est ainsi qu'ils deviennent quelque chose qui reste.

Les souvenirs n'ont pas de prix. Cent cinquante euros ? C'est presque une aubaine ! La pop, si on lui laisse suffisamment d'espace et de lumière, peut encore changer des vies. Pour toujours. Pour quelques heures, en tout cas. Elle peut ouvrir les cœurs et les âmes, et quelquefois peut-être même les cerveaux. Elle y arrive aussi dans les petites salles. Mais dans les grandes, il y a souvent plus d'air en haut.

Ces gigantesques concerts réunissent les gens, sur le plan physique, et sur le plan des idées. Peut-être même leur donnent-ils une identité. Une expérience réservée aux riches ? Aux personnes aisées, en tout cas. Un artiste avec un bon succès commercial, et un sens minimal des relations publiques – ou de la décence –, pourrait imaginer quelque chose qui permettrait aux fans en situation précaire d'y avoir accès. Mais ce n'est pas facile.

Les spectacles très sophistiqués ne sont souvent rentables qu'à condition d'engendrer d'immenses recettes et d'être quasiment complets, ou bien de s'étaler sur plusieurs années. Si vous discutez avec des professionnels du secteur, ils vous diront en outre que tous les coûts liés aux concerts (techniciens, camions, électricité, carburant, restauration, sécurité) ont bien augmenté de 30 %. Ce n'est pas rien. Mais rassurez-vous, à ce qu'il paraît, l'équipe de Beyoncé ne claque pas encore du bec.

Pour le spectateur, la justesse du prix du billet reste, comme presque tout dans la vie, une question d'appréciation. Cent cinquante euros, c'est beaucoup, même pour les chanceux qui peuvent dépenser cette somme sans y réfléchir à deux fois. À titre de comparaison : pour 150 euros, si vous vous y prenez à la dernière minute, vous pourrez vous rendre de Munich à Cologne en train. Voyage, mobilité : un bien précieux, me direz-vous, bien sûr, et, avec un peu de chance, vous en aurez même pour huit à dix heures. Mais quid de la béatitude ? Un train allemand, ce n'est tout de même pas la même chose qu'un cheval qui fend les airs en brillant de mille feux !

—*Jakob Biazza*
Publié le 28 juillet

SOURCE



SÜDDEUTSCHE ZEITUNG

Munich, Allemagne

Quotidien, 302545 ex.

sueddeutsche.de

Créé en 1945, le "Journal du sud de l'Allemagne" compte parmi les quotidiens suprarégionaux de référence du pays. De tendance libérale, il est un grand défenseur des valeurs démocratiques et de l'état de droit.

d'un
continent
à l'autre.
amériques



Moyen-Orient...	16
Europe	18
Asie	20
Afrique	22
France	24

États-Unis. La candidature de Bobby déchire le clan Kennedy

Considérés comme la “famille royale” de la politique américaine, les Kennedy étaient toujours restés soudés face à l'adversité. Mais la campagne de Robert F. Kennedy Jr. contre Joe Biden, un ami de longue date du clan, sème la zizanie.



☞ En campagne à Goffstown, dans le New Hampshire, le 20 juin. Photo Mark Peterson/The New York Times

—The New York Times, extraits (New York)

Pour Jack Schlossberg, la coupe était pleine. L'unique petit-fils du président John F. Kennedy a suivi la campagne de son cousin, Robert F. Kennedy Jr., pour l'investiture démocrate avec une consternation croissante.

Pour Schlossberg, le défi lancé par son cousin à Joe Biden n'a d'autre but que de “flatter sa vanité” et vient ternir l'héritage de son grand-père et de leur famille. Quelques jours auparavant, Robert F. Kennedy Jr., adepte des théories conspirationnistes, avait affirmé que le virus à l'origine du Covid-19 avait été conçu de façon à épargner les Juifs ashkénazes et les Chinois.

Depuis un van en Australie, où il était en vacances, Schlossberg a posté sur Instagram une vidéo où il ne mâche pas ses mots sur son cousin: “Il se sert de Camelot [surnom donné à la présidence de John F. Kennedy et par extension, à tout le clan], de la célébrité, des théories du complot pour se mettre sous le feu des projecteurs et servir ses propres intérêts. Je ne vois pas qui pourrait vouloir qu'il soit président. Tout ce que je sais, c'est que sa candidature est une honte.”

Ridicules divagations. Les propos de Schlossberg reflètent la tourmente qui ébranle ce qui reste du mythe de Camelot et du clan Kennedy. Bobby, le surnom donné à Robert F. Kennedy Jr., 69 ans, est devenu une source de préoccupation pour ses nombreux frères, sœurs, cousins, nièces et neveux, mettant à l'épreuve les liens de la “famille royale” de la politique américaine.

La grande majorité ne veut pas qu'il soit candidat à la présidence, ne soutient pas sa campagne et trouve ses divagations conspirationnistes ridicules. Et tous ou presque ont une grande admiration pour Joe Biden, un ami de longue date de la famille.

Toutefois, si certains parents de Bobby se sentent tenus de désavouer sa campagne, d'autres sont profondément peinés de voir leurs divergences exposées au grand jour. Ils ne partagent pas les opinions de Bobby, notamment ses positions antivax, mais

ils ont de l'affection pour lui et ne pensent pas qu'il soit utile de le critiquer publiquement.

“J'aime énormément mon frère, et bien que je ne sois pas d'accord avec lui sur un certain nombre de sujets, je refuse de le lyncher.” “Il a fait beaucoup de bien à beaucoup de gens”, ajoute-t-elle en faisant allusion à son travail en tant qu'avocat spécialisé dans le droit de l'environnement et à son action pour aider les personnes souffrant de toxicomanie.

“Qui pourrait vouloir qu'il soit président ? Sa candidature est une honte”

Jack Schlossberg, COUSIN DE BOBBY KENNEDY

Jamais le clan n'a été aussi tiraillé. Dans tous les scandales et tragédies qui se sont succédés au fil des années, la règle d'or des Kennedy a toujours été de se soutenir les uns les autres, quoi qu'il advienne. Le maître mot était la solidarité. Mais Bobby, auquel les sondages accordent 15 % d'intentions de vote aux primaires démocrates face à Joe Biden, a poussé à bout ses parents: ils ne veulent rien avoir à faire avec sa campagne.

Robert Kennedy Jr. a choisi de ne pas nous parler de ses relations avec sa famille. “Il est évident que le New York Times ne va pas me traiter de façon impartiale, je préfère donc décliner tout entretien”, a-t-il expliqué par SMS.

On sait néanmoins qu'il a confié en privé à certains de ses parents qu'il avait été blessé par les propos qu'ils avaient tenu en public, et qu'il a eu quelques discussions tendues avec eux sur sa campagne et son programme. Certains membres de sa famille lui ont demandé de bien réfléchir à la pertinence de sa candidature. Ils l'ont averti que ses moindres faits et gestes allaient être passés au crible et que les conséquences risquaient d'être dévastatrices.

Robert F. Kennedy Jr., qui avait 9 ans lorsque son oncle, le président JFK, a été assassiné [le 22 novembre 1963] et 14 ans lorsque son père [le sénateur démocrate Robert F. Kennedy] a été tué à son tour [le 5 juin 1968], a consommé de la drogue dans sa jeunesse. Il a été renvoyé de

plusieurs écoles privées et arrêté plusieurs fois pour possession de cannabis et d'héroïne. En 1983, il a séjourné dans un centre de désintoxication. Il affirme ne plus avoir rien pris depuis et s'est engagé dans la lutte contre la drogue. Après plusieurs infidélités, il a quitté sa deuxième épouse, Mary Richardson Kennedy, qui souffrait également d'addiction à la drogue et a mis fin à ses jours en 2012. Il est aujourd'hui marié à l'actrice Cheryl Hines.

Lors d'interviews accordées dernièrement, plusieurs membres de la famille Kennedy se sont dits très affectés par la situation actuelle. Ils évoquent un frère, un oncle ou un cousin assurément doté de certains des talents politiques de son père, mais ayant subi un traumatisme et engagé sur une voie qu'ils ont du mal à comprendre.

Il y a quelques années, M. Kennedy s'est fait le champion du mouvement antivax. Il a qualifié le vaccin contre le Covid-19 de "vaccin le plus mortel jamais fabriqué", déclaré qu'Anne Frank avait eu plus de liberté sous Hitler que les Américains contraints de se faire vacciner (une comparaison pour laquelle il s'est excusé plus tard), et écrit un livre critiquant le conseiller de la Maison-Blanche sur le Covid-19, Anthony Fauci.

Selon lui, l'augmentation du nombre de fusillades en milieu scolaire aux États-Unis est due à la consommation accrue d'antidépresseurs. Et concernant un sujet particulièrement sensible pour sa famille, il a soutenu que la CIA était impliquée dans l'assassinat de son oncle et possiblement dans celui de son père.

Donateur trumpiste. Le mois dernier, il a déclaré que le coronavirus avait été "préparé pour attaquer les Caucasiens et les Noirs" et que "les personnes les plus immunisées [étaient] les Juifs ashkénazes et les Chinois". Il a expliqué plus tard sur Twitter que ses propos avaient été mal interprétés et que les effets disparates du virus soutenaient la thèse de l'existence d'"armes biologiques ethniquement ciblées". "Mais je ne pense pas et n'ai jamais laissé entendre que l'effet ethnique a été délibéré", a-t-il insisté.

Pour plusieurs membres de la famille, cela a été la goutte

d'eau qui a fait déborder le vase. Kerry Kennedy, sa sœur, a publié un communiqué qualifiant ses propos de "déplorables et mensongers". Pour Joseph P. Kennedy II, son frère et ancien membre du Congrès, ils sont "moralement et factuellement erronés". "Je condamne ces propos avec la plus grande fermeté", a pour sa part écrit sur Twitter Joseph P. Kennedy III, son neveu également ancien membre du Congrès, et aujourd'hui envoyé spécial des États-Unis en Irlande du Nord.

Jack Schlossberg a filmé sa vidéo quatre jours plus tard. "Je n'avais aucun plan précis", a-t-il expliqué lors d'un entretien réalisé depuis l'Australie, où il s'était rendu en vacances pour voir sa mère, Caroline Kennedy, ambassadrice des États-Unis. "Je voulais simplement m'exprimer."

M. Schlossberg, 30 ans, dit ne pas avoir consulté le reste de la famille avant d'agir. Publier la vidéo n'a pas été "facile", souligne-t-il. Mais il admire beaucoup Joe Biden: "Il a la même vision de l'Amérique que mon grand-père. [...] C'est le plus grand président que j'ai vu de ma vie."

Selon lui, le Covid-19 aurait été "préparé pour attaquer les Caucasiens et les Noirs".

Voir autant de Kennedy désavouer l'un des leurs en public est perçu par beaucoup d'observateurs comme un changement radical.

Les vaccins ne sont pas la seule source de dissension dans le clan. Bobby s'est également prononcé contre l'aide à l'Ukraine, a accusé le gouvernement Biden de mentir au peuple américain au sujet de la guerre et insinué que les dirigeants américains avaient poussé l'Ukraine à entrer en conflit avec la Russie "dans le cadre de leur grand plan stratégique visant à détruire tout pays résistant à l'expansion impérialiste américaine".

Il n'a pas échappé non plus au clan Kennedy que Bobby s'est attiré la sympathie de républicains partisans de l'ancien président Donald Trump. Près de la moitié des 10,5 millions de dollars collectés par deux "super PAC" [comités d'action

politique créés pour financer la campagne d'un candidat] soutenant la candidature de Robert F. Kennedy Jr. a été versée par un seul donateur qui avait auparavant financé Trump et donné 53 millions de dollars en actions pour la construction du mur à la frontière mexicaine.

Dans l'équipe Biden. Par ailleurs, la cible visée par Bobby Kennedy n'est pas des moindres. Le président Joe Biden est en effet proche des Kennedy depuis un demi-siècle, depuis qu'Edward Kennedy est venu le voir à l'hôpital du Delaware où ses fils étaient soignés après l'accident de voiture qui a coûté la vie à sa première épouse et à sa fille.

Aujourd'hui encore, Joe Biden appelle chaque année la mère du candidat, Ethel Kennedy, le jour de son anniversaire, et assiste aux célébrations familiales deux ou trois fois par an. Le président a nommé plusieurs membres de la famille à divers postes, dont Victoria Reggie Kennedy à celui d'ambassadrice en Autriche, Kathleen Kennedy Townsend à celui de conseillère pour les retraites au ministère du Travail, Caroline Kennedy à celui d'ambassadrice en Australie et Joseph Kennedy III à celui d'envoyé spécial en Irlande.

"Tout le monde dans notre famille aime Joe Biden, souligne Douglas Kennedy. Il a été très bon avec ma mère et je pense qu'il aimait sincèrement mon père. C'est assurément un facteur très important dans le sentiment de chacun d'entre nous sur la candidature de Bobby."

— Peter Baker, publié le 6 août

SOURCE



THE NEW YORK TIMES

New York, États-Unis

Quotidien, 570 000 ex.

nytimes.com

Avec 1600 journalistes,

130 prix Pulitzer, 35 bureaux

à l'étranger, et quelque 5 millions

d'abonnés au total, il est de loin

le premier quotidien du pays.

La famille Ochs-Sulzberger,

qui, en 1896, a pris le contrôle

de ce journal créé en 1851, est

toujours à la tête du quotidien

de centre gauche.

Échos de campagne

HUNTER BIDEN, UN FILS ENCOMBRANT

Une autre ombre, outre le défi posé par la candidature de Robert F. Kennedy Jr., plane sur la campagne de réélection de Joe Biden pour un second mandat à la Maison-Blanche: les ennuis judiciaires de son fils cadet, Hunter, dont le parcours de vie chaotique a toujours donné du fil à retordre à son père. Visé par une enquête depuis plusieurs années et notamment accusé de détention illégale d'arme à feu et de fraude fiscale, Hunter Biden avait conclu un accord de plaider-coupable pour échapper à un procès. Mais, le 11 août, le ministre de la Justice américain, Merrick Garland, en a décidé autrement et a élevé le procureur de l'État du Delaware, David Weiss, au rang de "procureur spécial" pour que celui-ci puisse approfondir encore son enquête sur le fils Biden. L'affaire a donc toutes les chances de se terminer en procès, et ce au beau milieu de la campagne électorale du père. Du pain bénit pour les républicains, qui crient au scandale depuis des années et accusent Hunter Biden d'avoir fait des affaires douteuses – notamment en Chine et en Ukraine, quand son père était vice-président – et d'avoir toujours bénéficié de sa protection. Bref, "le spectre des déboires judiciaires du fils n'a pas fini de hanter la campagne du père", souligne le site Politico.

LE PREMIER DÉBAT RÉPUBLICAIN SANS DONALD TRUMP

Un grand absent va régner sur le premier débat entre candidats républicains à la présidentielle de 2024, le 23 août, à Milwaukee, dans le Wisconsin. Inculpé pour la quatrième

fois le 14 août, cette fois dans l'État de Géorgie, pour tentative de manipulation du résultat de l'élection présidentielle de 2020, Donald Trump a une fois de plus décidé de faire cavalier seul et refusé de participer à ce premier débat avec ses adversaires. Une stratégie volontaire qui lui permet de se démarquer toujours plus de ses concurrents, souligne le quotidien américain USA Today. "L'ancien locataire de la Maison-Blanche, qui envisage même de court-circuiter le débat en organisant une interview télévisée avec l'ancien animateur de Fox News Tucker Carlson, fait le pari que son absence va attirer toute l'attention médiatique sur lui et ainsi saboter le débat entre les autres candidats républicains", explique le titre populaire. Parmi les têtes d'affiche de ce premier débat figurent le très conservateur gouverneur républicain de Floride, Ron DeSantis, dont la campagne électorale a du plomb dans l'aile; l'ex-vice-président Mike Pence; l'ancien gouverneur du New Jersey Chris Christie; ou encore l'outsider Vivek Ramaswamy. Cet entrepreneur multimillionnaire de 38 ans, qui a fait fortune dans les biotechnologies, affiche des positions ultraconservatrices et antiwoke assumées et se classe désormais en troisième position dans les sondages. Mais, cinq mois avant le début des primaires qui aboutiront à la désignation du candidat républicain à l'élection présidentielle de novembre 2024, c'est tout de même Donald Trump qui continue de caracoler en tête des sondages et de bénéficier d'un soutien de sa base plus fort que jamais.

↓ Les vestiges d'une cité maya dans la jungle de Calakmul, en juillet 2022. Photos Adrian Wilson/The New York Times



—Gatopardo,
extraits (Mexico)

Les premières lueurs du matin filtrent à travers les épaisses frondaisons, au plus profond de la jungle de Calakmul. Juventino Pérez fraie des passages à mesure de sa progression, ouvrant de sa machette bien aiguisée des sentiers vierges à travers le sous-bois. Regard haut, instincts en alerte, ce garde forestier de 55 ans s'engage d'un pas ferme sur le chemin et dégage devant lui un paysage tropical qui ne lui est pas étranger : les orchidées pourpres qui enlacent les arbres, la trace d'un putois dans la boue, les gouttes de rosée qui s'éveillent à l'aube.

La réserve de biosphère de Calakmul, dans l'État de Campeche [sud-est du pays], est bordée par l'État du Yucatán

Mexique. Dans la jungle de Calakmul, sur la piste du jaguar

La réserve de biosphère de Calakmul, dans le sud-est du Mexique, abrite ce fauve en voie de disparition, que Juventino Pérez a longtemps braconné pour leur peau. Aujourd'hui, comme garde forestier, il les protège.

au nord et s'étire au sud jusqu'à la frontière guatémaltèque. C'est un couloir biologique de cèdres, d'acajous et de ceibas [fromagers], et l'un des espaces forestiers les mieux protégés.

Pour y accéder, il faut emprunter la route reliant Chetumal à Escárcega – la ville principale qui mène aux capitales du sud-est. C'est dans cette ville qu'habite Juventino, mais c'est à peine s'il y vit, puisqu'il passe le plus clair de ses journées dans cette jungle de Calakmul, où il travaille en tant que guide pour les touristes et les équipes scientifiques.

Cette expédition a été organisée pour initier un groupe d'apprentis gardes forestiers à leur métier. Les jeunes gens suivent scrupuleusement les pas de leur guide et écoutent ses conseils, dans l'espoir de débusquer le plus grand et le plus élégant félin du

↓ Pancarte annonçant l'entrée dans la zone archéologique de Calakmul. Photos Adrian Wilson/The New York Times



continent : le jaguar, que les premiers habitants de ces terres, les Mayas, érigeaient en être divin, et nommaient K'inich Ajaw (le dieu du Soleil) ou Ixchel (l'ancienne déesse jaguar de la Maternité et de la Guerre).

Les stagiaires avancent avec l'assurance d'être guidés par le meilleur des explorateurs. Juventino, visage buriné et front large, regard vigilant, cheveux noir de jais, parcourt les entrailles de la jungle de Calakmul depuis plus de quarante ans. S'il consacre depuis une dizaine d'années sa vie à la préservation de ce milieu, il était auparavant l'un des braconniers les plus sollicités, et le jaguar était son trophée le plus convoité. Il sait très bien qu'il ne peut rien changer à ce passé, mais aujourd'hui il s'efforce de faire amende honorable en parant aux menaces qui pèsent sur les profondeurs de cette biosphère.

De la cime des arbres nous parviennent les piailllements furieux d'oiseaux vers lesquels Juventino pointe un doigt : "Ça y est, ces braillardes ont déjà prévenu tout le monde que nous sommes dans le coin ! Elles alertaient les Mayas dès que quelqu'un pénétrait sur leur territoire", explique-t-il à propos de ces pies qui montent la garde sur la canopée, cousines des corbeaux qui, lorsqu'ils entendent le pas d'un être étranger à leur environnement, se mettent à croasser et à jacasser pour annoncer à grands bruits l'arrivée d'intrus.

Pourtant, Juventino n'est pas un étranger dans cette forêt ; il appartient déjà à la jungle, il respire au rythme de ses bruits et, tout comme ses vêtements, il se fond dans la terre et les feuilles – veste imperméable en imprimé camouflage, pantalon, casquette et sac à dos assortis –, à chaque fois qu'il s'adresse au groupe qui marche derrière lui, il chuchote, comme s'il avait appris à caler sa voix sur la dynamique sonore de la nature : "Pendant la saison chaude, lorsque les feuilles sont très sèches, il faut marcher en posant d'abord la pointe du pied, puis le talon, de façon à amortir votre pas pour ne pas faire de bruit."

Tandis que l'équipe avance, ses yeux vifs balayaient en permanence les alentours ; Juventino renifle les plantes, coupe les tiges pour les porter à la bouche, les mâchonner, les examiner. "Ça, c'est de la contrajerne, ou herbe aux serpents [Dorstenia contrajerva], une plante médicinale qui soigne les morsures de vipère", précise-t-il. Il se retourne de temps à autre avec une souplesse reptilienne pour s'assurer que ses disciples le suivent, s'efforçant de s'imprégner de son instinct et de ses connaissances.

Des connaissances dont ils auront besoin pour réaliser les tâches qui leur seront confiées par la Commission nationale des zones naturelles protégées :

baliser les sentiers, protéger la faune et les ressources naturelles face aux activités interdites dans la zone – comme la chasse et la pêche –, évaluer l'état de santé des arbres millénaires, repérer les parasites ou secourir les promeneurs intrépides qui ont eu le malheur d'aller se perdre dans la végétation exubérante. Et des compétences indispensables pour survivre dans une jungle que guettent tant de dangers, à commencer par le trafic d'espèces exotiques, le commerce illicite le plus rentable du monde, après ceux de la drogue et des armes.

Peau étoilée. À Calakmul, l'exploitation forestière illégale est un autre fléau, de plus en plus virulent, qui fait des ravages sur deux essences particulières : le ziricote [*Cordia dodecandra*] et le granadillo [*Platymiscium yucatanum*], sources de vie végétale qui s'épuisent sous les coups de boutoir des tronçonneuses de la mafia de la forêt. "Les activités clandestines atteignaient d'énormes proportions avant que le gouvernement ne protège la forêt [en 1989]. Les trafiquants pillaient constamment la nature et les sites archéologiques. Ils emportaient des troncs d'arbres et des pièces archéologiques par camions entiers, se souvient Juventino. Ils continuent d'abattre des arbres, mais plus discrètement."



REPORTAGE

atteignaient d'énormes proportions avant que le gouvernement ne protège la forêt [en 1989]. Les trafiquants pillaient constamment la nature et les sites archéologiques. Ils emportaient des troncs d'arbres et des pièces archéologiques par camions entiers, se souvient Juventino. Ils continuent d'abattre des arbres, mais plus discrètement."

Soudain, il s'arrête net. Des traces de pas apparaissent sur le chemin : ce sont celles d'un félin, mais pas de celui qu'il recherche : "Un ocelot est passé par là, et la trace est encore fraîche."

Au cours des quarante dernières années, le jaguar a perdu 60 % de son habitat naturel au Mexique. Juventino connaît bien l'animal, pour l'avoir souvent traqué, d'abord du regard, puis du bout de son fusil, pour l'abattre. Le nom maya du territoire que nous sommes en train de fouler rend hommage au félin : Balamkú signifie "le temple du jaguar". Selon les scientifiques du laboratoire d'écologie et de conservation de la faune de l'université de Mexico, il y aurait encore quelque 4800 jaguars au Mexique, une population principalement concentrée sur la côte pacifique et dans le sud-est du pays, notamment sur la péninsule du Yucatán, où le jaguar a fait de la réserve de Calakmul le cœur de son royaume. Juventino affirme : "Quand on en a un juste en face de soi, c'est encore plus impressionnant que ce qu'on pouvait imaginer."

Sur son pelage, les peuples amérindiens lisaient la carte du ciel : chaque tache correspondait à une étoile ; et le pelage de chaque individu présente un motif différent de mouchetures qui le rend unique, à la manière des empreintes digitales. Dans ces civilisations millénaires, on

revêtait en manteau la peau étoilée du jaguar, symbole du pouvoir royal. Rares sont ceux qui connaissent aussi bien que l'ancien braconnier les habitudes et les déplacements du jaguar, dont le rugissement retentit en automne à des kilomètres à la ronde, ébranlant les fondations de roche calcaire : "Si le jaguar rugit en pointant le museau vers le ciel, son cri est relativement étouffé, mais s'il rugit vers le bas, la terre semble trembler, au point de faire tomber les feuilles des plus hautes cimes des arbres. À plus de cent mètres de distance, on sent sa présence comme s'il était tout près."

"À plus de cent mètres, on sent sa présence comme s'il était tout près."

Juventino Pérez,
GARDE FORESTIER

Juventino Pérez n'est jamais allé à l'école. Son père a fait venir sa famille, originaire de Veracruz [plus au nord], à Campeche, pour travailler dans la production de chicle [gomme naturelle entrant dans la fabrication du chewing-gum], industrie qu'a rejointe Juventino à l'adolescence.

L'extraction de la résine collante et pâteuse du sapotillier [*Manilkara zapota*] était alors une activité majeure de l'économie régionale, si bien qu'à partir de la fin du xx^e siècle c'est elle qui

a déterminé le tracé des routes nationales. Dans les années 1970, cette industrie a connu un nouvel essor, exploitant le savoir-faire et la sueur de migrants qui travaillaient de l'aube au soir.

C'est au cours de ces longues journées intenses que Juventino a noué un lien particulier avec la nature, dont il a appris les rythmes qui lui tenaient lieu de calendrier personnel : il savait ainsi repérer le mois où chaque arbre porte les fruits les plus mûrs, la lumière la plus favorable de l'après-midi pour observer la parade nuptiale du manakin à cuisses jaunes [*Ceratopipra mentalis*], le moment précis où le dindon ocellé [*Meleagris ocellata*] commence à chanter en avril. *"Je suis arrivé à Campeche alors que j'étais tout gamin et j'ai commencé à découvrir la jungle, à en apprendre les leçons. Sa nature m'a ensorcelé."*

Il a également appris à chasser auprès de son père. *"Des lapins et des ortalides chacamel [Ortalis vetula], qu'il tirait à la carabine de nuit, à Veracruz"*, poursuit-il. Mais, contrairement à son père, Juventino n'avait aucune envie de travailler dans l'agriculture. Il pouvait mieux gagner sa vie en chassant, d'abord le chevreuil et le sanglier, puis le jaguar. Il n'avait que 16 ans lorsqu'il a abattu son premier jaguar sur des terres communales : *"Je l'ai chopé au petit matin alors qu'il attaquait un chevreuil. Je les ai eus tous les deux d'un même coup."*

L'appeau de la mort. Un pisteur de passage dans la région lui a acheté sa proie, en échange d'un vélo et d'une liasse de billets. *"Je n'avais jamais vu autant d'argent en même temps."* Dès lors, il s'est concentré sur la chasse au jaguar, observant l'animal pour mieux connaître ses habitudes, l'attirant avec un sifflet.

Juventino continue de sillonner la jungle de Calakmul avec, dans sa poche, cet instrument capable de leurrer le félin, l'appeau de la mort. Un sifflet en bois, creux à l'intérieur, que les Mexica [un groupe qui s'est séparé des Aztèques] utilisaient dans leurs batailles pour amplifier le cri de guerre des combattants et faire paraître leur armée beaucoup plus grande, un son explosif qui imite la plainte la plus intense du vent, un déchirement de l'âme,



le cri de guerre le plus redouté. *"Je ne l'ai pas emporté, car la bête se jetterait sur nous. Ici, le jaguar n'est pas agressif, il n'a pas l'habitude d'attaquer. Mais si je l'appelle, il le ressent comme une insulte, une menace d'invasion de son territoire. Je ne l'utilise que lorsque j'ai besoin de le débusquer"*, explique-t-il.

Désormais, l'arme de choix de Juventino est le fusil hypodermique, avec lequel il endort les fauves lorsqu'il accompagne des équipes de biologistes venus implanter aux jaguars une puce électronique afin de les surveiller. Il s'agit de mieux comprendre leur biologie et de recenser leur population pour connaître leurs secteurs de prédilection dans la jungle de Calakmul. Dans le cadre de son travail avec des scientifiques, Juventino prélève également des échantillons de sang ou transporte le lourd animal dans ses bras jusqu'à un laboratoire de fortune au beau milieu de la jungle. Plus il en apprend sur le jaguar, plus il lui est facile de mettre en place des stratégies pour le protéger.

"Il n'y a pas si longtemps, il y avait encore beaucoup de trafic de peaux de jaguar par ici. Une seule peau pouvait se vendre jusqu'à 9 000 pesos [près de 500 euros]. Qui ne se risquerait pas à tenter sa chance, alors que pour louer un terrain communal il faut débours 2 000 pesos [105 euros] par semaine ? Qui a envie de mourir de faim ?" s'interroge Juventino

Pérez. Le jaguar figure sur la liste des espèces menacées au Mexique, et sa chasse est interdite depuis 1987. Les raids menés par les autorités pour dissuader la chasse illégale et lutter contre le trafic d'animaux vivants sont de plus en plus musclés : *"On chasse toujours le jaguar, mais les quotas autorisés ont beaucoup diminué. Et il est maintenant plus difficile à vendre : on ne peut plus exposer ses prises sur un marché, car si on se fait prendre, c'est la prison assurée."*

"On ne peut plus exposer ses prises sur un marché, car si on se fait prendre, c'est la prison assurée."

Juventino Pérez,
GARDE FORESTIER

Juventino connaît les rouages de ce commerce illicite. Il a lui-même gagné beaucoup d'argent en vendant des peaux. Avant de devenir guide et de se consacrer à la protection de cette biosphère, c'était l'un des braconniers les plus sollicités. *"On m'appelaient des quatre coins du pays. J'ai fait comme cela plusieurs saisons à Mérida [capitale du Yucatán] comme guide de chasse pour un gringo pur jus."*

La plupart de ses clients venaient des États-Unis : *"Beaucoup de Texans, qui me payaient grassement, juste pour*

les emmener voir le jaguar. Par la suite, c'est devenu une activité plus clandestine, mais cela n'empêche pas les hauts fonctionnaires de l'État de continuer à faire appel à leurs propres hommes pour organiser des chasses clandestines pour des étrangers", déplore-t-il.

Aujourd'hui, la loi prévoit en effet une peine d'un à neuf ans de prison assortie d'une amende pour tout personne se livrant au trafic des peaux. Mais, bien que leur commercialisation ne se fasse plus au grand jour en raison des poursuites pénales, on continue d'écorcher des jaguars pour vendre leur peau comme trophées de chasse et articles de luxe : *"Un jour, je me suis rendu dans la région de Huasteca Potosina [centre du pays] pour le compte d'un éleveur. Un jaguar dévorait ses moutons, et dix personnes le traquaient vainement depuis des jours. Je l'ai capturé dès le premier soir où je suis arrivé sur place, et j'ai empoché une jolie somme d'argent."*

S'il reconnaît volontiers être un fin tireur, Juventino n'en est pas particulièrement fier. Sans véritablement exprimer des remords, il assure qu'il ne recommencerait pas à chasser le jaguar. *"J'ai beaucoup de respect pour cet animal, maintenant. Tuer pour le plaisir de tuer, ce n'est pas bien. Il vaut mieux le protéger, parce que tu en prends soin et que ça rapporte davantage. L'argent va à la protection de la nature à présent, et c'est là qu'il y a de l'avenir"*,

avoue-t-il, expliquant sa reconversion avec un sourire en coin qui révèle une couronne en or sur sa canine gauche.

Sueur de fauve. Le gardien de Calakmul s'agenouille pour ramasser quelque chose par terre, le place dans la paume de sa main et le montre à ses élèves. C'est un tessou de poterie maya, tels que la pluie en balaie et en révèle de temps en temps : *"Avec un peu de chance, on trouvera peut-être aussi de la jadéite."*

Cette pierre, jadis utilisée pour confectionner les bijoux royaux ou les objets funéraires des grands personnages, reste le graal des anthropologues, qui rêvent aussi de trouver un fragment d'obsidienne. C'est à partir de ces vestiges du passé que les spécialistes reconstituent l'histoire de l'une des civilisations les plus brillantes de notre ère.

Ici, à Calakmul, s'élève une cité monumentale, un musée naturel d'archéologie, des ruines qui constituent l'une des découvertes les plus remarquables du patrimoine préhispanique. Dégagée au début du xx^e siècle, l'ancienne cité maya sertie dans son écrin de végétation luxuriante attire aujourd'hui 42 000 visiteurs par an. Cette immense zone de forêt tropicale recèle encore bien d'autres vestiges archéologiques inexplorés, qui attendent patiemment d'être révélés au monde.

← Deux spécialistes des jaguars relèvent un “piège photographique” dans la jungle de Calakmul.

“On trouve toujours quelque chose dans cette jungle – une pierre, un éclat de vase, une pointe de lance... Et beaucoup de ruines n’ont pas encore été répertoriées par l’INAH [Institut national d’anthropologie et d’histoire]”, commente Juventino. Pendant un certain temps, il a travaillé comme guide pour des anthropologues, les aidant à localiser d’anciens édifices mayas.

Après 200 ou 300 kilomètres de marche – dans la jungle de Calakmul, on perd la notion du temps –, l’équipe arrive à un endroit où l’on aperçoit une petite grotte sur un monticule de pierres. Ce sont des vestiges préhispaniques, et c’est l’une des tanières préférées du jaguar pour dormir. “Ça y est, nous avons repéré l’animal”, annonce Juventino.

Lorsque les hommes atteignent l’entrée de la ruine, le garde forestier sort une torche pour éclairer l’intérieur de la grotte, où un escalier en colimaçon archaïque descend vers l’obscurité totale. La plupart des participants sont pris

de claustrophobie et une odeur désagréable d’urine et de guano les saisit à la gorge. La puanteur est insupportable : la sueur du fauve que piste Juventino s’intensifie lorsque s’y mêle l’odeur dégagée par les fientes de chauve-souris accumulées au sol.

“Il peut être dangereux voire mortel d’aller plus loin”, souligne-t-il. Et à respirer le guano, massivement commercialisé en tant qu’engrais naturel, on risque de contracter la maladie des cavernes, ou histoplasmosse. C’est une infection due aux spores d’un champignon présent dans ce type de dépôt, qui peut déclencher divers symptômes neurologiques, mais que l’on peut éviter en portant un équipement adapté.

Rugissement infernal. Alors que les stagiaires marquent une pause pour sortir leurs gourdes et s’hydrater, un rugissement infernal surgit des profondeurs, effrayant un vautour dardé qui s’envole haut

dans le ciel. “Je pense que notre présence l’a réveillé et, s’il se sent menacé, il risque de nous attaquer”, prévient Juventino. Ils sont venus pour observer le fauve, mais il ne faut pas qu’il se sente acculé. Voyant dans sa réaction un signe prémonitoire, ils décident qu’il est temps de rentrer et de se reposer un peu. Ils reprendront les recherches à la nuit tombée. “C’est le meilleur moment pour repérer ce chasseur nocturne.”

Le hululement d’une chouette solitaire, un chant perçant qui ne dure que quelques secondes, s’éteint et reprend, accompagne le pas du petit groupe dont les lampes frontales percent l’obscurité. Les cris les plus lugubres sont ceux des singes-araignées qui se balancent de branche en branche, cachés dans les profondeurs des ténèbres. C’est dans ces moments que la jungle de Calakmul est plus dangereuse que jamais, que l’on peut prendre un serpent venimeux pour une liane, ou voir débouler un groupe

de braconniers, venus eux aussi débusquer le jaguar. Les trafiquants d’animaux exotiques et de bois précieux ne sont toutefois pas les seuls prédateurs de cette jungle.

Bien d’autres menaces pèsent sur la réserve de Calakmul : la déforestation, issue du développement touristique et de l’urbanisation, qui progresse inexorablement, arrachant la vie à la racine ; ou encore l’extension des limites des pâturages et le changement d’affectation des terres pour les cultures, deux phénomènes qui, en 2017, selon Global Forest Watch et l’ONG mexicaine Reforestamos, avaient déjà rasé plus de 54 000 hectares de forêts de ceibas, de sapotilliers, d’acajous, d’amates [arbres ombelle, *Schefflera amate*] et de cèdres. Les incendies criminels sont également devenus monnaie courante. Comme l’ont révélé les images satellites de la Nasa, plus de 3 000 hectares de forêt tropicale protégée ont brûlé en 2019.

Il est 5 heures du matin. Les stagiaires de Juventino Pérez, déçus de ne pas avoir trouvé le fauve, repartent épuisés, avant que l’aube ne vienne réveiller la jungle. Le garde forestier tente de les consoler : “Nous aurons plus de chance la prochaine fois. Il faut du temps pour débusquer le jaguar.”

—Andrea J. Arratibel, publié le 2 mai

SOURCE



GATOPARDO

Mexico, Mexique

Mensuel

gatopardo.com

Fondé en 2000, “Guépard” est diffusé dans toute l’Amérique latine. Spécialisé dans la publication de reportages et de chroniques au long cours, le mensuel qui “aime raconter des histoires” a reçu de nombreux prix.

ALAN DOIT :
ÉCRIRE
UN ROMAN SÉRIEUX,
RECONQUÉRIR
SON AMOUREUSE
ET SURVEILLER
LA PISCINE DES VOISINS.

Fabrice Caro
Samourai

PAR L'AUTEUR
DE
ZAÏZAÏZAÏ

« LE MONOLOGUE
HILARANT
D'UN INADAPTÉ
DE L'EXISTENCE. »
L'Obs

folio

Terre
des
livres

illustration Walter Glassof

www.folio-lesite.fr



Iran. Le trafic de carburant, un jeu dangereux

Dans le sud-est de l'Iran, certains gagnent leur vie en transportant de l'essence de contrebande vers le Pakistan voisin. Au péril de leur vie.

—Etemaad,
extraits (Téhéran)

Dans la région défavorisée du Sistan-et-Baloutchistan, située dans le sud-est de l'Iran, des habitants survivent grâce au trafic de carburant. Ils risquent leur vie contre une somme modique en transportant un produit extrêmement inflammable sur des centaines de kilomètres de routes en mauvais état.

Dans la maison de Mohammad Hossein, dans le village de Karimabad, tout le monde porte des vêtements noirs. Âgé de 26 ans, le jeune homme était un contrebandier de carburant qui a récemment péri, brûlé dans son pick-up. En exerçant ce métier, il subvenait aux besoins d'une famille de huit personnes.

Il se rendait deux fois par semaine en pleine nuit au village de Pirkonar, à 480 kilomètres de chez lui. Après avoir attendu des heures, il remplissait son réservoir, placé derrière sa voiture, de 2600 litres de gazole et conduisait pendant deux jours pour atteindre la frontière irano-pakistanaise. Il y vendait son chargement à un revendeur pakistanais avant de retourner à Karimabad.

Ce village est situé dans la province du Sistan-et-Baloutchistan, région peuplée par la minorité baloutche, majoritairement sunnite et non chiite, religion dominante en Iran, et victime de discriminations.

Mohammad Hossein était la seule personne en bonne santé dans sa famille. Son père marche avec une béquille depuis de nombreuses années. Son frère aîné, longtemps dans le même métier, ne peut plus travailler à cause de la peur. Son autre frère, qui a

exercé le même travail pendant dix ans, est devenu handicapé à la suite d'un accident de la route.

Il se souvient du jour où le sort de son frère a été scellé : "À 8 heures du matin, ils nous ont signalé que la voiture de Mohammad s'était retournée. Elle a pris feu après avoir heurté la barrière de sécurité. Mohammad est resté coincé à l'intérieur."

En 2022, 170 véhicules de transport de carburant [destiné à la contrebande] ont pris feu sur les routes autour de la localité d'Iranshahr, et 168 personnes ont été tuées. Parmi eux, 147 avaient des enfants.

Ville fantôme. Le père de Mohammad Hossein affirme : "Nous savions que c'était dangereux, mais il n'y avait pas d'autre moyen. Comment étions-nous censés subvenir à nos besoins?"

Au début des années 2000, le malheur a frappé la ville d'Iranshahr et les villages alentour : aucune goutte de pluie n'y est tombée pendant sept années de suite. La construction anarchique de barrages et l'incapacité à adapter les pratiques agricoles ont détruit les terres arables.

Fondée dans les années 1990, la cité industrielle d'Iranshahr ressemble aujourd'hui à une ville fantôme, vide et silencieuse. La mine de calcaire et de marbre de la ville est fermée depuis de nombreuses années. Cependant, le taux de natalité dans cette ville est supérieur à la moyenne nationale.

Mohammad Hossein, qui travaillait depuis l'âge de 15 ans comme aide chauffeur, avait fini par acheter à crédit un véhicule il y a deux ans. Il était toujours endetté et, en transportant du

carburant, il payait à la fois ses mensualités et se chargeait des dépenses familiales.

L'année dernière, quatre pick-up en moyenne explosaient chaque semaine sur les routes d'Iranshahr. Un véhicule qui prend feu, ce sont au moins dix personnes qui perdent leurs moyens de subsistance.

L'hôpital de Khatam, à Iranshahr, ville de près de 200 000 habitants, est celui qui réalise le plus grand nombre d'opérations et d'amputations liées à des brûlures dans le pays.

Tous les transporteurs qui ont été brûlés sur les routes de la région sont transportés vers cet hôpital. Avec ses dix lits et trois salles d'opération, Khatam est le seul centre de traitement des brûlés dans un rayon de 400 kilomètres autour d'Iranshahr.

Sols noirs et gras. Un médecin de l'hôpital, qui examine et opère chaque semaine deux ou trois jeunes brûlés à cause du transport de carburant, regrette qu'ils "meurent pour rien".

Sur la rocade d'Iranshahr, une file de plusieurs kilomètres de pick-up, de camionnettes et de voitures s'est formée. Les conducteurs font la queue sur deux files pour vendre 30 fois plus cher une partie de leur cargaison, généralement 200 ou 300 litres achetés au tarif gouvernemental.

Il s'agit en fait d'un dépôt de carburant de contrebande, et



la plupart des transporteurs d'Iranshahr sont ses clients. Cet entrepôt se compose de petites cours couvertes, avec des sols noirs et gras, équipées d'une pompe aspirante et d'un moteur électrique. Des dizaines de fûts de 220 litres attendent d'être remplis.

Eslam, le propriétaire, dispose d'un lecteur de carte bancaire, d'espèces et d'un coffre-fort.

Le prix d'achat et de vente du carburant dans ces entrepôts change plusieurs fois par jour. Ni les transporteurs de carburant ni les propriétaires d'entrepôt ne savent qui détermine le prix. Toutefois, ils savent tous que l'ouverture et la fermeture de la frontière pakistanaise et même la montée et la baisse du niveau d'eau de la rivière frontalière ont des répercussions sur le prix.

Dans cet entrepôt d'Iranshahr, un camion-citerne a à peine

déchargé sa cargaison qu'un autre pick-up arrive.

Le conducteur, un jeune homme maigre au visage sombre, qui se tient loin de sa voiture pour fumer une cigarette, est prêt à se rendre à Pirkour. "Je dois conduire deux jours pour atteindre la frontière. La route est si mauvaise que tu finis par détester la vie. Nous devons traverser le désert et gravir la montagne pour ne pas nous faire arrêter."

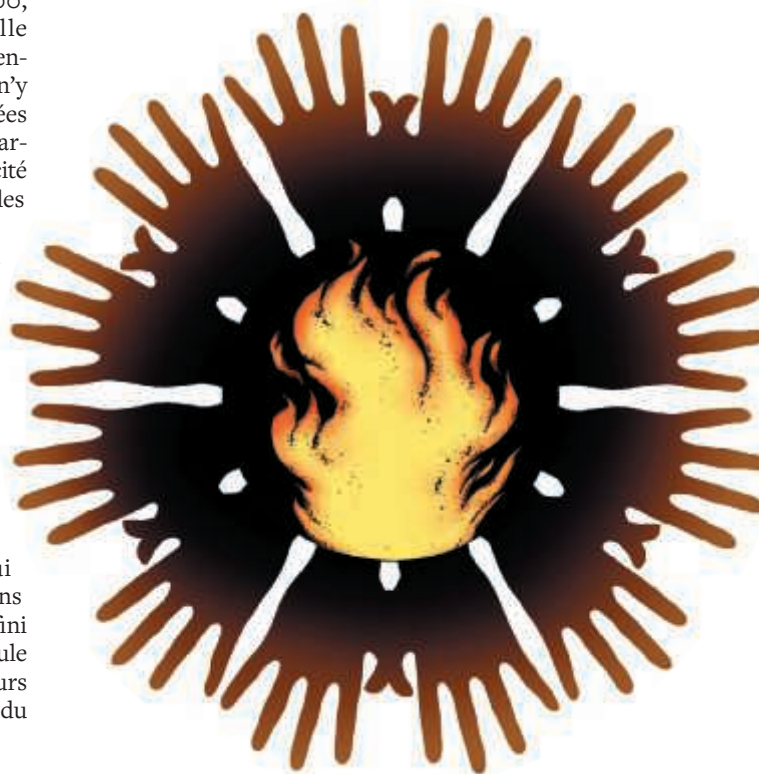
Les pick-up transportant du carburant partent en convoi. Les chauffeurs recrutent un jeune homme en tant qu'éclairé. Il fait la route à moto un quart d'heure avant que le convoi ne démarre et revient informer les chauffeurs de la présence ou pas de policiers.

Mohammad Hossein payait les études de son neveu Chahab, âgé de 19 ans. S'il n'arrive pas à entrer à l'université cette année, lui aussi devra travailler comme transporteur de carburant. "Dans notre village, moi seul peux aller à l'université. Les autres jeunes n'ont même pas atteint le lycée, indique Chahab. Nous n'avons même pas de parc ou de terrain de football."

Un habitant affirme que beaucoup de ces jeunes ne peuvent même pas espérer vendre de l'essence : "Ils ont besoin d'au moins 500 000 tomans [9 euros] pour pouvoir acheter des réservoirs et deux ou trois mètres de tuyau. [...] Avec cette somme, on peut acheter du pain pendant une semaine pour une famille de sept personnes", indique-t-il, ajoutant que "de nombreuses familles se nourrissent uniquement de pain" dans le village.

Chahab souhaite seulement avoir "un bon boulot" et "une vie simple". "Mon rêve est de devenir enseignant, mais ici, dans ce village, réaliser ses rêves est un rêve."

—Banafsheh Samgiss,
publié le 15 juin



CISJORDANIE

L'escalade comme acte de résistance

Outre les obstacles techniques, les grimpeurs palestiniens doivent composer avec un cadre hostile, marqué par une colonisation rampante. Deux associations veulent relever le défi, raconte cette journaliste d'un quotidien israélien.



—Ha'Aretz, extraits (Tel-Aviv)

L'escalade, c'est affronter ses peurs", déclare Lubna Araj. Et c'est exactement ce que fait cette jeune graphiste palestinienne qui effectue ses débuts dans la grimpe sur une falaise près de Ramallah. Comme d'autres Palestiniens, elle aime pourtant à croire que cette activité lui permet d'échapper à l'occupation, sauf qu'en Cisjordanie même l'escalade est politique.

Quand on pose des pitons sur une paroi, on risque des représailles de l'armée ou des colons israéliens, et il faut souvent passer par de nombreux barrages et traverser des colonies israéliennes pour se rendre sur les sites.

Au lieu de perfectionner leur technique, les grimpeurs palestiniens doivent gérer un environnement politique complexe, qui peut rendre l'escalade en plein air presque impossible.

Deux organisations s'efforcent malgré tout de développer ce sport en Cisjordanie : Wadi

Climbing et Palestine Climbing Association.

Elles ont ouvert deux salles d'escalade à Ramallah ces trois dernières années et projettent d'étendre leur présence en Cisjordanie. Chacune compte quinze à vingt membres passionnés, mais leurs expéditions du vendredi regroupent bien plus de monde.

La Palestine Climbing Association apparaît dans *Resistance Climbing* ["Escalade de la résistance"], un film d'Andrew Bisharat présenté dans le Reel Rock Tour [une série de courts métrages d'escalade], où ce grimpeur américain d'origine palestinienne raconte le voyage qu'il a fait en Cisjordanie dans l'espoir de redécouvrir le vrai pouvoir de la grimpe.

À la fin de juin, je me suis joint à un groupe de l'association pour une expédition non officielle sur un rocher situé au nord-ouest de Ramallah. [Lubna] nous raconte une [mauvaise] expérience qu'elle a eue l'année dernière. Elle était en train de se réjouir avec sa famille après une expédition quand un colon israélien s'est approché et les a menacés en "tirant en l'air".

Ce n'est pas un incident isolé. En février, des membres de Wadi Climbing ont été pris à partie par un groupe de colons israéliens en armes pendant qu'ils posaient des pitons sur une voie dans un village situé à l'est de Ramallah. Nous avons obtenu une vidéo : debout sur une falaise, ils déclarent aux grimpeurs qui sont en dessous "Cette terre n'est que pour les Juifs."

Drogué de la grimpe. L'armée israélienne arrive et presse les grimpeurs de partir, mais un membre du groupe insiste pour rester. C'est apparemment la quatrième fois que le groupe est pris à partie par des colons pendant qu'il pose des pitons. L'un des grimpeurs lance : "Qu'est-ce que vous voulez? C'est notre terre. Vous ne pouvez pas nous foutre dehors." Les soldats et les colons finissent par partir, et les grimpeurs continuent à boire du thé, à bavarder et à poser des pitons.

Wadi Climbing a été fondé par Tim Bruns, 31 ans, un Américain qui a contribué à lancer l'escalade en Cisjordanie.

Il se qualifie lui-même de drogué de la grimpe. Il n'est donc pas surprenant qu'il ait voulu

savoir s'il y avait des organisations ou des individus qui ouvraient des voies sur les remarquables parois de calcaire de Cisjordanie quand il s'est rendu dans les territoires palestiniens en 2012. À l'époque il était un étudiant en Jordanie.

La première chose qu'il a remarquée, c'est qu'il y avait "un tas de projets d'escalade israéliens, mais aucun projet palestinien en Cisjordanie". Deux ans plus tard, il y dirigeait la première expédition de Wadi Climbing.

Brunns ne s'est jamais voilé la face sur les implications politiques de l'escalade en Cisjordanie. Il a tenu compte de l'occupation dans le choix des endroits où Wadi Climbing ouvrirait des voies.

"Le sionisme s'efforce de déconnecter les Palestiniens de la terre. Ce sport, c'est se connecter."

Tim Bruns, GRIMPEUR AMÉRICAIN

Pour la première voie, il a travaillé avec un géologue : ils ont superposé une carte des colonies israéliennes, la "zone A" selon les accords d'Oslo (qui est théoriquement sous la responsabilité de l'Autorité palestinienne) et une des zones escarpées se prêtant à l'escalade. La "zone C" (sous le contrôle d'Israël) présentait le meilleur potentiel, car elle possède une vallée tortueuse qui va de Jérusalem à Jéricho, mais Tim Bruns a cherché avant tout à déterminer des sites sûrs et accessibles aux Palestiniens. "C'est un concept révolutionnaire en soi parce que le sionisme s'efforce de déposséder et de déconnecter les Palestiniens de la terre. Ce sport, c'est se connecter à la terre", déclare-t-il.

Andrew Bisharat explique dans *Resistance Climbing* avoir grandi aux États-Unis, coupé de ses racines. La première fois qu'il est revenu dans les Territoires palestiniens, il a commencé à comprendre pourquoi on ne pouvait séparer l'escalade de la politique – en particulier en Cisjordanie.

"Je vois très bien pourquoi les gens veulent tenir la politique à l'écart de l'escalade, mais le fait est que les Palestiniens n'ont pas le choix : la politique influence leur pratique, qu'ils le veuillent ou non."

Les bénévoles de Wadi Climbing qui initient les enfants

↳ Tim Bruns en Cisjordanie, en 2019. Courtesy of Tim Bruns

à la grimpe en plein air ne travaillent pour le moment que dans le camp de réfugiés de Qalandiya, près de Jérusalem. La Cisjordanie compte à elle seule dix camps de réfugiés, et il y a toute une génération d'enfants qui sont déconnectés de la terre. Wadi Climbing espère en toucher certains.

Tim Bruns, Wadi Climbing et la Climbing Association sont d'accord sur une chose : sans intérêt de l'étranger et expéditions internationales, ce milieu dynamique demeurera isolé du reste du monde.

Tim Bruns croit fermement au pouvoir du tourisme, en particulier dans un endroit comme les Territoires occupés. "Il érode totalement la façon [dont Israël] présente le peuple palestinien. Impossible d'aller là-bas sans rencontrer hospitalité, amitié et gentillesse. La grimpe n'est qu'une façon de vivre ça encore plus fort, parce que tout le monde est super accueillant."

Les expéditions en Cisjordanie ont deux objectifs, explique-t-il : des parois de niveau mondial et l'éducation politique. Si Israël jouit du luxe de participer à des compétitions internationales et a pu se doter de solides infrastructures et chercher un soutien financier, les Palestiniens doivent se débrouiller seuls.

En tant qu'Américain, Tim Bruns a la chance de pouvoir parcourir le monde pour grimper, souligne-t-il. Les Palestiniens n'ont pas ce luxe – il faut donc que le monde de la grimpe vienne à eux.

—Theia Chatelle, publié le 9 juillet

SOURCE



HA'ARETZ
Tel-Aviv, Israël
Quotidien
haaretz.co.il

Premier journal publié en hébreu sous le mandat britannique, en 1919, "Le Pays" est le journal de référence chez les politiques et les intellectuels israéliens. Aujourd'hui situé au centre gauche, Ha'Aretz a toujours cultivé une ligne éditoriale libérale indépendante du mouvement travailliste) et davantage encore de la droite nationaliste.



europe

Croatie. Un itinéraire bis pour les céréales ukrainiennes

Afin de contourner le blocus russe des ports ukrainiens, Kiev et Zagreb ont conclu fin juillet un accord sur l'exportation des céréales ukrainiennes via les structures fluviales et maritimes croates.



CARTOON MOVEMENT

—Jutarnji List,
extraits (Zagreb)

Les céréales ukrainiennes pourront être transportées en Croatie par bateau en suivant le Danube, depuis le port roumain de Constanta, sur la mer Noire, jusqu'au port de Vukovar, en Croatie, en passant par la Roumanie et la Serbie, puis par le rail jusqu'à la côte adriatique. L'accord a été conclu le 21 juillet lors de la visite à Kiev du ministre des Affaires étrangères croate. Cet accord est survenu alors que les frappes russes contre des zones de stockage de céréales se sont intensifiées en Ukraine. 180 000 tonnes ont été détruites pour le seul mois de juillet.

Selon les experts croates, cet itinéraire pourrait être maintenu sans complication majeure car les navires naviguant dans les eaux fluviales internationales ne

nécessitent aucune autorisation spéciale des pays qu'ils traversent. Les céréales seraient stockées dans les silos du port de Vukovar avant d'être expédiées par le rail vers les trois ports croates de Rijeka, Split et Zadar, qui disposent d'installations de stockage pour ce type de marchandises. On ne connaît pas encore la quantité de céréales que l'Ukraine envisage d'exporter via la Croatie.

L'accord conclu entre Kiev et Zagreb sur l'exportation des céréales ukrainiennes ne signifie pas pour autant qu'il sera effectif, la décision finale quant à la destination et l'itinéraire appartenant aux négociants. Cette matière première étant cotée en Bourse, ce sont eux qui décident de l'acheminement de leurs marchandises en tenant compte des coûts de transport et de stockage. Les États assurent la logistique des itinéraires mais ne décident pas du mode de transport.

Si cette route devenait opérationnelle, les transporteurs auraient à faire face à plusieurs problèmes. Le port de Vukovar dispose actuellement d'un seul silo d'une capacité d'environ 10 000 tonnes. Par conséquent, il faudrait décharger rapidement les céréales des navires

pour les transborder dans les trains de marchandises. Par ailleurs, l'état du réseau ferroviaire croate risque de poser quelques problèmes. En raison des travaux d'infrastructures sur le réseau en direction de Rijeka, les voies sont souvent fermées, ce qui ralentit considérablement le trafic. De plus, la ligne vers Split et Zadar n'étant pas électrifiée, cela augmente nettement le coût du transport.

Entrepôt cofinancé. Pouvant être présenté comme historique, l'accord sur l'exportation de céréales ukrainiennes via la Croatie ne l'est pourtant pas : l'Ukraine en exporte déjà via le port de Rijeka depuis le mois de mai. Jusqu'à présent, environ 100 000 tonnes ont été acheminées par ce port, principalement vers l'Italie et l'Afrique du Nord. Des itinéraires de remplacement ont ainsi été établis à l'initiative de l'Union européenne pour transporter les céréales ukrainiennes via les structures du nord de l'Adriatique : Rijeka en Croatie, Koper en Slovénie, Trieste et Ravenne en Italie.

Le port de Rijeka dispose actuellement d'un silo d'une capacité de 56 000 tonnes. Le projet d'un nouvel entrepôt d'une capacité de 30 000 tonnes, cofinancé par des fonds de l'UE, est en cours d'élaboration. Une extension de la capacité de ce port est possible dès lors que les partenaires stratégiques manifesteront un intérêt pour investir. Les céréales ukrainiennes sont également exportées via le port de Split, qui dispose lui aussi d'un silo. Depuis l'année dernière, les chemins de fer croates assurent leur transport pour les besoins de l'Italie.



COURRIER INTERNATIONAL

↳ Dessin de Toso Borkovic,
Serbie.

Le Danube, l'alternative

●●● Le 17 juillet, la Russie s'est retirée de l'accord permettant l'exportation sécurisée des céréales ukrainiennes par la mer Noire. Depuis, la question du transit de ces produits agricoles par d'autres voies "est devenue l'un des grands axes des efforts diplomatiques des États-Unis", écrit le quotidien russe **Kommersant**.

Des pourparlers ont eu lieu le 11 août, à l'initiative de Washington, à Galati (Roumanie), avec des représentants de l'UE, de l'Ukraine et de la Moldavie, sur les moyens d'augmenter ce transit par voie de terre et par les canaux du delta du Danube. Le 16 août, l'Ukraine a, elle, bravé les menaces russes, et envoyé depuis Odessa un porte-conteneurs transportant plus de 30 000 tonnes de marchandises à Istanbul.

D'autres ports croates possèdent également des entrepôts de céréales, mais leur état pose certains problèmes. Ainsi Zadar dispose du plus grand silo sur le trajet entre Le Pirée et Trieste, mais il doit être réaménagé. Le port de Sibenik dispose lui aussi d'un entrepôt de céréales, mais on ne sait pas ce que ses nouveaux propriétaires turcs comptent en faire. Quant au port de Ploče (dans le sud de la Croatie), il a une capacité de stockage de 30 000 tonnes et dispose d'espace pour accueillir 15 000 tonnes supplémentaires.

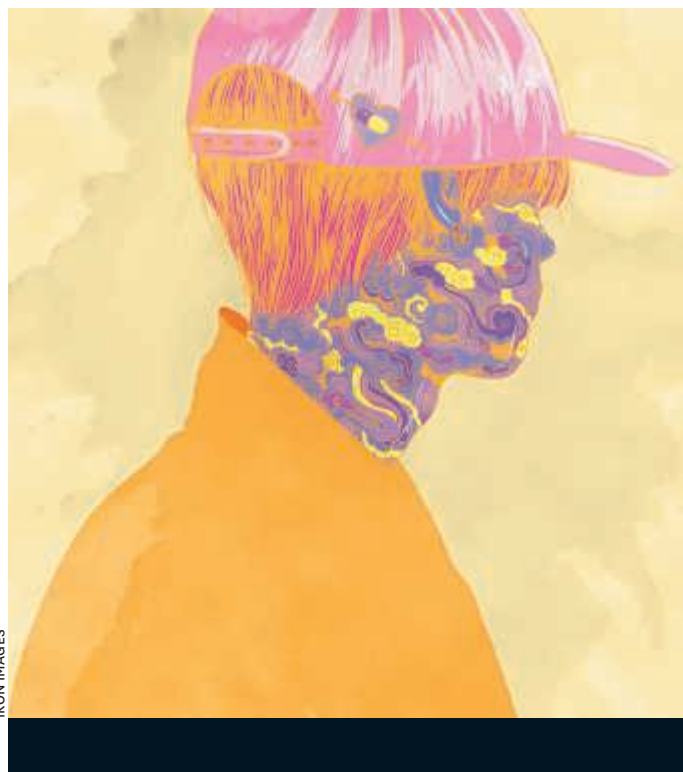
Certes, toutes ces capacités ne sont pas suffisantes pour que la Croatie devienne une place stratégique pour l'exportation des céréales ukrainiennes. Cependant, les autorités de Zagreb estiment important de se positionner comme une voie possible d'exportation : une posture qui pourrait lui apporter de gros avantages à l'avenir.

—Kresimir Zavec,
publié le 1^{er} août

BELGIQUE

Qu'y a-t-il dans ma pilule d'ecstasy?

Après plusieurs décès dus à la consommation de drogue cet été, l'idée de généraliser les centres où l'on peut contrôler un stupéfiant avant de le consommer est remise en avant outre-Quévrain.



IKON IMAGES

— De Standaard (Bruxelles)

Dans un laboratoire rudimentaire, des gants en latex bleu aux mains, Nicolas Van Ham, 30 ans, réduit en poudre des pilules d'ecstasy. Jamais il n'aurait imaginé qu'après ses études de pharmacie son travail consisterait à tester toutes sortes de produits pour fêtards. Afin de montrer comment il procède, il dépose un peu de sucre cristallisé sur une petite plaque métallique. Le sucre est comparé à 30 000 autres substances chimiques qui sont souvent utilisées pour couper des psychotropes. Trente secondes plus tard, son ordinateur portable annonce le verdict : "saccharose" – l'appellation scientifique du sucre de table.

Vendredi soir, les consommateurs qui se rendent au centre de "testing" de l'association à but non lucratif Modus Vivendi, dans

le cœur de Bruxelles, n'ont pas envie qu'on leur dise que leurs produits ne contiennent que du sucre. S'ils viennent ici, c'est que c'est l'unique endroit du pays où il est possible et légal de faire tester en quelques minutes des stupéfiants pour connaître leur nature et leur pureté.

Après deux morts au festival Tomorrowland à la fin de juillet, l'institut national de santé publique Sciensano a appelé à la mise en place de centres similaires dans les festivals. [Au moins l'un des deux décès serait lié à la consommation de drogue, de même que quatre

"La priorité doit aller aux usagers. Tant que ce ne sera pas le cas, les drogues feront des victimes."

Bérénice Libois, DE L'ONG MODUS VIVENDI

autres survenus lors d'éditions précédentes du festival.] Depuis, Modus Vivendi est "submergé de demandes". "Nous travaillons en étroite collaboration avec Sciensano. La récente prise de position de l'institut constitue un gigantesque pas en avant", salue le coordinateur de l'association, Robin Drevet, 37 ans.

Chaque année, après la fin de Tomorrowland, une discussion se rouvre sur les drogues, poursuit-il. "Le problème, c'est que la conclusion est la même depuis vingt ans : il faut plus de répression. Or on peut poster à l'entrée autant de policiers que l'on veut avec des chiens, il y aura toujours des drogues dans les festivals et les campings. De notre côté, nous voulons simplement sensibiliser les consommateurs en leur donnant des informations sur les produits. Mais on nous accuse de les inciter à consommer."

Première fois. Les amendes sont contreproductives, dénonce Bérénice Libois, 41 ans, responsable du testing au sein de l'association. "La priorité doit aller à la santé des usagers. Tant que ce ne sera pas le cas, les drogues feront des victimes dans les festivals parce que les utilisateurs, par honte ou par ignorance, resteront dans leur coin et ne demanderont pas d'aide. Nous sommes convaincus qu'on ne peut véritablement toucher les gens qu'en leur expliquant honnêtement les dangers auxquels ils s'exposent. Mais nous ne faisons pas que cela. Quand des consommateurs viennent nous voir, nous leur demandons s'ils prennent souvent des stupéfiants. Si c'est le cas, nous leur conseillons d'en discuter avec leur médecin et nous les orientons vers des psychologues avec qui nous travaillons."

L'an dernier, Nicolas Van Ham a testé 367 échantillons, principalement de la MDMA, des pilules d'ecstasy et de la kétamine. Un chiffre en nette augmentation par rapport aux niveaux d'avant la pandémie de Covid-19. À l'époque, l'association effectuait environ 200 analyses par an.

Selon elle, cela tient au fait qu'elle touche désormais des consommateurs vulnérables – et plus seulement des consommateurs festifs –, notamment parce que le centre se situe à proximité de la salle de shoot

de la ville, ouverte récemment. Ainsi, par les temps qui courent, une dizaine de personnes se présentent au centre de testing chaque semaine. À noter que la moitié des tests sont réalisés pour des personnes qui consomment pour la première fois de la drogue.

Parfois, après l'analyse, les consommateurs demandent si leur ecstasy est "sans danger" parce qu'aucune substance dangereuse n'a été décelée dedans,

"On peut poster autant de policiers qu'on veut, il y aura toujours des drogues dans les festivals."

Robin Drevet, DE L'ONG MODUS VIVENDI

relate Bérénice Libois. "Jamais nous ne dirons qu'une pilule d'ecstasy est sans danger. À l'inverse, notre rôle n'est pas de décourager l'usage de drogues. Nous sommes là pour donner des informations de la façon la plus neutre possible."

Malgré le "message positif" de Sciensano, Robin Drevet est déçu. Cet été, pour la première fois, Modus Vivendi n'a pas eu le droit d'ouvrir un centre de test au festival Esperanzah !, à Floreffe [ni dans aucun autre festival].

"Chaque année, nous demandons l'autorisation au procureur du roi de Namur. Notre collaboration avec la police se passe très bien. Or, cette année, un nouveau procureur a été nommé, et il ne nous a pas donné son feu vert. Ou, plus exactement, nous n'avons pas reçu de réponse et, la veille au soir, nous avons lu dans la presse que nous n'avions pas le droit de proposer des testing à Esperanzah ! Nous étions tout de même présents sur place pour donner des informations sur la consommation de drogues, mais les festivaliers étaient frustrés que nous ne puissions pas les aider davantage, comme les années précédentes."

Produits surdosés. Selon la loi belge, la possession et le transport de drogues sont illégaux [et il n'existe aucun cadre juridique sur le testing, contrairement à la loi française, qui l'a intégré aux outils de la réduction des risques en 2016]. En conséquence, il est compliqué pour

↳ Dessin de Carolina Rodríguez Fuenmayor, Colombie.

l'association d'opérer à l'extérieur de ses locaux bruxellois.

Pourtant, chaque année, divers festivals et manifestations l'invitent à tenir un stand de test. Sur place, quand Nicolas Van Ham suspecte qu'il s'agit de produits surdosés ou problématiques, il les envoie au laboratoire de Sciensano pour connaître leur dosage [ce qui peut prendre une semaine]. "Comme la possession et le transport de ces produits se font alors dans un but de santé publique et de recherche scientifique, ils sont légaux."

Environ 7 % de tous les produits testés depuis l'ouverture du centre ne contenaient pas ce que le consommateur espérait – ces produits ont été laissés au laboratoire de Modus Vivendi. "Il y a quelque temps, deux jeunes femmes qui voulaient consommer pour la première fois de l'ecstasy sont venues au centre, raconte Nicolas Van Ham. Elles avaient acheté des pilules dans la rue, dans le centre de Bruxelles. En réalité, ces pilules contenaient de la méthadone. C'était inimaginable, cela peut être mortel. Cette histoire est peut-être anecdotique, mais elle montre bien qu'à petite échelle nous pouvons être utiles."

— Kubra Mayda, publié le 7 août



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

L'Australie, "premier cobaye psychédélique du monde".

Ce 1^{er} juillet, l'Australie est devenu le premier pays à autoriser l'usage de la MDMA et de la psilocybine, principes actifs de l'ecstasy et des champignons hallucinogènes, pour le traitement de pathologies mentales. Si cette décision fait du pays un précurseur en la matière, beaucoup de spécialistes dénoncent une mesure précipitée.

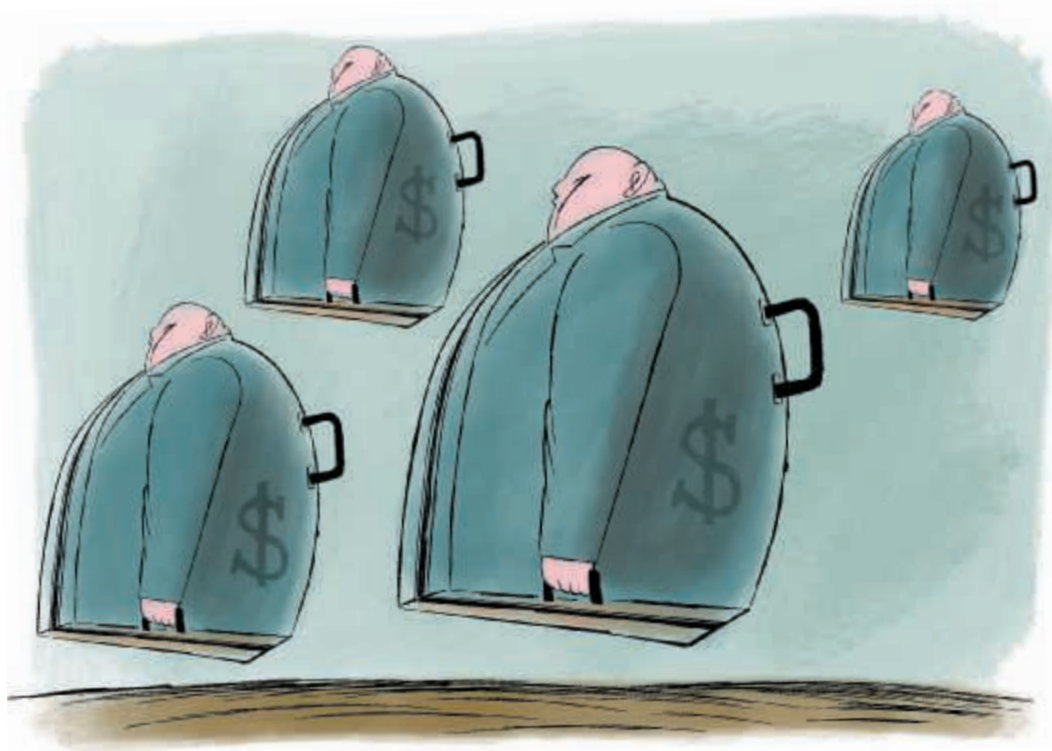


asie

Mongolie.

La manne des mines

Le Premier ministre a lancé plusieurs réformes économiques pour convaincre les investisseurs étrangers d'exploiter les immenses ressources minières d'un pays longtemps fragilisé par la corruption.



—Financial Times, extraits (Londres)

Une rapide descente dans un monte-charge appelé “la cage”, et vous voilà 1 300 mètres sous l’immense désert de Gobi. La chaleur et la poussière sont accablantes, le sentiment de claustrophobie aussi. Ganbat Tuvshinbat, un ingénieur des mines, affiche pourtant un grand sourire. “C’est l’endroit le plus chaud de Mongolie, déclare-t-il. Ici, c’est l’été toute l’année.” En Mongolie, la température moyenne se situe en dessous de zéro.

C’est que Tuvshinbat, à l’image de son employeur, la multinationale anglo-australienne Rio Tinto, a des raisons de se réjouir. D’ici à la fin de cette décennie, la compagnie prévoit d’extraire chaque année 500 000 tonnes de cuivre de la mine Oyou Tolgoï,

soit assez pour la fabrication de 6 millions de véhicules électriques. Une fois opérationnel, ce site sera la quatrième mine de cuivre du monde par la taille – une manne pour l’État mongol, qui en détient 34 % des parts.

Immenses réserves. Jamais la Mongolie n’avait reçu un investissement étranger de l’envergure de celui de la mine d’Oyou Tolgoï. Malgré les contretemps et les retards, le chantier est emblématique de ce que le Parti du peuple mongol considère comme la voie de la prospérité. Le Premier ministre, Luvsannamsrain Oyun-Erdene, un réformiste diplômé de Harvard [à la tête du pays depuis janvier 2021, sous la bannière de l’ex-parti unique communiste], entend bien permettre aux compagnies minières occidentales d’exploiter les immenses réserves de cuivre, d’uranium et d’autres

minerais essentiels à la lutte contre le changement climatique.

Les enjeux sont immenses pour ce pays de 3,4 millions d’habitants qui n’a rompu avec un régime de parti unique socialiste que dans les années 1990. Si la politique d’Oyun-Erdene est couronnée de succès, ce pays en développement a de quoi profiter durant de longues années de la manne que représentent ses ressources naturelles. L’État espère voir tripler le PIB, de 15 milliards de dollars l’année dernière à près de 50 milliards d’ici à 2030, et faire reculer le taux de pauvreté à 15 %, soit une diminution de moitié.

Ces projets répondent également à un autre objectif. Une vague d’investissements occidentaux promettrait de protéger Oulan-Bator contre Pékin et Moscou, ses deux seuls voisins, dont ce pays enclavé est extrêmement dépendant : la Chine

représente 84 % de ses exportations, de cuivre et de charbon notamment, et la Russie quelque 30 % de ses importations, parmi lesquelles tous ses produits pétroliers.

“La Mongolie doit batailler pour protéger sa démocratie – notre situation aussi bien géographique que géopolitique est très délicate”, confie Luvsannamsrain Oyun-Erdene au *Financial Times*. Il enjoint aux investisseurs d’“étudier la question de près” afin de comprendre les défis particuliers auxquels est confronté son pays.

“Grand ménage”. Oyun-Erdene est conscient de disposer d’une occasion rare. Les engagements climatiques internationaux encouragent une transition historique vers des technologies propres, nourrissant du même coup une course effrénée, de la part des entreprises du monde entier comme des États, pour s’assurer un accès durable aux minerais. Des sites jusqu’à présent considérés trop isolés ou trop risqués à exploiter sont désormais dans le collimateur.

Pour séduire les investisseurs, Oyun-Erdene doit cependant les convaincre que l’époque des politiques alambiquées et de la corruption à grande échelle est révolue. Il devra également apaiser les craintes de conflit entre l’exploitation minière et les traditions nomades du pays et répondre aux critiques des écologistes. Enfin, il devra surmonter un manque désespérant de données géologiques modernes.

Pour présenter le pays comme une destination sûre pour les compagnies minières occidentales, Oyun-Erdene s’est lancé dans un grand ménage : vastes réformes constitutionnelles et judiciaires, lutte contre la corruption et refonte des politiques et réglementations régissant les ressources naturelles. “Notre principal objectif en ce moment, c’est d’améliorer la transparence, explique-t-il. Après, nous pourrions discuter des

D’ici à 2030, l’État espère voir tripler le PIB, de 15 milliards de dollars en 2022 à près de 50 milliards.

“La Mongolie doit batailler pour protéger sa démocratie.”

Luvsannamsrain Oyun-Erdene, PREMIER MINISTRE MONGOL

investissements étrangers et des pays avec lesquels coopérer.”

Le Premier ministre n’est pas le premier dirigeant mongol à avoir eu ces ambitions. Reste à savoir s’il pourra les concrétiser.

Oyun-Erdene était à la moitié de son premier mandat quand il a été confronté à sa plus grande épreuve. En décembre 2022, par des températures en dessous de zéro, il est sorti du palais présidentiel pour se retrouver devant la plus grande manifestation que le pays ait connue depuis la révolution démocratique, trente ans auparavant. Des chiffres officiels venaient d’être publiés, confirmant ce que les nombreux manifestants rassemblés sur la place Sükhbaatar soupçonnaient depuis longtemps : la corruption gangrenait l’industrie du charbon, un



REPORTAGE

secteur nationalisé. Des milliards de dollars avaient été détournés, y compris par des parlementaires.

Face au tollé, en Mongolie comme à l’extérieur du pays, et résolu à ne pas souscrire des emprunts à l’étranger, Oyun-Erdene a défini une priorité pour son programme économique : faire de la Mongolie une destination pour les investisseurs. Il a chargé le ministre de la Justice, Khishgee Nyambaatar, son bras droit, de lancer une campagne agressive contre la corruption. Dix-sept personnes ont été extradées en Mongolie pour répondre à la justice, et le pays a demandé à Interpol d’émettre des notices rouges pour 92 autres.

Une réforme constitutionnelle adoptée en mai dernier a fait passer le nombre de parlementaires de 76 à 126 et mis en place un mode de scrutin proportionnel mixte : 78 parlementaires seront élus [au scrutin uninominal à un tour] dans des circonscriptions, le reste en fonction des voix obtenues par chaque parti. Ce nouveau système, qui ressemble à celui de l’Allemagne et de la Nouvelle-Zélande, a pour but de renforcer le contrôle sur le gouvernement et d’accroître la représentation

↳ Dessin de Ramsés, Cuba.

de la société civile. Parallèlement sont mises en place de nouvelles règles concernant la désignation et la révocation des juges, l'obligation d'information, la protection des lanceurs d'alerte ainsi que la gouvernance des entreprises publiques et le contrôle du financement des partis politiques.

Tout ceci montre que la Mongolie "va dans la bonne direction", assure le ministre de la Justice. "Certaines informations étaient auparavant secrètes, par exemple la procédure d'octroi de licence, les attributions de terrains et les prêts concessionnels [à conditions préférentielles], ce qui provoquait colère et frustration chez nos concitoyens, dit-il. Par ailleurs, nous estimons aujourd'hui que l'État doit réduire sa participation dans de nombreux secteurs économiques."

Manque de données. S'il est encore trop tôt pour savoir si ces réformes tiendront, certains signes montrent que le message d'Oyun-Erdene commence à passer. Des centaines d'investisseurs, de représentants du secteur minier, de diplomates et de personnalités politiques ont participé à la fête annuelle de Naadam [qui célèbre l'indépendance vis-à-vis de la Chine], le 10 juillet, au Shangri-La, un hôtel de luxe du centre d'Oulan-Bator. Leur présence a été considérée comme



SOURCE : MINISTÈRE DES MINES ET DE L'INDUSTRIE LOURDE DE MONGOLIE

une preuve d'un regain d'intérêt pour les ressources naturelles de la Mongolie.

Selon Megan Clark, une spécialiste des minerais qui préside le conseil consultatif de l'Agence spatiale australienne, la Mongolie est "extrêmement bien dotée" en réserves minérales. Elle présente un fort potentiel pour le cuivre, l'uranium et les terres rares, et on pourrait y voir apparaître "de nouvelles industries de niche" dans le traitement des matériaux de haute technologie. Les partisans de l'énergie nucléaire sont tout aussi optimistes quant au potentiel du pays sur le long terme. Olivier Thoumyre, qui représente le groupe français Orano, lequel développe la première mine

d'uranium de Mongolie, estime ainsi que "c'est une grande source de diversification pour la Mongolie... La crise climatique a incontestablement relancé le nucléaire".

Dans les faits, les prospecteurs qui se rendent en Mongolie tombent rapidement sur des tonnes de relevés datant de l'ère soviétique qui ciblaient le charbon et l'or mais à des profondeurs relativement faibles. Ainsi, si le pays est présenté comme une terre vierge au potentiel énorme, le manque de données constitue un obstacle de taille : les compagnies minières doivent partir de zéro.

Par son potentiel, la Mongolie est souvent comparée à la Corée du Sud et au chemin qu'elle a parcouru avant de devenir un poids

lourd dans la fabrication d'électronique. Dans les années 1970, la Corée du Sud "avait une très faible production d'énergie... aucun marché industriel, et très peu accès aux capitaux", rappelle Dominic Barton, un ancien dirigeant de McKinsey et ancien diplomate canadien en Chine, aujourd'hui à la tête de Rio Tinto. "Tout porte à croire que la Mongolie peut connaître la même transformation au cours des trente prochaines années."

Mais en se tournant vers l'Occident pour doper sa croissance, la Mongolie doit aussi veiller à ne pas attiser les tensions géopolitiques. Et cette prudence était manifeste le 27 juin, à Pékin, alors qu'Oyun-Erdene était reçu au palais de l'Assemblée du peuple par le président chinois, Xi Jinping. Sa visite a débouché sur un accord triplant le nombre de postes-frontières

"Tout porte à croire que la Mongolie peut connaître la même transformation que la Corée du Sud."

Dominic Barton, PDG DU GROUPE MINIER RIO TINTO

entre les deux pays et l'ouverture de négociations sur l'accès au port de Tianjin, au sud-est de la capitale chinoise. Le même jour, la Mongolie signait avec le sous-secrétaire d'État à l'environnement américain, Jose Fernandez, un protocole d'accord sur un partenariat d'approvisionnement en minerais essentiels.

Ces accords simultanés avec les États-Unis et la Chine témoignent du pragmatisme du dirigeant mongol, selon les diplomates. C'est dans le cadre de cette stratégie que la Mongolie s'est abstenue de voter les résolutions des Nations unies sur l'Ukraine. Pour Leif-Eric Easley, professeur d'études internationales à l'université pour femmes Ewha à Séoul, la meilleure façon pour la Mongolie de se protéger de Moscou et de Pékin, c'est d'attirer les investisseurs. "Le facteur clé pour Oulan-Bator, c'est un gouvernement démocratique qui montre à ses partenaires diplomatiques et aux organisations internationales que sa détermination à réformer est authentique", précise-t-il.

À Oulan-Bator, l'urgence est palpable. Trois ans de restrictions des échanges le long des

4 630 kilomètres de frontières avec la Chine, en raison de la pandémie, ont éreinté une économie déjà fragile. L'invasion russe en Ukraine a ensuite douché tout espoir de reprise vigoureuse – l'inflation a été de 15 % en moyenne l'an dernier. Le début de l'exploitation de la mine souterraine d'Oyou Tolgoï en mars devrait doper l'économie et faire passer la croissance de 4,7 % en 2022 à 5,2 % en 2023.

Gros retards. Les rebondissements qu'a connus la mine d'Oyou Tolgoï mettent cependant en lumière les difficultés à venir. En 2001, la découverte de ces réserves de cuivre avait enthousiasmé le secteur mondial des minerais. Mais le chantier a par la suite patiné, entre des dépassements de budget de plusieurs milliards de dollars, des retards de plusieurs années, et des relations parfois toxiques entre Oulan-Bator et Rio Tinto, en particulier sous la présidence de Jean-Sébastien Jacques, de 2016 à 2020. Jakob Stausholm, son successeur, s'est employé à arrondir les angles, notamment avec un accord effaçant 2,3 milliards de dollars de dettes de l'État mongol. Rio Tinto a par ailleurs repris au canadien Turquoise Hill, qui exploite la mine, une partie du contrôle des opérations.

Si la saga de la mine d'Oyou Tolgoï est pour l'essentiel antérieure au mandat d'Oyun-Erdene, le Premier ministre estime que ces péripéties soulignent l'impératif de transparence et d'exactitude en matière d'études de faisabilité et de plans de financement. Il entend s'assurer que l'histoire ne se répète pas.

— **Edward White,** publié le 27 juillet

Repères

Une première visite papale

●●● Du 31 août au 4 septembre, le pape François effectuera une visite en Mongolie. Il sera le premier souverain pontife à y poser le pied – Jean-Paul II avait inclus le pays dans une tournée en 2003, avant d'annuler sa venue, précise **UCA News**, le site d'information de l'Union des catholiques d'Asie. Grand comme trois fois la France, le pays compte 3,3 millions d'habitants, dont une majorité de bouddhistes, mais aussi un nombre élevé de personnes se déclarant sans religion. Le régime communiste, proche de l'Union soviétique – qui l'a dirigé pendant près

de soixante-dix ans – a conduit une politique de "répression sévère de la religion, avec notamment l'assassinat de moines bouddhistes", rappelle **UCA News**. Pourquoi le pape, dont la santé est aujourd'hui fragile, a-t-il décidé d'effectuer ce long voyage? "Sa venue est loin de constituer un commencement", relève le site. En dehors de la longue parenthèse communiste, pendant laquelle toutes les religions étaient interdites, le Vatican et les autorités mongoles entretenaient en effet des relations diplomatiques. Et ce depuis le XII^e siècle. "En 1289, le pape Nicolas IV a envoyé un premier

légal, le missionnaire franciscain italien Jean de Montecorvino, au grand khan de la dynastie Yuan." L'Empire mongol s'étendait alors jusqu'à une partie de l'Europe de l'Est. À la chute du régime communiste, au début des années 1990, la communauté catholique était inexistante en Mongolie. Aujourd'hui, écrit le média catholique, "l'Église catholique de Mongolie compte environ 1 500 fidèles répartis par 77 missionnaires". Le 3 septembre, ils pourront assister à une messe célébrée par le pape. Selon **UCA News**, "la délégation bouddhiste sera la plus nombreuse".



SOURCE

FINANCIAL TIMES
Londres, Royaume-Uni
Quotidien
ft.com

Fondé en 1888 sous le nom de London Financial Guide, le "journal de la City", racheté par le groupe japonais Nikkei en 2015, est aujourd'hui le quotidien financier et économique de référence en Europe.



afrrique

Niger. Le nouveau pouvoir gagne du temps

Trois semaines après le putsch du général Tiani, la Cedeao oscille toujours entre la voie diplomatique et l'hypothèse d'une intervention armée. Pendant ce temps, à Niamey, la junte déroule son agenda.



CAGLE CARTOONS

—Le Pays (Ouagadougou)

La fin de la semaine dernière aura été riche en événements au Niger. En effet, alors que la junte militaire qui a déposé son paquetage au palais présidentiel de Niamey [depuis le putsch survenu dans la nuit du 26 au 27 juillet] avait choisi jusque-là de faire le dos rond, l'on a assisté à une timide ouverture avec l'accueil de plusieurs délégations, notamment celles de l'Organisation des Nations unies (ONU), de l'Union africaine (UA) et de la Communauté économique des États de l'Afrique de l'Ouest (Cedeao).

Cette dernière a même réussi le pari de voir, dix minutes durant, le président déchu [Mohamed Bazoum], qui, selon les témoignages, se porte bien physiquement et maintient le moral haut. Mais cette timide ouverture du pouvoir en treillis de Niamey, que l'on peut mettre, entre autres,

à l'actif de la médiation souterraine menée par le président togolais, Faure Gnassingbé [le 19 août, une délégation de la Cedeao a pu rencontrer le président Bazoum et le général Tiani, chef de la junte, grâce à cette entremise togolaise], n'a cependant pas empêché l'homme fort de Niamey de dérouler son agenda.

En effet, le général Abdourahamane Tiani s'est adressé, dans une allocution télévisuelle, à son peuple. Cette adresse a été riche en annonces, au nombre desquelles l'on peut retenir essentiellement la convocation sous trente jours, d'un "dialogue national inclusif" et la mise en place d'"une transition qui ne saurait aller au-delà de trois ans".

Quelle que soit l'option qu'elle prendra, la Cedeao ne fera qu'augmenter son impopularité.

C'est donc un scénario pré-établi, écrit avec, sous la table, les schémas malien, burkinabè et guinéen [autrement dit, une période de transition avec un pouvoir militaire qui doit organiser des élections], qui se dessine sur les rives du grand fleuve de l'Afrique de l'Ouest [le fleuve Niger].

Carotte et bâton. L'objectif de ce scénario est pour le moins clair : il s'agit pour les militaires nigériens de se donner une légitimité en se faisant adouber par les assises nationales à venir, mais aussi de faire un appel du pied à la Cedeao, qui réclame le retour à l'ordre constitutionnel en brandissant la menace d'une intervention militaire [tout] en tentant de faire lâcher prise aux militaires par des sanctions économiques aux conséquences dévastatrices.

La question que l'on peut se poser est de savoir si l'organisation sous-régionale qui s'active dans les préparatifs de son intervention annoncée se laissera

attendrir par ce discours qui vise très clairement à lui couper l'herbe sous le pied. Il est encore difficile de répondre à cette question avec certitude. Pour le moins, l'on peut dire que la Cedeao est prise à son propre piège.

En effet, échaudée par les cas malien, burkinabè et guinéen et craignant la rapide propagation de l'épidémie de coups d'État dans l'espace communautaire, elle est tentée de réagir avec la dernière énergie pour empêcher le général de dérouler la feuille de route qu'il a annoncée. Mais le pourra-t-elle sans faire dans le "deux poids, deux mesures", après avoir adoubé et accompagné les régimes militaires au Burkina Faso, au Mali et en Guinée?

Le général Tiani a annoncé "une transition qui ne saurait aller au-delà de trois ans".

En tout cas, une chose est certaine, l'organisation sous-régionale semble dans un pétrin et, quelle que soit l'option qu'elle prendra, elle ne fera qu'augmenter son impopularité, déjà grandissante au sein des populations, qui n'y voient qu'un syndicat des chefs d'État contre leurs peuples et un instrument au service de l'impérialisme français, accusé d'être derrière toutes les manœuvres souterraines visant à semer le chaos dans la bande sahélo-saharienne.

C'est dire, en un mot comme en mille, que la Cedeao elle-même comme l'État du Niger ne sortiront pas indemnes de cette crise, qui fait étalage de toutes les divisions et de tous les courants et contre-courants dans l'espace communautaire. En attendant de savoir de quoi sera fait demain pour le Niger et pour la sous-région dans l'ensemble, l'on peut s'interroger sur la sincérité du discours du général Tiani, qui semble manier à la perfection la carotte et le bâton.

En effet, tout en laissant entrevoir la possibilité d'une libération du président Bazoum, qu'il conditionne à l'assouplissement des sanctions de la Cedeao, le numéro un de la junte nigérienne annonce qu'il ripostera à toute agression contre le Niger et sait pour cela compter sur ses alliés

✓ Sur le char : Armée du Niger. Sur le bureau : Démocratie. Sur l'homme au mégaphone : Cedeao. Sur le panneau : Rétablissez le président, sinon gare! Dessin de Paresch Nath, Inde.

sahéliens [le Burkina Faso et le Mali se sont déclarés solidaires du nouveau pouvoir nigérien].

Au-delà de cette rhétorique guerrière, qui est en partie aussi entretenue par la position radicale de la Cedeao, l'on peut se demander si le discours de Tiani n'est pas du déjà entendu.

Galons contre costume. En effet, les balayeurs qui ont fini par s'installer définitivement dans la maison après l'avoir nettoyée sont légion et le Niger n'est pas à l'abri de la répétition de l'histoire, surtout que l'environnement est favorable.

En tout cas, ce ne serait guère étonnant qu'au terme de la transition annoncée de trois ans l'on aboutisse à une Constitution taillée sur mesure, qui permettra finalement au général Tiani de troquer sa tenue kaki et ses galons étoilés contre le costume et la cravate de démocrate.

Mais tout cela ne passera vraisemblablement pas comme une lettre à la poste, surtout que les va-t-en-guerre de la Cedeao [le Sénégal et la Côte d'Ivoire ont apporté leur soutien à l'hypothèse d'une intervention militaire de la Cedeao], en l'occurrence [le président ivoirien] Alassane Dramane Ouattara et [le président sénégalais] Macky Sall, séjournent actuellement sur les bords de la Seine [à Paris], avec sans doute pour objectif inavoué de mobiliser le nerf de la guerre pour bouter hors du palais présidentiel nigérien la bande à Tiani.—

publié le 20 août

SOURCE



LE PAYS

Ouagadougou, Burkina Faso
Quotidien
lepays.bf

Fondé en octobre 1991, ce journal indépendant est rapidement devenu le titre le plus populaire du Burkina Faso. Il multiplie les éditoriaux au vitriol.

BURKINA FASO

Le bric-à-brac des "France au revoir"

Ces objets importés du monde entier qui inondent les marchés de Ouagadougou constituent la base de l'économie informelle.



—Studio Yafa (Ouagadougou)

France au revoir", c'est l'appellation donnée aux marchandises d'occasion importées et vendues dans les villes africaines. Des effets d'habillement, du matériel électroménager, des téléphones, des ordinateurs, et même des produits alimentaires. À Ouagadougou, les boutiques ou étals spécialisés dans le "France au revoir" sont tenus par des femmes.

Fatoumata Balboné vit et respire "France au revoir". Depuis plus de quinze ans, elle a fait de cette activité son dada. L'idée de ce business, nous explique-t-elle, est venue de son époux, qui vit en Italie. "Il a commencé à m'envoyer une petite quantité que j'ai pu vendre. Très rapidement, j'y ai pris goût et voilà que cela dure plus de quinze ans", dit-elle, avec une certaine fierté.

Moins ancienne que Fatoumata dans le "France au revoir", Orokia Gouba y trouve également son compte. Depuis neuf ans, la jeune dame travaille à distance avec ses frères et connaissances qui vivent à l'extérieur. Mais elle avoue que la proposition est venue des siens.

"Quand mes frères m'ont fait la proposition de m'envoyer les articles pour la vente, je n'étais pas très enthousiaste, mais une fois que j'ai récupéré le premier colis, j'étais surprise. J'ai pu écouler tout ce que j'avais réceptionné", précise Orokia, qui décide également de s'y consacrer.

Les articles "France au revoir", contrairement au nom, ne proviennent pas

uniquement de l'Hexagone. Ils arrivent d'Allemagne, d'Indonésie, du Canada, d'Italie, d'Espagne... Si les points de vente se multiplient dans la capitale burkinabè et dans les autres villes du pays, c'est parce que le business est bien rentable, confient quelques vendeuses.

Et cela s'explique par le fait que "tout le monde n'a pas les moyens de s'offrir des articles neufs et préfère donc acheter nos articles (d'occasion, NDLR)", témoigne Fatoumata.

Argument partagé par Orokia qui, comme pour conforter son idée, explique que quand elle reçoit un chargement d'articles, elle les écoute en quelques heures. Il s'agit, entre autres, de matelas, vélos, ordinateurs, machines à coudre.

Intoxication alimentaire. C'est un commerce pas comme les autres. Les femmes du domaine disent rencontrer plusieurs difficultés. La sortie des articles du port, le convoi sur Ouagadougou. Ce sont des moments particulièrement redoutés par Fatoumata. Elle doit se rendre à Lomé [au Togo] pour faire sortir le conteneur du port, vendre un peu d'articles sur place avant de faire face à de nombreuses agressions sur le chemin du retour.

"Beaucoup pensent que la vente de ces articles se résume à être assise dans un local et à vendre. Non, ce n'est pas le cas, cela demande une force physique et une disposition mentale", insiste Fatoumata.

Sylvie, une autre vendeuse de "France

au revoir", pour sa part, déplore les vols et insiste sur la force physique qu'exige ce métier. "Quand je fais des déchargements, je fais face à des cas de vols, aussi c'est un métier où il faut beaucoup bouger et être toujours sur pied", explique-t-elle vigoureusement avec sourire.

Certains Ouagalais ne jurent que par ces articles "France au revoir". C'est le cas de Julie, une jeune dame. Elle trouve le matériel de qualité malgré son état déjà utilisé. Un exemple: "Quand on cuisine avec les casseroles de 'France au revoir', ça ne colle pas et la cuisson est vite faite, contrairement aux casseroles industrielles." Bien entendu, Julie avance le prix relativement bas des articles "France au revoir". Un avis pas du tout partagé par Zeïna.

La jeune fille invite à la prudence, elle qui a failli faire l'amère expérience d'une intoxication alimentaire. "J'ai déjà acheté des produits alimentaires dont la date d'expiration était arrivée à échéance", se rappelle Zeïna, qui va vivre une deuxième expérience malheureuse. "Je voulais faire plaisir à mon fils en lui achetant un vélo. On m'a conseillé les vélos 'France au revoir', mais j'ai regretté. Au bout de trois jours,

le vélo était méconnaissable", maugrée-t-elle avec un certain mépris.

Dans un article réalisé par Studio Yafa sur les produits alimentaires importés, le docteur Moumouni Niaoné, médecin en santé communautaire, invitait les consommateurs à la prudence, notamment sur les produits alimentaires "France au revoir". "La ligue des consommateurs devrait se pencher sur ce phénomène de la friperie alimentaire", interpellait le médecin en santé communautaire.—

publié le 16 juin

SOURCE



STUDIO YAFA

Ouagadougou, Burkina Faso
studionyafa.org

Ce média burkinabè a été créé par la Fondation Hirondelle, une ONG suisse. Il produit des magazines radio quotidiens dans cinq langues (dioula, français, fulfuldé, gulfencema et mooré), ainsi que du contenu multimédia sur Facebook et son site web.

"UN DOCUMENTAIRE INCANDESCENT"
COURRIER INTERNATIONAL
"NAN GOLDIN CONTRE LES ÉTATS-UNIS"
L'OBS ★★★

LION D'OR
FESTIVAL DE VENISE 2022

TOUTE LA
BEAUTÉ
ET LE
SANG VERSÉ

UN FILM DE
LAURA POITRAS

En DVD, BLU-RAY et VOD

BeauxArts Magazine | Courrier International | france inter



france



—The Daily Telegraph
(Londres)

Si vous arpentez le front de mer à Marseille – du côté nord du Vieux-Port en passant par le quai du Port et l'avenue Vaudoier –, vous ne pouvez pas rater le fort Saint-Jean. Il se tient à l'entrée du port, chien de garde imposant malgré son grand âge. Ses murs impénétrables et sa façade peu engageante racontent une histoire qui remonte au XVII^e siècle, celle des années 1660, quand Louis XIV était sur le trône d'une France menacée par de nombreux ennemis. Mais il retrace aussi une autre histoire : celle de la ville. Il a fallu attendre que le chantier soit terminé, en 1671, pour que les Marseillais remarquent une anomalie : les canons des fortifications étaient pointés non vers l'extérieur, pour les protéger des éventuels dangers venus de la mer, mais vers les terres et ils visaient la ville elle-même.

Près de quatre siècles ont passé, mais la méfiance à l'égard de la cité phocéenne reste vivace. S'il faut s'en prendre à une ville jugée ingérable qui nécessite une reprise en main, c'est Marseille qui est montrée du doigt. Les émeutes qui ont secoué la France fin juin et début

Tourisme. Marseille, l'incomprise

La cité phocéenne a eu beau se rénover, se réinventer, elle traîne toujours une mauvaise réputation. Jugée tantôt dangereuse, tantôt anarchique, elle mérite pourtant bien plus que ces a priori, affirme ce journaliste anglais.

juillet ont commencé à Paris. Elles se sont ensuite propagées à cinq autres grandes villes, dont Lyon, Grenoble, Lille et Toulouse. Mais c'est de Marseille qu'on parlait le plus à la télé ou à la radio : lueurs des incendies et tirs de police sur fond du ciel bleu méditerranéen.

Les vidéos des pillages et les reportages terribles en disaient long sur la perception de Marseille. Marseille reste l'enfant terrible, celui qui retombe toujours dans ses vieux travers. Un discours

qui remonte à 1671, voire plus. Le reste de la France n'éprouve pas une grande admiration pour la deuxième ville du pays, les visiteurs s'en méfient un peu. Même ses admirateurs y trouvent parfois à redire.

“Marseille n'est pas une ville pour touristes. Il n'y a rien à voir. Sa beauté ne se photographie pas. Elle se partage”, écrit le romancier né à Marseille Jean-Claude Izzo dans *Total Khéops* (1995), le premier tome de sa trilogie marseillaise de polars. “Ici, faut prendre

parti. Se passionner. Être pour, être contre. Être violemment, poursuit-il. Alors seulement ce qui est à voir se donne à voir. Et là, trop tard, on est en plein drame. Un drame antique où le héros, c'est la mort.”

S'il y a dans ces propos une large part de romanesque, et une pointe d'exagération, personne n'oserait dire que Marseille est une cité paisible. Les quartiers les plus pauvres de France sont à Marseille, et côtoient parfois les quartiers riches et cossus. Et ça ne date pas d'hier. Dans le quartier du Panier, au nord du Vieux-Port, le Centre de la Vieille Charité a beau accueillir

désormais des expositions et des œuvres d'art, il avait été conçu au XVII^e siècle pour accueillir les nombreux pauvres de la cité.

Les malheurs n'ont pas non plus épargné la ville. C'est à Marseille qu'a eu lieu la dernière grande épidémie de peste bubonique en Europe occidentale – une catastrophe qui a tué 100 000 habitants en deux ans (de 1720 à 1722). La Seconde Guerre mondiale l'a mutilée ; le Vieux-Port a été complètement détruit.

Marseille fait aussi figure d'outsider. La cité phocéenne a beau se trouver à seulement 800 kilomètres de Paris, les deux villes ne sauraient être plus éloignées. Alors que le centre de la capitale française bruisse d'élégantes avenues, de boutiques à la mode et de monuments imposants, Marseille est bien plus brouillonne. Loin de cette Europe du Nord narcissique tournée vers elle-même, c'est un port méditerranéen qui regarde au large, vers le sud, vers l'Afrique...

Et pourtant son côté débraillé en fait également une ville exotique et jubilatoire où le soleil brille au quotidien et où la douceur du soir prolonge les soirées tard dans la nuit. Marseille n'est peut-être pas la ville préférée



↳ ↘ **Bain de mer et promenade le long de la corniche Kennedy, à Marseille.** Photos Nicolas Tucat/AFP



des Français, mais c'est certainement la plus ancienne. Depuis 600 avant J.-C., elle creuse son sillon sur le littoral méditerranéen, sans se soucier de ce qui se passe plus au nord. À l'époque, Massilia était un port fondé par des Grecs venus de Phocée, aujourd'hui en Anatolie, dans l'actuelle Turquie.

Le fil de l'immigration s'entremêle avec l'histoire de Marseille – et notamment tout au long du xx^e siècle, quand les (més)aventures de la France en Afrique du Nord ont à la fois rapproché et tendu les relations avec l'Algérie, le Maroc et la Tunisie. Trois pays désormais inscrits dans l'ADN de la ville. Selon des chiffres de 2019, environ 18 % des habitants de Marseille ne sont pas nés en France, mais majoritairement de l'autre côté de la Méditerranée, avec les pays du Maghreb dans le trio de tête.

Loin des gros titres déprimants sur les banlieues miséreuses et les tensions raciales, ce cosmopolitisme a un éclat incomparable. Il suffit de se promener dans les rues au sud-est du Vieux-Port – rue d'Aubagne, rue de l'Arc, rue Jean-Roque – pour constater qu'on est bien loin de Saint-Germain-des-Prés ou du Louvre. On pourrait se croire à Alger ou Tunis. Certaines échoppes de ces ruelles sont chaotiques et encombrées, et les marchandises disputent même le trottoir aux passants – un lieu débordant de vie, où les conversations se mêlent au brouhaha ambiant.

La gastronomie dans ce même quartier évoque également des pays (relativement) lointains. Rue d'Aubagne, le restaurant Chez Yassine et la pâtisserie Le Carthage juste à côté vous transporteront en Tunisie avec la *ojja* [une poêlée de tomates

avec des œufs] et des makrouds aux dattes.

Bien sûr, impossible d'oublier que vous êtes en France. Malgré son foisonnement d'accents et de saveurs, Marseille reste merveilleusement française; malgré ses marques et ses cicatrices, et ce qu'en dit Izzo, Marseille possède une beauté éclatante.

Le Vieux-Port, récemment rénové, est un alignement de restaurants typiquement français, qui servent des soupieres fumantes de bouillabaisse et des plateaux de fruits de mer. Au bout du port, le fort Saint-Jean a oublié son animosité de départ à l'égard de la ville, ses pierres abritent désormais en son sein le Mucem, le musée des Civilisations de l'Europe et de la Méditerranée.

Bars branchés. Le Panier connaît lui aussi une nouvelle renaissance, loin de la pauvreté du xvii^e siècle mais aussi de la prostitution du xx^e. Ce qui était encore un quartier rouge dans les années 1990 résonne désormais de bars branchés et de cafés. Une effervescence bienvenue sur la colline de ce côté du port.

De l'autre côté, c'est la piété qui prédomine, avec la grande basilique de Notre-Dame de la Garde, qui surplombe la ville à 140 mètres de hauteur. Bien plus récente que son presque homonyme parisien, cette Notre-Dame a été construite entre 1853 et 1897 et ses rayures de pierres vertes et blanches en font un édifice tout aussi impressionnant.

La vue est également spectaculaire. Montez jusqu'à son parvis (prenez votre temps, l'ascension est raide), vous avez une vue imprenable sur toute la côte – au sud les plages les plus proches (plage de la Pointe-Rouge, plage du Prado), jusqu'à l'espace protégé du parc national des Calanques, où la pierre joue encore un rôle de premier plan, avec des baies spectaculaires et de petites criques

enchâssées dans des parois de calcaire.

Rien de tout cela ne suffit à redorer la réputation de la ville. Si les émeutes reprennent, ce sera Marseille qui sera montrée du doigt, désignée comme l'enfant terrible toujours en train de faire des siennes.

Mais comment changer cette perception inscrite dans le roman national, et même dans l'hymne national? Comment se fait-il que l'enthousiasme pour *La Marseillaise*, chantée de Boulogne à Beaulieu le 14 juillet, rejaillisse si peu sur la cité phocéenne? Composée à Strasbourg en 1792, quand la France révolutionnaire déclare la guerre à l'Autriche, elle est adoptée comme hymne officiel par la Convention nationale, à Paris, en 1795. Elle doit son nom aux troupes venues de Marseille, les premiers soldats à l'entonner avec ferveur. Et que beuglaient-ils? "*Aux armes, citoyens. Formez vos bataillons. Marchons, marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons.*"

Leur réputation était-elle déjà faite ou est-ce l'inverse?

À mon avis, Marseille devrait accepter cette triste notoriété sans y accorder d'importance. Plus ça change, plus c'est la même chose.

— **Chris Leadbeater,** publié le 14 juillet

Contexte

La violence perdue

●●● Avec 32 morts liés à des règlements de compte à la mi-août, Marseille dépasse déjà le bilan meurtrier de l'année 2022. Mais la cité phocéenne a aussi été tragiquement ébranlée par deux cas de violences policières pendant les émeutes qui ont suivi la mort de Nahel Merzouk en juin. Au total, sept policiers – qui restent présumés innocents – ont été mis en examen dans deux affaires distinctes. Ce sont d'abord les images d'Hedi qui ont circulé en ligne. Le crâne déformé par une opération à la suite d'un tir de LBD, le jeune homme de 22 ans est devenu le "*nouveau visage des violences policières*", constate le quotidien espagnol **ABC**. Le placement en détention provisoire d'un policier accusé d'être l'auteur du tir a provoqué un mouvement de protestation national au sein des forces de l'ordre. Le 10 août, trois policiers du Raid ont quant à eux été mis en examen après la mort de Mohamed Bendriss, 27 ans, également touché par un tir de LBD.

●●● Tout l'été, *Courrier international* vous invite à suivre la presse étrangère dans les villes et les régions françaises. Un tour de France qui va de Paris à Bastia, en passant par la Loire, la Charente, les Landes... Redécouvrez la France vue par la presse américaine, hongkongaise, allemande, espagnole et britannique.

Dans le prochain numéro:
Le grand nettoyage de la Seine avant les JO.

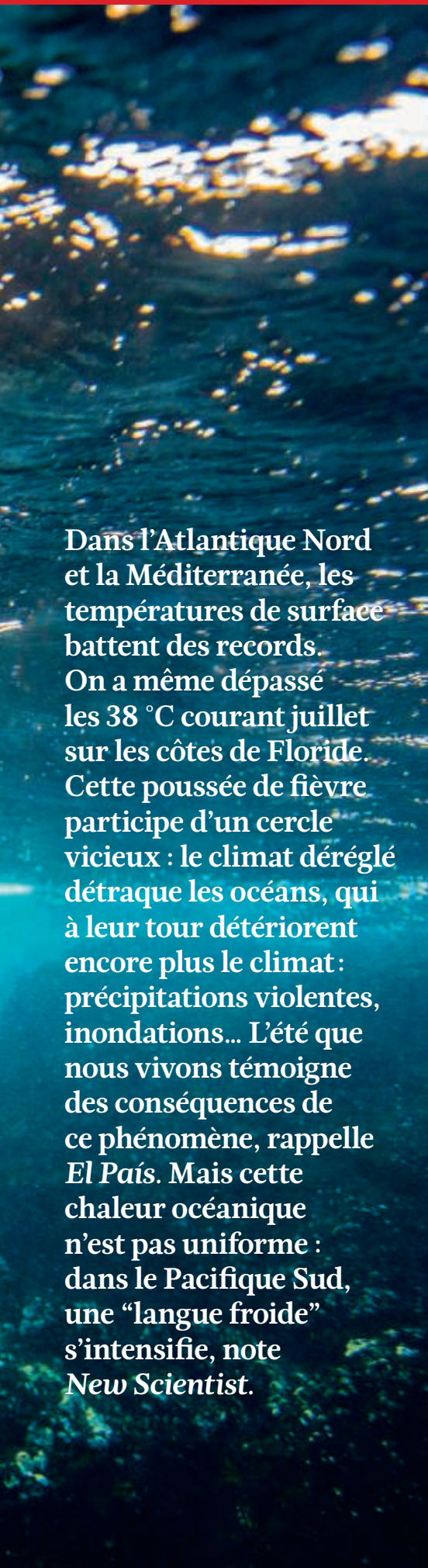
LES MOTS DES AUTRES

L'actualité racontée par les langues étrangères. Un podcast de Courrier international. À ÉCOUTER SUR NOTRE SITE ET SUR VOTRE APPLICATION DE PODCAST PRÉFÉRÉE

à la une

An underwater photograph of a seal swimming towards the camera. The seal is in the center, looking directly at the viewer. The water is clear and blue, with sunlight filtering through from the surface, creating a shimmering effect. The seal's whiskers are prominent, and its body is sleek. The background shows some rocky or coral-like structures at the bottom.

La fièvre des océans



Dans l'Atlantique Nord et la Méditerranée, les températures de surface battent des records. On a même dépassé les 38 °C courant juillet sur les côtes de Floride. Cette poussée de fièvre participe d'un cercle vicieux : le climat dérégulé détraque les océans, qui à leur tour détériorent encore plus le climat : précipitations violentes, inondations... L'été que nous vivons témoigne des conséquences de ce phénomène, rappelle *El País*. Mais cette chaleur océanique n'est pas uniforme : dans le Pacifique Sud, une "langue froide" s'intensifie, note *New Scientist*.

← Un lion de mer au large de l'île Isabela dans l'archipel des Galápagos, en 2018. Photo Josh Haner / *The New York Times*

Quand le mercure monte

Nuits torrides dans les villes côtières, surmortalité de la faune et de la flore marines, prolifération des méduses, tempêtes... Les conséquences des records de chaleur enregistrés en Méditerranée et dans l'Atlantique Nord sont impressionnantes.

— *El País*, extraits (Madrid)

La hausse des températures liée au changement climatique a de graves répercussions sur les mers et les océans. Début août, la Méditerranée et l'Atlantique Nord ont atteint des niveaux de chaleur jamais enregistrés depuis le début des mesures, en 1980. Les anomalies thermiques dépassent par endroits les 5 °C, selon les mesures en surface réalisées par satellite pour des organismes officiels en Europe et aux États-Unis. Comme le souligne le météorologue de la société Meteored Francisco Martín León : "Les changements se produisent à une vitesse sans précédent. Le système climatique est hors de contrôle."

Comme sur les terres, les vagues de chaleur marines sont de plus en plus fréquentes. Conséquences : dans les villes côtières d'Espagne, il y a dix fois plus de nuits caniculaires (quand le mercure ne descend pas au-dessous de 25 °C, ce qui malmène notre sommeil) et, dans l'eau, les méduses prolifèrent, la faune et la flore ont un taux plus élevé de mortalité, et il y a beaucoup plus de combustible (de la vapeur d'eau) pour intensifier les éventuelles tempêtes, comme celles qu'a vécues le centre de l'Europe au tout début d'août.

Banalisation de l'exceptionnel. "En juillet 2023, on a enregistré en Méditerranée la température moyenne la plus élevée de ces quarante dernières années : 28,17 °C", détaille Francisco Pastor, météorologue au Centre d'études environnementales de la Méditerranée (Ceam).

Et, précise-t-il, le service européen Copernicus sur le changement climatique (C3S) estime cette moyenne à 28,84 °C : "Les deux montrent que tous les records sont battus."

Dominic Royé, de la Fondation pour la recherche sur le climat (FIC), assure que, dans les années 1980 et 1990, ce type d'anomalies était inexistant, mais qu'à partir de 2000 la température a commencé à monter. "Et il n'y a pas eu d'anomalie négative depuis vingt ans." En 2022, la température moyenne de la Méditerranée était déjà supérieure de 1,6 °C

"Les changements se produisent à une vitesse sans précédent. Le système climatique est hors de contrôle."

Francisco Martín León, MÉTÉOROLOGUE

à celle de la période 1981-2012, et l'été 2023 suit la même tendance, confirmant ainsi que la région est l'un des milieux les plus fragiles face à l'urgence climatique.

Ce chiffre de 28 °C est une moyenne, mais à certains endroits, la mer "bout" encore plus. "L'an passé, les 30 °C ont été dépassés sur certains sites du littoral espagnol. Or les eaux atteignent leur pic de température à la fin août, il est donc préoccupant que nous en soyons déjà là. Chaque année, la mer se réchauffe plus tôt et cela dure plus longtemps", avertit David Díaz, chercheur à l'Institut espagnol d'océanographie (IEO-CSIC).

"Nous surchargeons l'atmosphère de gaz à effet de serre, analyse Francisco Martín León, mais en plus, les mers, qui absorbent 80 à 90 % de cette énergie, sont aussi en surchauffe, et elles nous en restituent une partie sous forme de chaleur."

Ce n'est pas sans conséquences pour les populations côtières. "Les nuits au bord de la Méditerranée sont de plus en plus chaudes et les minimales dépassent 25 °C", note Rubén del Campo, porte-parole de l'Agence espagnole de météorologie (Aemet). Valence a enregistré 18 de ces nuits caniculaires rien qu'en juillet, contre un total de 12 pendant les années 1990, à raison d'une par an environ. Malaga en a connu 12, Castellón, 9 et Barcelone, 4. "Pour replacer les choses dans leur contexte, explique-t-il, il n'y en a eu aucune à Barcelone entre 1924 et 2003, et on en a observé 42 depuis cette date. Ce qui auparavant était exceptionnel se banalise."

20,96 °C

C'EST LA TEMPÉRATURE DE SURFACE MOYENNE

qu'ont atteinte les océans (dans la zone 60°N-60°S) le 30 juillet, selon les données de l'observatoire européen Copernicus. Un record qui fait suite à plusieurs mois déjà (trop) chauds : "Au cours des quatre derniers mois, le globe dans son ensemble a connu une longue période de températures de surface de la mer (SST) inhabituellement élevées. Les SST moyennes mondiales sont restées à des niveaux record par rapport aux normales en avril, mai et juin 2023", précise Copernicus. Le mois de juillet présente, lui, la plus grande anomalie jamais enregistrée pour un mois de juillet : 0,51 °C au-dessus de la normale.

L'expression "nuits infernales" commence à être utilisée lorsqu'on dépasse 30 °C, un fait insolite. Malaga a vécu une telle nuit : le 18 juillet, la température minimale a été de 31,4 °C. "Des nuits si chaudes perturbent le sommeil, poursuit Rubén del Campo. On a l'impression qu'il fait lourd, la chaleur marine engendre une plus grande évaporation, davantage d'humidité, si bien que la sueur, censée nous rafraîchir, ne s'évapore pas. S'il n'y a pas non plus de brise, cela crée un stress thermique, ce qui peut être dangereux pour les bébés et les personnes à risque."

Francisco Pastor, le météorologue du Ceam, ajoute : "Le cycle de la brise est lié à la différence de température entre la mer et la terre. Lorsque la température de la mer monte et devient égale à celle des côtes, les brises sont plus faibles et l'on perd du confort thermique."

Fléau des espèces invasives. C'est ce qu'ont vécu les Valenciens pendant tout le mois de juillet. Javier Renovell, 24 ans, habite avec sa famille dans une maison sur deux niveaux face à la mer. Malgré cette situation privilégiée – "la brise de mer entre directement chez nous" –, il dit qu'il fait "plus chaud qu'avant" et qu'il utilise maintenant "trois ventilateurs pour dormir". "Je le ressens aussi quand j'étudie, je suis bien moins efficace", commente le jeune homme, qui attribue au dérèglement climatique les températures extrêmes et les pluies torrentielles. À force de voir la promenade qui longe sa maison inondée à cause des orages de plus en plus fréquents, il a décidé d'étudier les sciences de l'environnement à Valence et d'entamer un master d'études climatiques aux Pays-Bas. "Il arrive un moment où l'eau sur la promenade se confond avec l'eau de la mer", note-t-il en regardant la côte, à une centaine de mètres.

Dans ce contexte de réchauffement planétaire, les vagues de chaleur marines se succèdent. "Ce sont des périodes avec des températures très au-dessus de la moyenne", explique Joaquim Garrabou, chercheur à l'Institut des sciences de la mer du Conseil supérieur de la recherche scientifique espagnol (ICM-CSIC, à Barcelone). Ces épisodes affectent la faune et la flore. L'année dernière, une cinquantaine d'espèces ont été touchées – coraux, éponges, algues, posidonies, mollusques... "Si les choses ne changent pas, il y aura un nouveau phénomène de mortalité chez les nombreuses espèces qui ne peuvent pas se déplacer, souligne-t-il. Pour elles, c'est comme s'il se produisait un feu de forêt marin."

David Díaz reprend : "Les coraux et les éponges ont des cycles de vie longs et ils sont structurants,



↑ Des équipes qui se consacrent à la restauration des océans prélèvent des échantillons de coraux, alors que les vagues de chaleur marine dévastent des récifs entiers. Ici au large de la Floride, le 25 juillet 2023.

Photo Jason Gullely/
The New York Times

c'est-à-dire qu'ils abritent des poissons venus y pondre leurs œufs. Par conséquent, si cet habitat disparaît, cela peut retentir sur les cycles biologiques d'autres animaux." En outre, la chaleur contribue à l'apparition d'espèces invasives venues d'autres latitudes – poissons, mollusques, algues ou méduses –, qui vont déplacer les espèces autochtones.

Le réchauffement progressif favorise une plus grande présence des méduses, note Josep Maria Gili, spécialiste de ces organismes marins à l'ICM-CSIC. Quand il y avait des années froides et pluvieuses, l'eau côtière, plus fraîche et moins saline, constituait "une barrière naturelle face à ces animaux". Mais sous l'effet de la chaleur, les eaux côtières et

océaniques sont similaires et il est plus probable que les méduses s'approchent de la côte. Pour cet expert, la prolifération des méduses sur les plages "est un message que la mer nous envoie. Nous devrions l'écouter."

L'autre risque, ce sont les tempêtes. "Quand la Méditerranée est aussi chaude, il y a plus d'énergie et plus de vapeur d'eau, de sorte que si les conditions sont réunies pour qu'il y ait des tempêtes, elles peuvent être bien plus violentes", résume Samuel Biener, climatologue à Meteored. Dominic Royé rappelle que c'est ce qui s'est produit ces derniers jours en Allemagne, aux Pays-Bas, en Italie et en Suisse, pays qui ont subi des orages violents, avec beaucoup de vent et des chutes d'énormes grêlons. "Une Méditerranée très chaude favorise ce type de phénomène. Même si ce n'est pas systématique, car il faut aussi d'autres conditions."

À l'avenir, tous ces éléments pourraient finir par nuire au tourisme. Même si, "pour l'instant, nous ne disposons pas de chiffres indiquant que la Méditerranée va cesser d'être l'une des grandes destinations mondiales, tempère Eduardo Santander, directeur de la Commission

"Il pourrait y avoir un nouveau phénomène de mortalité chez de nombreuses espèces. Pour elles, c'est comme s'il se produisait un feu de forêt marin."

Joaquim Garrabou, CHERCHEUR

Quarante ans de réchauffement en Méditerranée

Moyenne des anomalies annuelles des températures à la surface de la mer Méditerranée

Evolution de la température à la surface tous les quatre ans par rapport à la période 1981-2021

-5° 0 +5°

1982



1986



1990

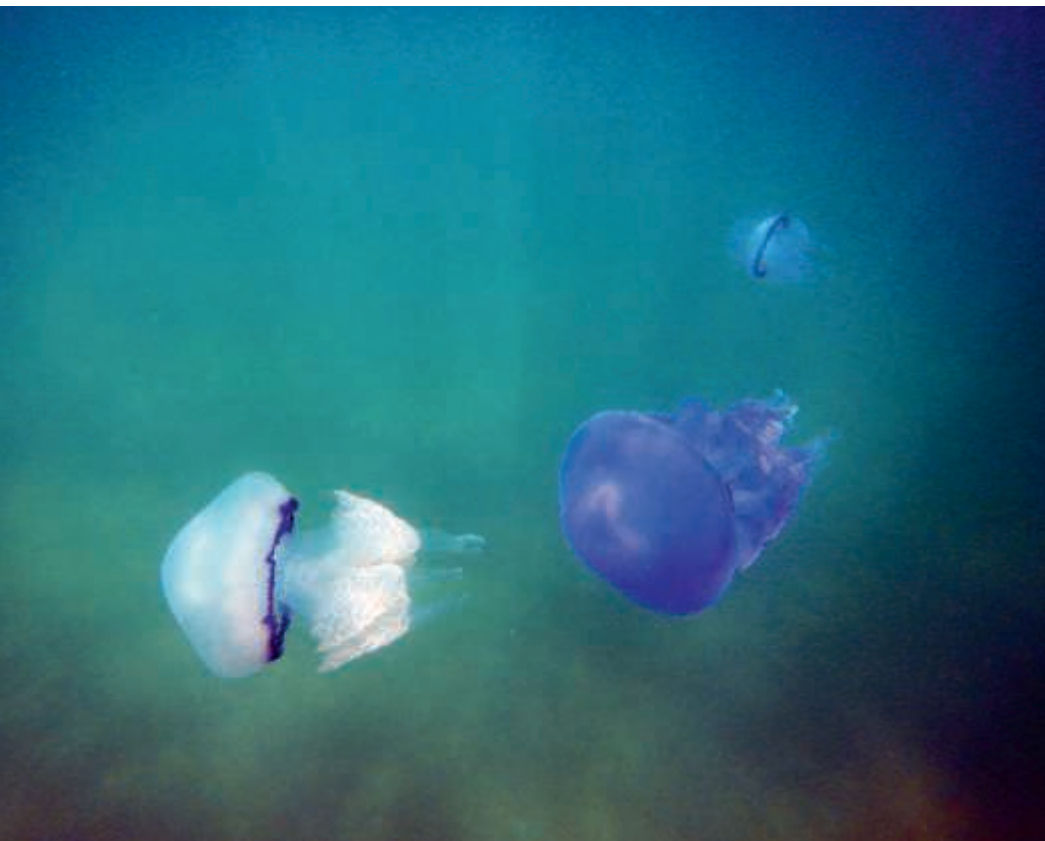


1994



1998





← Une méduse baril dans les eaux italiennes de la Méditerranée, en 2017. Photo Nadia Shira Cohen / The New York Times

européenne du tourisme [qui regroupe des offices du tourisme nationaux]. D'ailleurs, cette année va se terminer sur des résultats record."

Jorge Marichal, président du syndicat patronal hôtelier Cehat, observe : "En soixante-dix ans, selon Aemet [météo nationale espagnole], la température a augmenté de 1,4 °C dans la péninsule et aux Baléares. Ce qui peut conduire de nombreuses personnes à décider de ne pas venir sur nos côtes pendant les grandes chaleurs. Mais cela signifie aussi que nous pouvons allonger la saison touristique."

Poussières sahariennes. Dans le même temps, la situation dans l'Atlantique Nord déconcerte les scientifiques. "C'est la vague de chaleur la plus importante jamais mesurée dans cette zone, explique Joaquim Garrabou, de l'ICM-CSIC. Jamais auparavant on n'avait constaté des phénomènes d'une telle ampleur, c'est un symptôme évident des effets du dérèglement climatique." Outre le réchauffement planétaire, il existe d'autres causes, à en croire Rubén del Campo, d'Aemet : "En juin, la circulation atmosphérique a été inhabituelle, car l'anticyclone des Açores était très affaibli, et en

revanche, nous avons eu un anticyclone de blocage sur le nord de l'Europe, qui a contribué au réchauffement des eaux. Il y a eu moins de poussières en provenance du Sahara vers l'Atlantique."

Martín León, qui a travaillé à Aemet pendant plus de trente ans, et qui aujourd'hui dirige la Revue de l'amateur de météorologie (RAM), ajoute à cela deux facteurs supplémentaires : "L'éruption du volcan sous-marin Hunga Tonga en 2022, qui a expulsé des millions de tonnes de vapeur d'eau dans la stratosphère, ainsi que l'arrivée d'El Niño, un phénomène naturel qui vient de démarrer et qui touche davantage le Pacifique équatorial. Mais on estime qu'à l'échelle planétaire la température peut augmenter de 0,1 à 0,2 °C."

Avec ces ingrédients, l'Atlantique Nord vient de dépasser ces jours-ci son record de température, avec 25 °C, dépassant ainsi le niveau historique enregistré l'année dernière, selon les données recueillies par l'université du Maine [aux États-Unis]. Par comparaison avec la moyenne de températures de la période 1981-2012, qui se situe à environ 23,5 °C, nous sommes déjà 1,4 °C au-dessus. Même si la tendance est générale, certaines → 30

Contexte

38,4 °C

C'EST LA TEMPÉRATURE DE SURFACE RELEVÉE au large des côtes de Floride dans la soirée du 24 juillet. Cette température s'apparente plutôt à celle d'un bain, et pourrait constituer un record mondial, observe **The Guardian**. Les températures normales de l'eau pour la région à cette période de l'année devraient se situer entre 23 °C et 31 °C, selon la National Oceanic and Atmospheric Administration (NOAA).

Sauve qui peut, le corail!

●●● Quand, le 24 juillet, la température de l'eau a dépassé les 38 °C au large de la Floride, les biologistes de la Coral Restoration Foundation ont décidé d'évacuer du corail. "Nous avons prélevé des spécimens représentatifs de chaque espèce et de chaque souche avec lesquelles nous avons travaillé et nous les avons mises à l'abri sur terre, dans des aquariums où nous pouvons contrôler la température de l'eau et la stabiliser", décrit au **Financial Times** Alex Neufeld, biologiste marin à la fondation. Car la chaleur enregistrée est bien au-dessus de ce que les coraux peuvent tolérer.

Soumis à un stress, ils commencent en général par blanchir, puis ils meurent. Certains des récifs situés dans les eaux les plus chaudes sont déjà morts, mais ceux qui se trouvent dans des endroits légèrement plus frais ont encore une chance de survie. S'ils n'occupent que moins de 1 % des fonds marins, les récifs coralliens sont le siège d'une rare biodiversité à préserver : cet environnement abrite plus de 25 % de toute la vie marine. La Coral Restoration Foundation espère sauver certains coraux sauvages de Floride, mais, dans d'autres endroits où les ressources sont moindres, ce genre d'opération ne sera pas possible.

SOURCE



EL PAÍS

Madrid, Espagne
Quotidien, 113 000 ex.
elpais.com
Fondé en 1976, six mois après la mort de Franco, ce quotidien de centre gauche est le journal le plus lu en Espagne.



*2022 fut l'année la plus chaude jamais enregistrée en Méditerranée

29 ← zones de l'Atlantique Nord se situent entre 5 et 7 °C au-dessus de la moyenne. “La péninsule du Labrador, dans le nord du Canada, connaît des températures délirantes, commente Samuel Biener, climatologue à Meteored. Cette anomalie persiste depuis le printemps. Nous pensions qu'elle allait s'atténuer avec la circulation atmosphérique, mais ça n'a pas été le cas.”

Il y a davantage de chaleur, plus tôt : l'Atlantique Nord a atteint dès juillet des températures dignes de la fin août. La maximale antérieure – 24,9 °C – a été enregistrée le 1^{er} septembre 2022, si bien que cette année il y a encore une marge d'augmentation. Cela a aussi des conséquences pour l'Espagne : en juin, des milliers de spécimens de clovisses et de couteaux ont été retrouvés morts sur les côtes de Galice, ce que la Xunta [gouvernement autonome] a attribué à la température élevée des eaux. Ce phénomène peut s'expliquer aussi par l'arrivée d'espèces invasives – d'algues et de poissons, notamment – depuis des mers plus chaudes.

“Les ouragans et les typhons sont des machines à transférer la chaleur depuis la mer vers l'atmosphère.”

Francisco Martín León, MÉTÉOROLOGUE

Dans toutes les mers de la planète, des records viennent d'être battus. En mai, les températures à la surface de tous les océans ont été supérieures à celles de tous les mois de mai enregistrées par le passé, et elles ont poursuivi leur envolée en juin, d'après les données publiées il y a quelques jours par le service Copernicus. Il citait des vagues de chaleur marines dans des zones du nord-ouest du Pacifique et de la mer du Japon, depuis le sud-ouest du Pacifique jusqu'au sud-est de la Nouvelle-Zélande et l'océan Indien occidental, au sud-est de Madagascar. Autour de la Floride, la mer des Caraïbes a atteint 38 °C. La température moyenne des océans dépasse 21 °C, soit presque un degré au-dessus de cette même moyenne sur la période 1981-2012.

Bien que ce soit la température superficielle qui est mesurée, les profondeurs se réchauffent également. “Il peut y avoir des anomalies jusqu'à 300-400 mètres de profondeur, résume Martín León. Les mers sont un grand réservoir de chaleur, et ces eaux chaudes engendrent ensuite des ouragans et des typhons dans la zone équatoriale, ces dernières perturbations étant des machines à transférer la chaleur depuis la mer vers l'atmosphère.”

Roberto Granda, un météorologue travaillant à El tiempo.es [un fournisseur d'informations météorologiques], conclut : “Les températures élevées des océans entraînent une fonte de la glace des pôles, ce qui fait que l'eau ne se refroidit plus au même rythme. C'est un scénario inédit qui peut avoir des conséquences gravissimes.”

— Miguel Ángel Medina,
Laura Navarro et Ferran Bono,
publié le 6 août



SUR NOTRE SITE

courrierinternational.com

Inondations en Autriche : “Le changement climatique a débarqué”

Début août, la Slovaquie et l'Autriche ont subi des inondations spectaculaires, déclenchées par des précipitations intenses. Ce phénomène résulte des températures méditerranéennes élevées, qui ont “intensifié le mécanisme d'évaporation, faisant augmenter l'humidité de l'air”, selon le météorologue Konstantin Brandes, qui s'est exprimé dans *Die Presse*. “Autrement dit : si la mer n'avait pas été aussi chaude, les précipitations [en Autriche] n'auraient pas été aussi fortes.”

Le mystère de la “langue froide” du Pacifique

Alors que la mer Méditerranée et l'Atlantique Nord connaissent des records de chaleur, une zone dans l'océan Pacifique se refroidit. Les scientifiques s'échinent à comprendre ce phénomène qui pourrait faire basculer notre avenir climatique.

— **New Scientist**, extraits (Londres)

Des années durant, les modèles climatiques ont prédit que l'augmentation des émissions de gaz à effet de serre entraînerait une élévation de la température de l'océan. Ces modèles ont globalement vu juste. Or, dans une région de l'océan Pacifique, l'inverse est en train de se produire. À l'ouest de la côte de l'Équateur, s'étirant sur des milliers de kilomètres, une langue d'eau se refroidit depuis maintenant trente ans. Pourquoi cette zone du Pacifique Est défie-t-elle nos prévisions ? C'est le mystère de la “langue froide”.

Il ne s'agit pas d'une simple énigme scientifique. Pedro DiNezio, de l'université du Colorado à Boulder, parle de “la question en suspens la plus importante du domaine de la climatologie”. Le hic, c'est que, si on ne parvient pas à expliquer ce refroidissement, ça veut dire qu'on ne sait pas non plus quand il va s'arrêter, ni s'il ne va pas s'inverser subitement pour laisser place à un réchauffement. L'affaire pourrait avoir des incidences planétaires.

Selon la manière dont elle évolue, la “langue froide” pourrait ainsi soumettre la Californie à un état de sécheresse permanent et l'Australie à des feux de végétation de plus en plus meurtriers. Le phénomène a également une incidence sur l'intensité de la mousson en Inde et aggrave les risques de famine dans la Corne de l'Afrique. Il pourrait même influencer sur l'ampleur du dérèglement climatique à l'échelle mondiale, en augmentant la sensibilité de l'atmosphère à la hausse des émissions de gaz à effet de serre.

Tous les ingrédients d'un bon mystère sont ici réunis : une intrigue, le brouillard [qui l'entoure], et des hypothèses concurrentes. Le phénomène n'est pas encore élucidé, mais le simple fait de prendre acte de son existence nous aidera à considérer ses éventuelles évolutions. Sans compter que, si nous perçons ce mystère, nous ferons la lumière sur les dernières zones d'ombre de l'avenir climatique qui nous attend.

L'océan Pacifique est un parfait nid à mystères. Il est le plus étendu et le plus profond de la planète, si vaste qu'il couvre une plus grande superficie que toutes les terres réunies. Parvenir à deviner sa réaction à la hausse des émissions des gaz à effet de serre dans l'atmosphère est un défi de taille. Notamment parce que les grandes

variations naturelles du climat du Pacifique tropical jouent sur la météo du monde entier. Par exemple, tous les trois à cinq ans environ, le Pacifique passe d'un épisode La Niña, avec une température relativement fraîche des eaux de surface dans la zone équatoriale, à un épisode El Niño, où ces eaux se réchauffent plus que la normale. Ce cycle, connu sous le nom d’“oscillation australe El Niño”, ou [selon son acronyme anglais] “ENSO”, est causé par des changements dans les régimes des vents qui soufflent sur l'océan et par le déplacement de l'eau, entre le fond de l'océan, plus froid, et la surface, plus chaude.

Tendance La Niña ou El Niño ? À quoi s'ajoute l'oscillation décennale du Pacifique (ODP), dont l'origine exacte reste indéterminée, mais dont les effets sont les mêmes que ceux de l'ENSO, quoique généralement durant une période comprise entre vingt et trente ans. Ces variations compliquent le calcul des tendances de long terme. C'est la raison pour laquelle, quand ils ont décelé ce phénomène de “langue froide” dans les années 1990, les chercheurs en ont imputé l'existence à la variabilité extrême (mais naturelle) de la région.

Richard Seager, de l'université Columbia, à New York, a été l'un des premiers à contester cette analyse. En 1997, il a cosigné un article [paru dans *Science*] dans lequel il mettait en lumière le refroidissement du Pacifique équatorial, une tendance que l'on ne retrouvait pas dans les modèles climatiques. Depuis, les données sur les températures de surface de la mer ont confirmé les soupçons du chercheur. Le Pacifique Est (côté Amériques) a toujours été plus frais de 5 °C à 6 °C en moyenne que le Pacifique Ouest (côté Asie), mais, entre 1980 et 2019, cette différence de température s'est creusée d'environ 0,5 °C.

Aujourd'hui, de plus en plus de scientifiques partagent les doutes de Richard Seager sur l'imputabilité de la “langue froide” à la variabilité naturelle. Or l'incapacité des modèles climatiques à tenir compte de cette zone froide nuit possiblement gravement à la fiabilité de leurs prévisions.

Si l'affaire est aussi importante, c'est parce que les répercussions sur l'avenir du climat sont potentiellement considérables. Le réchauffement



du Pacifique Ouest et le refroidissement du Pacifique Est entraînent la formation de nuages bas au-dessus de ce dernier. “Or une nébulosité accrue accentue la réflexion de la lumière solaire”, rappelle David Battisti, de l’université de Washington à Seattle. Autrement dit, la chaleur pénètre moins facilement dans l’atmosphère terrestre et n’y est donc pas autant piégée par les gaz à effet de serre. Ce qui signifie qu’un refroidissement du Pacifique Est ralentirait le réchauffement planétaire.

Si la tendance actuelle se poursuit, la “langue froide” pourrait réduire l’ampleur du réchauffement climatique attendu de 30 % par rapport aux prévisions des modèles climatiques. La température mondiale moyenne ne s’accroîtrait plus de 1,9 °C mais de 1,3 °C d’ici à la fin du siècle, alors que le même volume de gaz à effet de serre pénètre dans l’atmosphère dans les deux scénarios.

Elle pourrait limiter de 30 % l’ampleur du réchauffement et à 1,3 °C la hausse de la température mondiale moyenne prévues à la fin du siècle.

Cependant, cela voudrait aussi dire que l’état de base du climat serait plus proche d’un phénomène La Niña, accroissant le risque de sécheresse dans la Corne de l’Afrique et dans le sud-ouest des États-Unis.

En revanche, si les modèles climatiques ont vu juste et que le Pacifique Est monte en température, le climat se réchauffera plus vite et les répercussions régionales seront différentes. L’état de base du climat serait alors plus proche de celui d’El Niño, accélérant le blanchissement

↑ **Des manchots sur un iceberg en fusion près de Villa Las Estrellas, village chilien de l’Antarctique, en 2015.**
Photo Daniel Berehulak/ The New York Times

des récifs coralliens, réchauffant et asséchant le bassin de l’Amazonie, entraînant une multiplication des sécheresses en Australie et en Indonésie, et des vagues de chaleur meurtrières en Inde, avec la disparition des moussons. Parallèlement, certaines régions des Amériques connaîtraient une multiplication des tempêtes, les pluies torrentielles occasionnant des crues dévastatrices et des glissements de terrain dans des pays comme le Pérou et l’Équateur.

À quoi faut-il se préparer pour l’avenir ? Si le refroidissement du Pacifique Est perdure, il aura “des répercussions notables sur les prévisions climatiques régionales”, prévient Malte Stuecker, de l’université d’Hawaï à Manoa. Or, pour l’heure, les décideurs politiques, les urbanistes et les dirigeants d’entreprise ont tendance à regarder les prévisions climatiques fondées sur des modèles qui tablent sur un réchauffement du Pacifique Est.

Pour prédire la suite des événements, il nous faut d’abord comprendre ce qui est en train de se passer à l’heure où l’on parle. C’est la raison pour laquelle certains des esprits les plus brillants de la climatologie mettent les bouchées doubles pour découvrir les raisons des écarts notables constatés entre les observations du monde réel et leurs modèles climatiques. Et les hypothèses concurrentes ne manquent pas.

Certains pensent que la réponse pourrait se trouver dans les mers froides de l’océan Austral, autour de l’Antarctique. Ces eaux, comme celles du Pacifique Est, font partie des rares endroits où la température de surface de la mer a baissé ces dernières années. Une des causes probables en est la fonte des glaciers de l’Antarctique, elle-même due à la hausse des températures mondiales. Une autre possibilité est que l’amin- cissement de la couche d’ozone et la hausse des

Repères

Ouragans: 2023, une année record

●●● Selon les dernières prévisions de l’Agence nationale d’observation océanique et atmosphérique américaine (NOAA), la saison 2023 des ouragans sur l’Atlantique sera “supérieure à la normale” en nombre d’événements climatiques. “Les prévisionnistes estiment que les conditions océaniques et atmosphériques actuelles, notamment les températures record à la surface de l’océan Atlantique, vont probablement contrebalancer les conditions atmosphériques associées au phénomène El Niño en cours, qui a habituellement un effet limitant”, écrit l’agence.

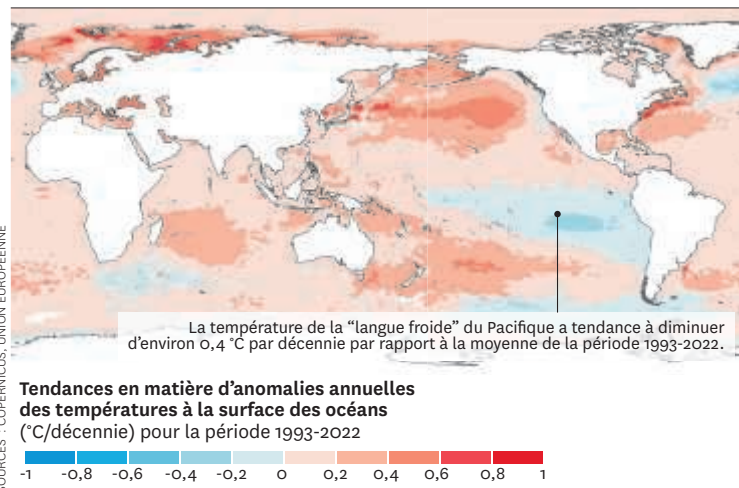
En règle générale, la saison des ouragans dans cette région, de juin à décembre, compte en moyenne 14 tempêtes tropicales dont 7 se développent en ouragans, parmi lesquels trois dits “majeurs”. “Une tempête reçoit un nom lorsque la vitesse de ses vents atteint 63 km/h, et devient un ouragan lorsque la vitesse atteint 119 km/h”, rappelle **New Scientist**.

Pour la saison en cours, la NOAA prévoit un total de 14 à 21 tempêtes nommées (5 se sont déjà produites), qui engendreraient un nombre d’ouragans compris entre 6 et 11, dont 5 se développeraient en événements majeurs. Cela placerait 2023 dans la lignée de 2017, année durant laquelle 17 tempêtes nommées et 10 ouragans, dont 6 majeurs, ont causé près de 300 milliards de dollars de dégâts. Un record.

Mais ces tempêtes plus nombreuses n’entraînent pas directement des destructions, rappelle Karthik Balaguru, du Pacific Northwest National Laboratory, dans l’État de Washington : “Ce n’est pas parce qu’il y a plus de tempêtes qu’il y en a nécessairement un plus grand nombre qui touchent terre.”

émissions de gaz à effet de serre entraînent un renforcement de la puissance des vents dans la région, accélérant les mouvements d’air froid en provenance de l’Antarctique vers les eaux de surface de l’océan Austral.

Quelle que soit la cause du refroidissement de cette zone, David Battisti et d’autres supposent qu’il exerce un effet d’entraînement sur le Pacifique tropical. Les modèles climatiques ne tiennent pas tous compte des eaux issues de la fonte de l’Antarctique dans leurs calculs et ont du mal à rendre compte précisément des changements affectant la température de l’eau, les vents et les courants de l’océan Austral. Yue Dong, de l’université Columbia, a cependant montré que, lorsqu’on appliquait les corrections nécessaires, les modèles climatiques → 32



← 31 faisaient bel et bien état d'un refroidissement du Pacifique tropical. Autrement dit, "les prévisions de réchauffement fournies par les modèles climatiques mondiaux actuels dans un avenir proche sont peut-être exagérées".

Une autre explication possible de cette "langue froide" est que le dérèglement climatique serait en train de modifier le régime des vents et le phénomène océanographique d'*upwelling*, c'est-à-dire de remontée d'eau froide des profondeurs de l'océan vers la surface dans le Pacifique [les

Seuls des modèles simulant à la fois les courants océaniques, les vents, la fonte des glaciers et la couverture nuageuse perceraient le mystère.

vents poussent l'eau de surface permettant à l'eau plus froide des profondeurs de remonter]. Nous l'avons déjà évoqué, le Pacifique Ouest est naturellement plus chaud que le Pacifique Est, en raison notamment de ce phénomène de remontée d'eau froide dans ce dernier, qui y maintient les températures de surface plus fraîches.

À mesure que le climat se dérègle, le phénomène s'amplifie, observe Alexei Fedorov, de l'université Yale. "Quand vous augmentez la concentration de dioxyde de carbone, les effets radiatifs [du soleil] sont plus forts à l'ouest, parce qu'il n'y a pas cet effet modérateur des eaux froides qui remontent à la surface."

Quand l'air chaud qui se trouve au-dessus du Pacifique Ouest se dilate, il monte, et l'air froid, plus lourd, le remplace aussitôt, de sorte que les vents dominants (les alizés) soufflent plus fort d'est en ouest, ce qui amplifie le phénomène de remontée d'eau froide dans le Pacifique Est, accélérant encore le refroidissement de la zone. Or cet effet est rarement pris en compte. "Les modèles climatiques souffrent de certains biais tenaces qui les empêchent de rendre totalement compte de ce mécanisme", regrette Alexei Fedorov.

Il est fort probable qu'une combinaison de mécanismes soit ici à l'œuvre – les variations naturelles faisant également partie des facteurs. Pour percer ce mystère, nous avons besoin de

SOURCE



NEW SCIENTIST

Londres, Royaume-Uni
Hebdomadaire,
84 215 ex.

newscientist.com

Créé en 1956, ce titre stimulant, soucieux d'écologie et bon vulgarisateur est l'un des meilleurs magazines d'information scientifique du monde.

modèles climatiques qui soient capables de tout simuler, de la couverture nuageuse aux courants océaniques, en passant par les vents et la fonte des glaciers.

Pedro DiNezio étrenne justement cette nouvelle génération de modèles qui fait appel à des superordinateurs. Les premiers résultats en sont prometteurs, révélant des tendances de températures dans le Pacifique qui ressemblent davantage aux mesures relevées sur le terrain. Seulement, voilà : l'exécution de ces modèles coûte cher et consomme beaucoup d'énergie, et l'accès aux superordinateurs est limité en raison d'une forte demande.

L'identification des erreurs commises par les modèles n'est cependant que la première étape de la résolution du mystère de la "langue froide". Au bout du compte, ce que tout le monde veut savoir, c'est si cette tendance au refroidissement est permanente ou provisoire.

Certains chercheurs estiment que la validité des modèles climatiques actuels se vérifiera sur le long terme – que le simple fait d'émettre des quantités considérables de gaz à effet de serre dans l'atmosphère entraînera un "basculement" du Pacifique Est vers un régime de réchauffement. Reste à savoir quand cette inversion aura lieu : certains l'annoncent dans vingt ans, d'autres plutôt dans un siècle.

Ultime pièce du puzzle climatique. Si tant est qu'elle ait vraiment lieu, il faut savoir quelles seront les incidences de cette inversion sur le dérèglement climatique mondial. L'épisode El Niño en cours, qui devrait atteindre son pic dans le courant de l'année, est l'occasion de creuser la question. Un basculement du Pacifique Est vers un régime de réchauffement aurait des effets perturbateurs à l'échelle planétaire, surtout s'il nous prend par surprise. Les programmes d'adaptation au changement climatique, qui couvrent tous les sujets, de la sécurité hydrique à l'agriculture, pourraient se retrouver caducs du jour au lendemain ou presque, obligeant les pays à revoir en catastrophe leurs infrastructures et leur économie. "Faute de capacité à prédire le moment où ça va se produire, on risque de voir tout à coup, dans les phénomènes climatiques régionaux, de grandes variations auxquelles on n'était pas préparés", prévient Robert Wills, de l'École polytechnique fédérale de Zurich.

Les tentatives de résoudre le mystère de la "langue froide" n'ont cependant pas pour but premier de montrer que les modèles climatiques se fourvoient. Sur les grands sujets, qu'il s'agisse des températures de surface moyennes dans le monde ou de la fonte des glaces de l'Arctique, ils se sont montrés d'une précision redoutable. Quand ils nous annoncent que nous allons au-devant d'un avenir plus chaud et plus mouvementé, nous pouvons leur faire confiance. La "langue froide" serait ici plutôt la dernière (grosse) pièce du puzzle. Lorsqu'elle trouvera sa place, nous aurons une idée plus précise de la manière dont notre vie va changer dans un monde qui se réchauffe – et dont il faudra nous préparer.

— **Madeleine Cuff,**
publié le 1^{er} août

Analyse

Bye-bye, le Gulf Stream ?

●●● Une étude parue le 25 juillet dans **Nature Communications** suggère que le système de courants marins dont fait partie le Gulf Stream pourrait s'effondrer d'ici au milieu de ce siècle, et même dès 2025 si les émissions mondiales de gaz à effet de serre ne sont pas drastiquement réduites. Une situation qui risque d'avoir des répercussions catastrophiques : "les tempêtes se multiplieraient et les températures baisseraient en Europe, le niveau de la mer s'élèverait sur la côte est de l'Amérique du Nord. La forêt amazonienne et les glaces de l'Antarctique seraient encore plus menacées", énumère **The Guardian**. Ce système, appelé "circulation méridienne de retournement atlantique", ou Amoc (acronyme anglais d'*Atlantic meridional overturning circulation*), exerce une influence sur le climat des régions qu'il borde.

Les chercheurs s'accordent depuis une dizaine d'années sur le fait qu'un ralentissement de l'Amoc est en cours. Or, la nouvelle étude, fondée sur des données de température de surface de la mer remontant à 1870, comme indicateur de l'évolution de la force des courants de l'Amoc, présente des incertitudes que signalent les chercheurs interrogés par le quotidien britannique. Reste qu'elle apporte une preuve supplémentaire à l'idée, déjà avancée par d'autres équipes, que "le point d'arrêt de l'Amoc est beaucoup plus proche que nous ne le pensions", souligne Stefan Rahmstorf, océanographe et climatologue à l'université de Potsdam, en Allemagne, qui n'a pas participé aux travaux.

À la une



Chaud dedans.

Dans notre n° 1706, paru le 13 juillet, nous nous demandions quelles étaient

les conséquences des vagues de chaleur à répétition sur les grands centres urbains où vit la majorité de la population mondiale. Et comment s'y adapter. Début de réponses avec des reportages de la presse étrangère à Ahmedabad, en Inde, et à Freetown, en Sierra Leone.

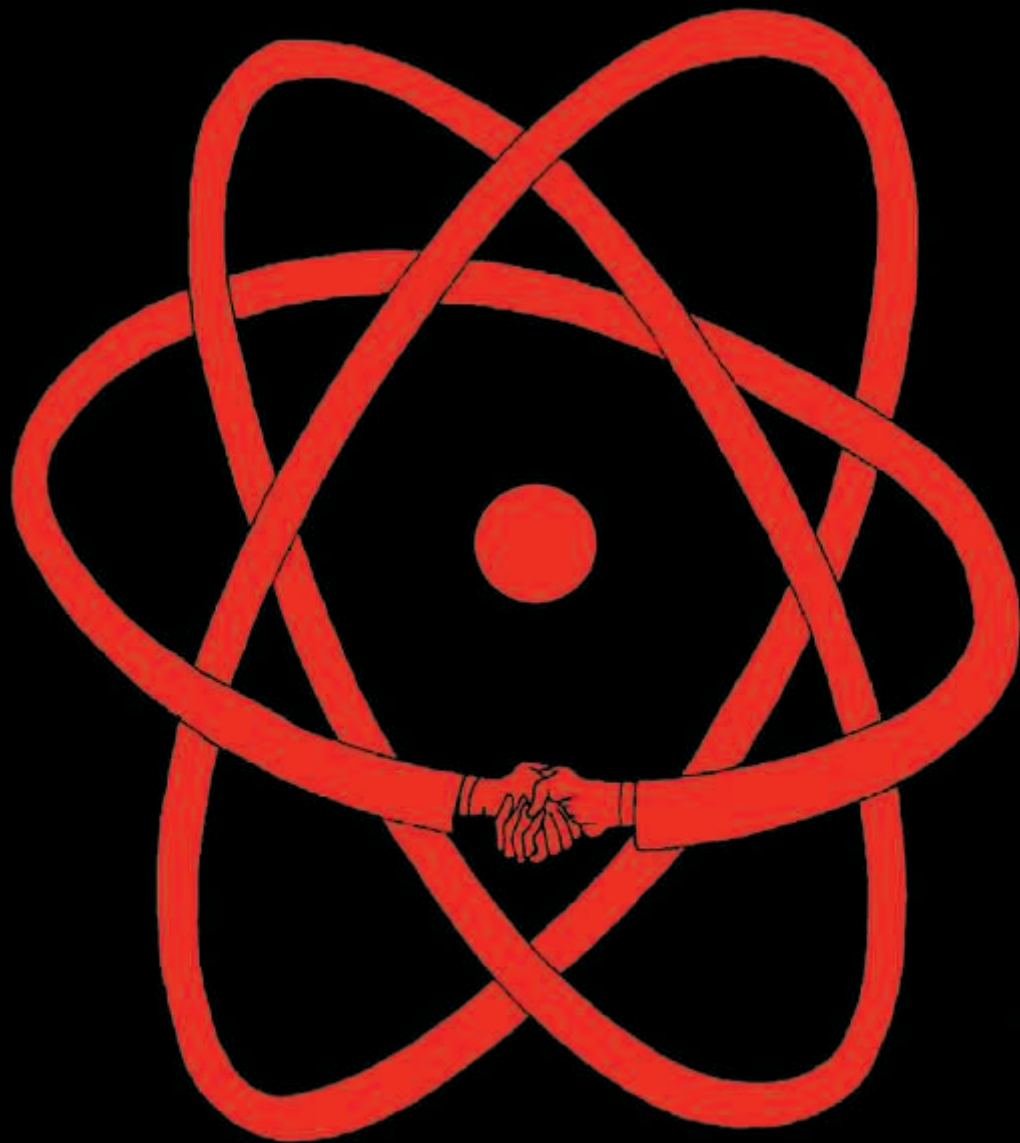
trans-
versales.



économie

Les États-Unis turbinent à l'uranium russe

Énergie. Un tiers de l'uranium enrichi utilisé dans le pays est importé de Russie, acheté notamment à Rosatom, une entreprise liée au Kremlin. Une dépendance troublante et risquée dans le contexte de la guerre en Ukraine.



—The New York Times,
extraits (New York)

Dans le sol de béton de cette méga-usine de la vallée des Appalaches, à Piketon, dans l'Ohio, des milliers de trous cylindriques sont aménagés, et vides. Seuls seize d'entre eux contiennent les centrifugeuses longues de 9 mètres dans lesquelles on enrichit l'uranium pour en faire un combustible exploitable dans une centrale nucléaire. Et ces centrifugeuses sont aujourd'hui à l'arrêt.

Si chacune de ces cavités abritait une centrifugeuse en fonctionnement, le site pourrait à lui seul sortir les États-Unis d'une situation difficile, qui pèse à la fois sur leur transition énergétique et sur le conflit en Ukraine.

À l'heure actuelle, les entreprises américaines versent environ 1 milliard de dollars par an à Rosatom, l'entreprise publique russe du secteur nucléaire, pour se procurer le combustible grâce auquel les États-Unis produisent plus de la moitié de leur électricité décarbonée.

Parmi les rares flux d'argent qui existent encore des États-Unis

vers la Russie, c'est l'un des plus importants, et il perdure en dépit des efforts soutenus des alliés de Washington pour rompre leurs liens économiques avec Moscou.

Le paiement de l'uranium enrichi s'effectue par le biais de filiales de Rosatom, une compagnie d'État étroitement liée à l'appareil militaire russe.

Les États-Unis sont voués à devenir plus dépendants de l'électricité nucléaire, puisqu'ils se sont fixé pour objectif de réduire leur dépendance aux énergies fossiles. Mais aucune entreprise à capitaux américains n'enrichit de l'uranium.

Il fut un temps où les États-Unis étaient numéro un en la matière, mais divers facteurs historiques, dont un accord d'achat d'uranium enrichi passé entre Moscou et Washington afin de soutenir le nucléaire civil russe au lendemain de la chute de l'URSS, ont permis à la Russie de mettre la main sur la moitié du marché mondial. Et les Américains ont totalement cessé leur activité d'enrichissement d'uranium.

Dans le cadre des sanctions prises depuis l'invasion de l'Ukraine, les États-Unis et

l'Europe ont pour l'essentiel arrêté d'acheter des combustibles fossiles aux Russes. Mais, pour construire une nouvelle chaîne d'approvisionnement en uranium enrichi, il faudra des années et des investissements publics sans commune mesure avec ceux concédés à l'heure actuelle. Ainsi que le prouve cette immense centrale gérée par Centrus Energy à Piketon, qui reste presque totalement vide plus d'un an après le début de l'invasion russe en Ukraine.

L'uranium étant une arme géopolitique pour Poutine, cesser sa vente entraverait les États-Unis.

À l'heure actuelle, un tiers environ de l'uranium enrichi utilisé aux États-Unis est importé de Russie, qui est le producteur le moins cher au monde. Les deux autres tiers proviennent presque en totalité d'Europe. Une toute petite partie est produite par un consortium britannique-germano-néerlandais sur le territoire des États-Unis.

Une dizaine de pays dans le monde dépendent aujourd'hui de la Russie pour plus de 50 % de leurs besoins en uranium enrichi.

Rosatom et Zaporijjia. La société gestionnaire de l'usine de l'Ohio juge qu'il lui faudrait plus de dix ans pour assurer une production à même de rivaliser avec celle de Rosatom. L'entreprise publique russe produit à la fois de l'uranium faiblement enrichi et de l'uranium de qualité militaire, destinés aux usages civils et militaires de la Russie; et c'est elle qui occupe et gère la centrale nucléaire de Zaporijjia, la plus grande d'Europe, située en Ukraine et où l'on redoute des combats qui pourraient entraîner des fuites de matériau radioactif, voire un accident plus grave.

En raison de cette dépendance, les États-Unis seraient en bien mauvaise posture en cas de suspension des ventes d'uranium enrichi par la Russie – une stratégie qui n'a rien d'improbable, estiment des analystes, Vladimir Poutine aimant utiliser l'énergie comme arme géopolitique.

Pourtant, alors que la guerre en Ukraine dure depuis plus d'un an et qu'aucune issue n'est en vue, Washington ne semble guère pressé de relancer l'enrichissement de l'uranium sur le territoire américain. Des milliards de dollars d'investissements publics potentiels restent bloqués dans les tuyaux de la machine administrative.

“Il est incompréhensible que, plus d'un an après l'invasion de l'Ukraine par la Russie, le gouvernement Biden semble n'avoir aucun plan pour sortir de cette dépendance, souligne James Krollenstein, directeur du cabinet de conseil en énergies vertes GHS Climate. En terminant l'usine de centrifugation dans l'Ohio, nous pourrions sortir presque complètement le pays de sa dépendance à l'uranium russe.”

L'American Centrifuge Plant de Piketon jouera aussi un rôle essentiel dans la production d'une autre forme d'uranium enrichi, plus concentré, indispensable pour passer à des réacteurs de nouvelle génération, plus petits, plus sûrs et plus rentables.

← Dessin de Medi, Albanie.

Des milliards de dollars de financements fédéraux ont été consacrés à cette évolution de la production d'énergie nucléaire, en gestation depuis des décennies. Pour autant, aux États-Unis, cette nouvelle génération de réacteurs reste au stade de la conception.

La société américaine TerraPower, fondée par Bill Gates, a dû reporter d'au moins deux ans l'inauguration de ce qui devait être la première centrale de nouvelle génération du pays, notamment parce qu'elle s'est engagée à ne pas utiliser d'uranium enrichi venu de Russie.

La centrale de TerraPower doit voir le jour dans le village isolé de Kemmerer, dans le Wyoming, sur le site d'une centrale à charbon qui doit être démantelée en 2025. La société s'est engagée à reclasser et à former les employés de la centrale à charbon – mais à Kemmerer, devant les retards, certains se mettent à douter.

Capture décisive. Cette dépendance américaine concernant l'uranium enrichi fait écho à d'autres retards des États-Unis, sur les puces électroniques ou les minerais rares utilisés dans la fabrication des batteries électriques – deux domaines cruciaux pour la transition énergétique mondiale.

Dans les années 1950, aux débuts enthousiastes de l'ère nucléaire, Piketon était devenu le site de l'une des deux gigantesques usines d'enrichissement de la vallée de l'Ohio, où était mis en œuvre le procédé dit "de diffusion gazeuse".

Parallèlement, l'Union soviétique mettait au point ses centrifugeuses dans le cadre d'un programme secret, grâce à une équipe de physiciens et d'ingénieurs allemands capturés à la fin de la Seconde Guerre mondiale. L'efficacité énergétique de son procédé se révéla vingt fois supérieure à celle de la diffusion gazeuse.

À la fin de la guerre froide, les États-Unis et la Russie affichaient des capacités d'enrichissement à

Les États-Unis sont distancés dans deux autres secteurs clés : les puces électroniques et les minerais rares.

peu près équivalentes, mais d'immenses disparités en matière de coûts de production.

En 1993, les deux pays ont signé un accord surnommé "Megatons to Megawatts", par lequel Washington s'engageait à acheter et à importer une grande partie des stocks russes d'uranium de qualité militaire pour l'appauvrir et l'utiliser dans la production d'électricité. Les Américains accédaient ainsi à du combustible bon marché, et les Russes à des liquidités, dans ce qui prenait des airs d'initiative de paix.

Mais le dispositif a aussi achevé d'anéantir la rentabilité des usines d'enrichissement américaines, peu efficaces, qui ont fini par fermer. Et, au lieu d'investir pour moderniser les centrifugeuses, les gouvernements américains successifs ont continué d'acheter l'uranium à la Russie.

Pour atteindre les objectifs de réduction des émissions que se sont fixés les États-Unis, le ministère de l'Énergie américain estime qu'il faudrait plus que doubler les capacités de production nucléaire d'électricité.

En l'absence des Américains sur les marchés de l'enrichissement et des réacteurs de nouvelle génération, des cadres de TerraPower et de Centrus Energy redoutent que le fossé ne continue de se creuser au détriment de Washington – car d'autres, à commencer par la Russie et la Chine, mènent la course en tête et décrochent dans le nucléaire des contrats à long terme avec des pays que convoitent aussi les États-Unis.

"Le gouvernement se gargarise des technologies américaines et de leur exploitation à des fins géopolitiques, et de l'urgence d'agir contre le changement climatique, constate Jeff Navin, directeur des relations extérieures chez TerraPower. Mais son incapacité à avancer sur ce dossier très simple, et depuis si longtemps, a de quoi étonner."

Cette semaine, le ministère de l'Énergie a fini par publier un projet d'appel à propositions pour moderniser les activités d'enrichissement sur le sol américain, s'adressant en particulier aux usines comme celle de TerraPower. Kathryn Huff, secrétaire adjointe chargée de l'énergie nucléaire au ministère, a qualifié ce document d'"étape importante" pour sortir les États-Unis de leur "dépendance à la Russie".

—Max Bearak, publié le 14 juin

LA LETTRE TECH



Tous les quinze jours, l'actualité de la Silicon Valley vue des États-Unis

PHILIPPE COSTE, à New York

Face à l'IA, la désunion des médias

Barry Diller, le combatif patron du groupe IAC, propriétaire de plus de 150 sites Internet d'information ou commerciaux, espérait monter une coalition des grands médias capables de négocier avec les nouveaux acteurs de l'intelligence artificielle. Son but : assurer un rapport de force qui permettrait la juste rémunération des articles utilisés par les chatbots pour produire leur prose à la demande. Barry Diller, en tractations avec le groupe Springer et News Corp, comptait aussi, par souci de crédibilité, rallier à la fois le *Wall Street Journal*, réputé de centre droit, et le *New York Times*, plus à gauche, dans un front uni contre la spoliation des droits d'auteur. Mais, au dire du journal **Semafor**, le *New York Times* s'est retiré, préférant négocier seul à seul avec l'adversaire l'utilisation de ses contenus.

Réseau peu social

La guerre des contenus peut sembler abstraite mais elle a parfois des conséquences vitales. Depuis que le gouvernement canadien a exigé que Facebook rémunère les journaux quand il présente leurs contenus en ligne, le réseau social, en représailles, interdit le partage d'articles par les abonnés. Au moment où le pays est ravagé par les feux de forêt, les municipalités et les habitants n'ont plus le moyen de diffuser au plus vite les consignes et itinéraires d'évacuation officiels relayés par le site de CPAC, la chaîne d'affaires publiques par câble, constate le **Washington Post**. Dans les Territoires du Nord-Ouest, les mairies conseillent donc aux résidents de chercher sur Google le site de CPAC pour suivre la progression

du danger. Le gouvernement a prié Meta, maison mère de Facebook et d'Instagram, de suspendre l'interdiction de partage tant que les feux menacent la population.

Médocs sans stocks

Une enquête de l'association américaine des pharmaciens hospitaliers, commentée par le **MIT Technology Review**, révèle qu'un tiers des hôpitaux sont contraints de reporter ou de réduire les traitements de patients souffrant d'un cancer en raison d'une pénurie de chimiothérapies. Voilà qui en dit long sur la mondialisation de l'industrie pharmaceutique. Il a suffi de l'arrêt de production d'un seul laboratoire indien, en juin, soupçonné d'entorses graves aux consignes de sécurité, pour réduire de moitié l'approvisionnement mondial en cisplatine, une substance utilisée contre de multiples formes de cancers. Aucun des concurrents du labo n'était en mesure d'augmenter sa production rapidement, et la pénurie a vite touché les autres médicaments susceptibles de remplacer le cisplatine. Comme par hasard, ce sont des produits génériques qui manquent dans les pharmacies. Des molécules à bas prix pour lesquelles les industriels rechignent à investir dans de nouvelles capacités de production.—

Expérimentation

Un nouveau gain d'énergie avec la fusion

●●● Le 30 juillet, pour la deuxième fois, des scientifiques américains ont réalisé un gain d'énergie net dans une réaction de fusion nucléaire. Une percée historique avait déjà été faite en décembre 2022 par les mêmes scientifiques du Lawrence Livermore National Laboratory, en Californie, qui avaient déjà franchi le seuil d'ignition, au-delà duquel la réaction

produit plus d'énergie qu'il n'en a fallu pour l'amorcer. L'expérience, menée au National Ignition Facility (NIF) le 30 juillet, a produit un rendement énergétique plus élevé qu'en décembre, selon un porte-parole du laboratoire national. C'est la condition pour que la fusion nucléaire devienne un jour exploitable et remplace la fission. Ce mode de production,

qui reproduit les réactions générées au cœur des étoiles, notamment le Soleil, présente deux avantages majeurs : il ne génère pas de déchets radioactifs à longue durée de vie et n'utilise pas d'uranium comme carburant. Pour en savoir plus sur la fusion, retrouvez des explications en images sur notre site, dans notre vidéo intitulée "**La fusion nucléaire, pour quoi faire?**"



SUR NOTRE SITE courrierinternational.com

Inscrivez-vous sur notre site pour recevoir chaque mardi **La Lettre tech**.



—**Sixth Tone**, extraits
(Shanghai)

Penché sur son bureau, Yu Jialin a les yeux rivés sur son ordinateur. Ses doigts virevoltent au-dessus du clavier, ses yeux balayent l'écran alors qu'il s'échine à trouver la bonne formulation pour son ultime test.

Après des semaines de labeur, de nuits blanches et de déconvenues personnelles, son projet d'intelligence artificielle (IA) un peu fou est sur le point d'aboutir. Âgé de 29 ans, l'informaticien sait toute l'importance de mener une série de tests exhaustifs.

Enfin, il se lance : “Salut, Grand-père. Devine qui c'est?”

Après une poignée de minutes, qui lui paraissent une éternité, une image se forme. Et un homme ressemblant à son grand-père, mort douze ans plus tôt, le fixe de son regard. “Peu importe qui tu es, dit l'homme. La vie est un merveilleux miracle.”

Yu esquisse un sourire, mais sa joie est de courte durée. Car l'homme à l'écran n'est pas son grand-père. C'est un clone numérique qu'il a conçu à l'aide des messages, photos, vidéos et lettres de son grand-père.

Lui-même a du mal à croire au tour de force technologique qu'il vient de réaliser : il a réussi à entraîner une IA conversationnelle à imiter la façon de s'exprimer de son grand-père. Même si les accents métalliques de la voix trahissent son caractère artificiel.

Yu avait 17 ans quand son grand-père est mort. Son père le lui avait annoncé alors qu'il rentrait de l'école. Yu avait été bouleversé par la nouvelle, et ce jour était resté gravé dans sa mémoire. Alors que chacun était profondément peiné de ce décès, Yu se souvient que personne dans sa famille ne parlait du disparu. Essentiellement pour ne pas faire de peine à sa veuve.

“C'était comme si ma famille faisait tout son possible pour oublier mon grand-père plutôt que de se souvenir de lui.”

Chaque fois qu'il l'évoquait par inadvertance, sa mère lui faisait signe de changer de sujet.

À sa peine s'ajoutait le souvenir de quelques échanges acrimonieux avec l'homme qui l'avait



← Dessin de ALE+ALE, Italie, pour **Courrier international**.

mieux supporter leur chagrin ; d'autres s'inquiètent des implications éthiques de cette pratique, notamment en matière de protection de la vie privée et parce qu'elle outrepassa toute forme de volonté posthume des personnes décédées.

Au-delà des considérations morales, Yu, tourmenté depuis plus de dix ans par le regret, rêvait de revoir son grand-père : pour lui faire ses adieux, pour le remercier et pour lui demander pardon.

Et bien qu'elle soit virtuelle, une IA conversationnelle semblait pouvoir lui offrir ce réconfort.

Le “projet décembre”.

C'est en 2020 que l'idée commence à germer dans son esprit. Après avoir décroché son diplôme d'informatique aux États-Unis, il vient de commencer à travailler comme développeur dans sa ville natale de Hangzhou, dans la province orientale du Zhejiang.

Cette année-là, il lit un ouvrage sur le doublage expliquant comment faire correspondre le mouvement des lèvres à des paroles afin de créer l'illusion qu'une personne parle ou chante en direct. Cette lecture lui ouvre de nouvelles perspectives : “Est-ce que je pourrais revoir mon grand-père grâce à cette technologie?”, se demande-t-il.

C'est ainsi que naît le “projet décembre”.

Il commence alors à lire des articles et des livres pour créer un bot avec les technologies d'IA disponibles. Parmi elles, GPT-J, pour générer des textes en langage naturel ; un programme d'animation des lèvres et des expressions du visage coordonné avec les sons ; un logiciel de conversion pour transformer du texte en fichier audio ; et un outil d'apprentissage par transfert grâce auquel un modèle entraîné à réaliser une tâche est ensuite entraîné pour apprendre une autre tâche associée.

Il découvre alors deux manières de fabriquer un clone numérique. La première consiste pour le sujet à dialoguer avec la machine, qui compile des données issues de ces conversations pour fabriquer un double numérique. Mais pour cela, le sujet doit être en vie.

“Salut, Grand-père, comment vas-tu dans l'autre monde ?”

Série d'été. Yu Jialin a 17 ans lorsque son grand-père meurt. Un jour resté gravé dans sa mémoire. Douze années plus tard, ce développeur chinois a utilisé l'intelligence artificielle pour “ressusciter” son grand-père et discuter avec lui pendant deux semaines.

élevé et l'avait tant influencé. Il se souvenait surtout de cette fois où il avait crié sur son grand-père à cause d'un stupide jeu vidéo. Et il se demandait ce qu'il lui dirait s'il pouvait remonter le temps.

Puis, un jour, Yu découvre les *grief bots* : des IA conversationnelles conçues pour simuler une discussion avec un être

cher. Également surnommés *mourning bots*, littéralement des “bots de deuil”, ces programmes s'appuient sur des algorithmes d'apprentissage automatique pour récupérer des informations depuis les messageries, les réseaux sociaux et autres empreintes numériques laissées par le disparu pour imiter sa personnalité et sa façon d'être.

En Chine, le clone numérique du grand-père de Yu est peut-être le premier du genre. Mais ailleurs dans le monde, notamment aux États-Unis, la tendance gagne progressivement du terrain.

Bien que balbutiante, cette technologie divise les experts : certains estiment que ces “bots de deuil” permettent aux proches et aux familles de

Yu n'a pas d'autre choix que d'opter pour la seconde méthode : collecter toutes les traces, numériques et physiques laissées par le sujet, qu'il s'agisse de photos, de vidéos, de fichiers audio ou autres.

L'idée prenant corps dans son esprit, il se met au travail un week-end de 2021 alors qu'il se trouve seul chez sa grand-mère. D'une voix hésitante, il lui demande : "Grand-mère, grand-père me manque tellement. Est-ce que tu pourrais me montrer des photos de lui?"

Elle s'exécute avec plaisir. Yu lui demande de raconter l'histoire et les détails derrière chaque cliché. Outre ces photos, elle lui montre également certains objets ayant appartenu à son grand-père, notamment ses calligraphies.

Enhardi, Yu sent que le moment est venu de lui parler de son projet. Bien que sa grand-mère possède un smartphone, elle n'est pas versée dans la technologie et encore moins dans les intelligences artificielles.

Il prend soin de ne pas prononcer le mot "ressusciter". Il doit choisir ses mots minutieusement s'il veut que sa grand-mère le prenne au sérieux. Il lui demande :

"Est-ce que tu voudrais pouvoir reparler à grand-père?"

"Elle croyait que je plaisantais et m'a regardé comme si j'étais fou. Elle était sur le point de se fâcher. J'ai répété l'expression 'technologie avancée' à trois reprises", raconte Yu. Elle finit par comprendre que son petit-fils est sérieux.

Avec l'aide de sa grand-mère, la collecte d'informations sur son grand-père est donc lancée. Mais Yu a aussi besoin de données brutes pour entraîner son IA et la faire ressembler à son grand-père, avec ses traits de visage, ses façons de parler et sa personnalité.

C'est au fond d'un tiroir poussiéreux que Yu trouve ce qu'il cherche : un vieux téléphone portable qu'il utilisait adolescent et qui renferme des dizaines de messages entre lui et son grand-père. Il découvre également de nouvelles photos et vidéos

sauvegardées dans le cloud.

En plus de tout cela, sa grand-mère lui livre un véritable trésor, le meilleur moyen d'en savoir plus sur le passé de son grand-père : les lettres qu'ils ont échangées quand ils étaient jeunes.

Avec la permission de sa grand-mère, Yu emporte les précieuses missives pour entraîner son IA. Écrite quelques décennies plus tôt, cette correspondance renferme plus que des métadonnées. Elle permet à Yu de découvrir des facettes cachées de son grand-père, mort à 73 ans. Il se plonge dans les souvenirs et les expériences de l'homme qu'il croyait pourtant bien connaître.

Yu pensait par exemple que son grand-père détestait parler politique. "Je me souviens que quand on discutait géopolitique, il se plaignait toujours de l'administration locale, le sujet ne semblait pas l'intéresser et il ne disait pas grand-chose", raconte Yu.

Ces lettres, écrites alors que son grand-père avait une trentaine d'années, dressent un autre portrait. L'homme qui les avait écrites était cynique,

critique envers le gouvernement et passionné par la question des réformes et des causes étudiantes.

Si Yu était bien certain que son grand-père l'adorait, ce dernier demeurait néanmoins "un chef de famille sévère et garant de l'ordre" familial. "Interdiction de parler pendant les repas. Pas de téléphone non plus. Finir de manger en vingt minutes. Mon grand-père avait formulé toute une série de règles pour la famille", se rappelle Yu.

Les lettres écornées font apparaître un personnage plus doux que le stoïque patriarche. Notamment lorsqu'il fait sa cour à sa grand-mère : "Il lui adressait des compliments sans raison ni logique; il lui racontait où il était allé et ce qu'il avait mangé. Il lui disait qu'elle lui manquait beaucoup."

L'IA ingurgite la correspondance des grands-parents et fabrique peu à peu le clone numérique.

"C'est un peu comme quand on découvre que son collègue ennuyeux au bureau travaille comme DJ la nuit", explique Yu. Chaque lettre lève un peu plus le voile sur la personnalité de son grand-père. Des découvertes qui renforcent sa volonté de mener à bien ce projet.

Tandis que Yu redécouvre son grand-père, l'IA ingurgite la correspondance des grands-parents et fabrique progressivement le clone numérique. Au bout de quelques semaines, une première ébauche est prête.

Yu se souvient avoir rapidement testé une phrase : "Happy Teahouse n'est plus diffusé", en référence à l'émission préférée de son grand-père, dans laquelle les acteurs parlaient le dialecte de Hangzhou. "C'est bien dommage", répondit la machine.

Pas de quoi impressionner Yu néanmoins. "Je ne pouvais pas savoir si le programme avait compris ce que je venais de dire", explique-t-il. Pour le test suivant, il décide donc de lui fournir un peu plus de contexte.

"Quelle est ton émission de télé favorite?"

— Happy Teahouse.

— Oh, mais Happy Teahouse n'est plus diffusé.

— C'est bien dommage.

L'émission que je voulais regarder n'est plus à l'antenne. J'aurais bien aimé voir quelques épisodes de plus."

"Cette fois, il me comprend", se dit Yu après cet échange.

Effet cathartique. Mais il n'est pas entièrement satisfait. Il veut améliorer l'apparence physique de son clone ainsi que sa voix. Les possibilités sont malgré tout limitées : le bot ne peut pas répondre et simuler les images correspondantes en simultané.

Yu opte alors pour une réponse différée. Ses échanges avec le bot ressemblent donc à une conversation par e-mail : Yu écrit un texte sur une interface simple, et, dix minutes plus tard, le système génère une vidéo de son grand-père prononçant une réponse – laquelle est automatiquement sauvegardée. Il le reconnaît : "La technologie est limitée. Le traitement et l'analyse des données ne sont pas assez rapides. C'est un peu comme si j'écrivais des lettres à mon grand-père, ce qui était un de ses modes de communication favori."

Yu écrit un texte, puis le système génère une vidéo de son grand-père prononçant une réponse.

En dépit de ces premiers tests prometteurs, il arrive aussi à la machine de donner des réponses absurdes. Yu raconte par exemple la fois où sa grand-mère lui a fait écrire : "Nous allons bien ici. Ne t'inquiète pas pour nous. Comment vas-tu dans l'autre monde?"

La machine avait répondu : "Je vais bien ici. Est-ce que vous voulez venir jouer avec moi?"

Yu avait froncé les sourcils. Non seulement, la phrase exprimait peu de sensibilité, mais elle laissait également entendre qu'il invitait sa grand-mère à venir le rejoindre dans l'au-delà.

Yu modifia la réponse du programme et supprima la partie où il conviait sa grand-mère à le rejoindre. Puis il sauvegarda la vidéo et se rendit chez sa grand-mère.

En silence, Yu et sa grand-mère regardèrent le grand-père apparaître à l'écran. À la fin de chaque vidéo, la grand-mère faisait signe à Yu de lancer la suivante.

À la fin de la séance, elle semblait perdue dans ses pensées. Quelques instants plus tard, elle regarda Yu et lui dit d'une voix tremblante : "Merci." Puis elle retourna dans sa chambre. Ils n'en reparlèrent plus jamais.

Les vidéos eurent aussi un effet cathartique sur Yu. Quand ce dernier avait 13 ou 14 ans, son grand-père l'emmenait à l'école et venait toujours le chercher sur sa mobylette. Mais vers la fin du lycée, quelque chose changea.

"Je me disais que je n'étais plus un gamin. J'étais presque un adulte, se souvient-il. Si les copains me voyaient sur la mobylette derrière mon grand-père, j'aurais eu honte."

Un jour, Yu annonça à ses parents qu'il ne voulait plus que son grand-père vienne le chercher à l'école. Quelques jours plus tard, il entendit son grand-père parler de cette décision.

C'est également durant cette période que Yu s'emporta contre son grand-père à propos d'un jeu vidéo – la raison pour laquelle il s'était lancé dans cette entreprise de clonage numérique.

Ce jour-là, Yu jouait sur l'ordinateur de la maison. Son

grand-père était passé à l'improviste pour l'inviter à dîner. Mais Yu, dans sa phase d'adolescent rebelle, ne voulait pas lâcher son jeu. Il avait hurlé sur son grand-père quand l'ordinateur avait planté.

Le souvenir de cet incident l'a tourmenté pendant des années. "Il aurait pu téléphoner et me dire de prendre le bus jusque chez lui pour venir dîner. Mais il avait préféré marcher pour venir me chercher. Il m'aimait tellement", soupire Yu.

Pardon et adieu. Au fil d'une conversation avec son IA, Yu a dit à son "grand-père" qu'il était profondément désolé pour ces deux incidents. Mais il a refusé de nous montrer ces échanges. "Je ne veux pas partager ces vidéos, explique-t-il. Mais je pense qu'au bout du compte mon grand-père m'a pardonné."

Il a songé à arrêter le projet une semaine après avoir généré ses vidéos. Mais une part de lui-même s'y refusait. Il a donc gardé le bot une semaine de plus. L'objectif avait toujours été clair dans son esprit. "Je voulais seulement lui demander pardon et lui dire adieu. C'est ce que j'avais décidé dès le début."

"J'avais peur de trop m'attacher à ce bot. J'avais peur de ne pas arriver à tourner la page si je lui parlais trop. J'avais peur d'être trop submergé par l'émotion pour travailler et vivre ma vie."

Deux semaines après le début de l'expérience, Yu a donc décidé d'éteindre son IA. L lançant un regard mélancolique vers son écran, il a murmuré : "Au revoir, Grand-père." Puis il a appuyé sur "supprimer".

—Tang Yucheng, publié le 5 avril

Tout l'été, *Courrier international* publie des portraits de femmes et d'hommes habités par une obsession.

LA SEMAINE PROCHAINE

L'histoire de Deema Assaf,

qui reverdit la Jordanie, un des pays les plus arides au monde, en y plantant des forêts indigènes, racontée par *The Guardian*.

360

MAGAZINE

Zoulous : un siècle de fascination • Cinéma 42
 La nouvelle jeunesse du grunge • Musique 44
 “Explosion nucléaire” dans l’art aborigène • Art . 45
 L’“Homme d’ivoire” était une femme • Histoire . . . 46

Débora Fadul parle avec les ingrédients



SÉRIE 9/9

MILITANTS
DES SAVEURS

Cette chef guatémaltèque de 37 ans veut faire découvrir toute la force des ingrédients de son pays, et les histoires qu’ils recèlent. Dans son restaurant Diacá, les maîtres mots sont le respect, la bienveillance et l’émotion, confie-t-elle à ce journal colombien. —*El Espectador*, extraits [Bogotá]

Le cœur a ses raisons que la raison ne connaît point.” Cette phrase [de Blaise Pascal] est le mantra de la chef guatémaltèque Débora Fadul, un argument puissant qu’utilisait son père pour lui enseigner à voir la vie de façon plus candide, certes, mais avec une certaine sagesse. La joie, l’originalité et l’intelligence sont les trois clés qui permettent de comprendre la gastronomie dont elle fait la promotion, qui vise à redonner à l’agriculture ses lettres de noblesse.

Débora Fadul se voit comme une enfant qui est toujours en train d’apprendre et se montre reconnaissante des occasions qui s’offrent à elle au quotidien. On lui a en effet enseigné très jeune que certaines personnes ont la vie facile, tandis que d’autres doivent surmonter de nombreux obstacles.

La jeune femme a toujours aimé cuisiner, et c’est à travers la cuisine qu’elle a compris que sa véritable mission était de servir les autres. L’aventure a commencé chez Camille, un institut de haute cuisine situé au Guatemala. Cela a été la première étape d’un parcours qui a fini par faire d’elle une chef particulièrement réputée dans le monde pour la cuisine consciente qu’elle propose et qui

permet à ses clients de se connecter avec la terre. La cuisine qu’elle sert aujourd’hui chez Diacá, le restaurant le plus durable d’Amérique latine [qu’elle a ouvert avec son mari en 2018 à Guatemala, la capitale; son nom vient de la formule *de acá*, “d’ici”].

EL ESPECTADOR Deux figures principales ont contribué à vous préparer à votre métier : Samuel, votre père, et “Chapina”, votre grand-mère. Comment ces deux personnes ont-elles réussi, ensemble, à faire de vous l’une des meilleures dans votre domaine ?

DÉBORA FADUL Mon père était une personne très spéciale. Il était patient et simple. Il avait commencé à travailler à 5 ans comme cireur de chaussures. À 11 ans, il est parti vivre chez les franciscains. Quand il a eu 18 ans, toutefois, il a décidé de ne pas entrer dans les ordres et de se consacrer à partager, à travers l’éducation, la spiritualité propre à l’Église. Il proposait alors du soutien auprès de personnes en difficulté d’apprentissage.

Je n’oublierai jamais la phrase qu’il nous répétait quand nous étions enfants : “*Tu le veux ou tu en as besoin ?*” Ça résume bien sa philosophie éducative. Il prenait le temps

de discuter avec nous pour que nous comprenions ce qui motivait chacune de nos décisions. Ça a beaucoup influencé ma façon d’être, ce que je suis aujourd’hui en cuisine et ce que j’enseigne aux personnes avec qui je travaille : la pédagogie alimentaire. L’idée, c’est de comprendre les aliments, de savoir d’où ils viennent, qui les produit et comment ils peuvent être utilisés.

Quant à ma grand-mère, elle a semé en moi la confiance et la force. Elle m’a appris à reconnaître les qualités que possèdent les femmes. Elle m’a fait comprendre que nous avons un rôle primordial à jouer dans la gastronomie et l’éducation, des domaines de compétence qui s’ajoutent à un savoir-faire du quotidien, un savoir-faire qui n’est pas écrit, qui se construit dans l’expérience de ce que nous voyons et touchons, de ce en quoi nous croyons. Ces deux personnes m’ont appris l’autonomie et l’autosuffisance.

Comment est né le restaurant Diacá ?

Ce n’est pas un restaurant comme les autres. Nous sommes en quête de quelque chose. Nous ne savons pas encore quoi exactement, mais c’est vivant. Ce lieu “sacré” s’est construit comme une extension de ce que je suis en tant

SOURCE



EL ESPECTADOR

Bogotá, Colombie

Quotidien

elespectador.com

Créé en 1887, "Le Spectateur" revendique une ligne éditoriale neutre, se proclamant de l'"extrême centre",

↓ Débora Fadul en cuisine, un bar entre les mains.

Photo Courtesy of Diacá.

qui "privilégie la proposition". Il n'a par exemple jamais pris parti pour un candidat lors d'une élection présidentielle. Ses engagements, notamment contre les cartels de la drogue, lui valent une renommée internationale.



que personne quand je fais ce que j'aime. Au restaurant, il n'y a qu'une seule règle : le respect. Si tu te respectes toi-même, si tu respectes les produits que tu manipules, tes collègues et tout ce qui t'entoure, alors tu es gagnant dans tous les aspects de ta vie.

J'aime voir l'émotion du chef cuisinier quand on lui donne une carotte, par exemple. C'est gratifiant de voir de quelle façon chacun regarde et analyse ce qu'il a entre les mains. Cette carotte, c'est la matière première avec laquelle nous travaillons. Si je peux vivre cette sensation si agréable, c'est parce que je n'ai jamais envisagé de m'entourer d'une équipe composée de professionnels d'élite. Des gens qualifiés, on en trouve partout. Et on peut enseigner à tout le monde à cuisiner, à couper un oignon ou émincer une gousse d'ail. Mais être une bonne personne, c'est une autre question. La bienveillance est l'ingrédient principal, et c'est quelque chose qui s'apprend seulement à la maison.

Dans mon restaurant, il n'y a rien de gravé dans le marbre. Tout le monde peut donner son avis. L'idée, ce n'est pas de servir seulement ce que nous réussissons le mieux, mais plutôt de comprendre que derrière chaque création il y a une personne qui est capable de concevoir une œuvre d'art en constante évolution, à partir d'aliments simples. Et l'intention derrière tout ça, c'est de contribuer à faire renaître le respect pour les traditions culturelles, à faire connaître le travail des communautés locales et à exalter les ingrédients ancestraux qui ont forgé les cultures gastronomiques latino-américaines.

La bienveillance, la communication, la famille et la raison sont au cœur de la cuisine que vous proposez. Comment ces éléments se sont-ils combinés pour créer le restaurant le plus durable d'Amérique latine?

Chaque geste s'inscrit dans un processus et un moment. Nous ne gaspillons rien, et c'est aussi là une forme de respect. Quand je vois certaines personnes manipuler les ingrédients comme s'il s'agissait d'animaux morts, je me rends compte que de nombreux passionnés de cuisine ne comprennent pas ce que signifie réellement être durable. Pour moi, c'est comprendre que nous faisons partie de quelque chose de plus grand que notre environnement immédiat, c'est avoir la sensibilité et l'humilité de dire : *"Ma petite personne ne compte pas ; ce qui compte, c'est ce que je vis et comment je le vis."*

Chez Diacá, la durabilité est partout : dans les uniformes que nous utilisons, faits de tissus recyclés, mais aussi dans la compréhension des raisons qui font que nous n'avons pas toujours d'oignons sous la main, par exemple. La seule façon d'y arriver, c'est d'écouter les producteurs et de leur faire comprendre qu'ils peuvent avoir l'esprit tranquille, que nous savons très bien qu'ils ne peuvent pas tout maîtriser et que nous trouverons ensemble des solutions aux problèmes.

En bout de chaîne, le client doit comprendre que nous pouvons manquer d'un ingrédient et proposer d'autres options intéressantes au lieu du plat qui était prévu au départ.



↑ Maïs poêlé dans la graisse de canard, sauce aux épices dite “recado”.
Photos Courtesy of Diacá.



↑ Chaque produit mérite, selon Débora Fadul, d'être traité avec le même respect. Même la carotte.

Vous êtes très douée pour goûter les ingrédients. Comment avez-vous acquis cette science ?

(Rires.) Quand j'étais petite, je n'aimais pas qu'on mélange les aliments dans mon assiette... Si un aliment touchait par malheur à un autre, c'était le drame. Ma mère s'était procuré des assiettes avec des divisions pour que je puisse manger en toute tranquillité et que l'heure des repas reste un moment amusant.

Aujourd'hui, à l'âge que j'ai, je continue d'appliquer la même méthode dans ma vie et dans ma cuisine. J'aime que les choses soient séparées. Ce n'est pas parce que je crois qu'elles ne doivent pas se mélanger, mais parce que j'aime bien connaître leurs saveurs quand je donne libre cours à ma créativité et que je les mélange selon mes envies. J'aime humer les aliments et essayer différentes combinaisons. Je trouve ça formidable de pouvoir faire en sorte que chaque bouchée présente un intérêt et éveille les sens, non pas de la manière traditionnelle, mais par l'exploration. C'est la surprise garantie !

Comment avez-vous appris à parler avec les ingrédients ?

C'est marrant, parce que c'est la seule image que j'ai trouvée pour expliquer ce qui se passe dans ma cuisine. Je crois que nous sommes tenus à l'écart des aliments et des différentes manières de les utiliser parce qu'on nous a toujours dit que tel aliment avait tel goût, et celui-là, tel autre. Nous en sommes arrivés à catégoriser les choses et à classer les aliments comme étant bons ou mauvais. Avant, les gens entretenaient une relation plus directe avec les aliments.

Quand je dis que je parle avec les ingrédients, c'est au sens littéral que je l'entends. Je m'assois, je prends le temps de les goûter et de me parler à moi-même, d'analyser mon ressenti et les informations que je reçois. La beauté de la chose, c'est qu'on réussit à comprendre les aliments sans maîtriser leur langage. C'est en mangeant et en étant attentif à nos sens qu'on parvient à leur parler. Et il faut comprendre un ingrédient à fond pour savoir comment le travailler, le manipuler et le cuisiner. L'idée n'est pas de déterminer s'il vaut mieux le faire mijoter, frire ou griller à la plancha, mais plutôt de comprendre de quoi il est capable.

De quelle façon vos propositions gastronomiques reflètent-elles les réalités sociales du Guatemala ?

La Colombie [pays de la journaliste qui interroge Débora Fadul] et le Guatemala sont deux pays latino-américains qui se ressemblent beaucoup, certes, mais il y a tout de même des différences : un autre arôme, une autre façon d'être, des goûts distincts des habitants. Nous cherchons [avec mon équipe], non pas à nous approprier un endroit, mais plutôt à comprendre comment les êtres humains se socialisent selon le lieu où ils vivent et de quelle façon cette socialisation passe par la nourriture.

Nous voulons que nos clients sentent que la cuisine guatémaltèque offre une diversité de sentiments et d'émotions dans chaque bouchée, mais qu'il y a aussi une touche qui vient d'ailleurs et que nous n'identifions pas toujours. Il nous arrive d'ailleurs d'être surpris quand les convives font des associations avec un aliment ou un plat qu'ils ont dans leur pays.

Un des éléments qui piquent la curiosité des clients, c'est le fait qu'on ne leur remet pas un menu traditionnel.

C'est vrai. On leur remet une liste d'ingrédients qui contient des informations sur la provenance, le producteur, la région, le climat, etc. S'y trouve tout un éventail de saveurs, des plus subtiles aux plus prononcées. Comme je l'ai dit tout à l'heure, nous ne faisons pas les choses comme tout le monde. Je crois en effet que dans un menu traditionnel c'est le plat qui joue le rôle principal, et non l'ingrédient, qui est pourtant la matière première. On pourrait dire qu'il se fait voler la vedette !

À l'heure actuelle, nous avons une traçabilité de 95 % de nos produits, car nous les achetons directement à des producteurs locaux. Les 5 % restants représentent les ingrédients pour lesquels nous n'avons pas encore trouvé de fournisseur direct.

Quand le client arrive, il ne sait pas quel plat va lui être servi, mais il sait ce qu'il y aura dedans. Les gens sont toujours surpris quand ils voient que les haricots qu'ils ont choisis dans la liste leur sont servis sous forme de chorizo. On parvient à obtenir un goût étonnant qui fait vivre aux clients une expérience unique.

L'empathie et la nostalgie sont omniprésentes dans votre cuisine. Comment l'expliquez-vous ?

Je trouve ça génial de voir ce que Diacá réussit à provoquer chez ses hôtes. Ça m'émeut beaucoup. J'ai l'impression que nos clients se retrouvent à 100 % dans les saveurs que nous proposons. Un jour, quelqu'un venu de Russie m'a confié, l'air ému : “Je n'aurais jamais cru



↑ Ceviche du jour, concassé de tomate, huile aillée, mayonnaise citron-curcuma.

que de goûter un fruit – une sapote – pour la première fois, dans un pays que je découvre aussi, me ramènerait dans le jardin de ma grand-mère et me rappellerait un plat qu'elle me préparait." C'est ce genre de magie qu'on fait vivre à nos clients.

Le moment que je préfère, cependant, c'est quand les producteurs locaux voient leurs produits sur la table. Je ressens alors une grande bouffée d'espoir et une joie inexplicable, parce que je me rends compte que je fais bien les choses.

Que pensez-vous de la gastronomie colombienne ? J'adore la Colombie. Il y a quelque chose qui m'émeut dans ce pays. Au Guatemala, il nous reste encore tant à découvrir, tant d'ingrédients qui parfois ne sont pas appréciés à leur juste valeur. Il y a un truc qui me surprend toujours en Colombie : tout le monde connaît le plat de telle ou telle région et sait d'où il vient, comment on le prépare et pourquoi on le fait de cette façon. Les gens sont au fait de la gastronomie locale.

Un autre élément qui m'a vraiment frappée lors de ma visite, c'est la quantité de produits colombiens qu'on trouve au supermarché. Et que dire du marché aux herbes, j'aimerais tellement qu'on ait ce genre de choses dans mon pays ! Au Guatemala, 40 % des aliments sont produits sur le territoire national et le reste est importé. Ça fait plaisir de voir que les choses sont différentes en Colombie. J'ai été conquise par le *pandebono* [un pain au fromage fait de semoule de maïs et de féculé de manioc]. (Rires.)

— **Propos recueillis par Tatiana Gómez Fuentes,**
publié le 12 avril

Colombie

Leonor Espinosa, turbulente chef de file

En Colombie, on l'appelle "Leo". "Leonor Espinosa est l'une des personnalités colombiennes les plus importantes aujourd'hui", prévient **El Tiempo**, le principal quotidien du pays. "On ne peut pas expliquer ce qui se passe à Bogota sans parler d'elle", renchérit **El País**. Désormais âgée de 60 ans, la chef a contribué à faire de la capitale "un phénomène gastronomique" qui attire "le public et les critiques culinaires des quatre coins du pays et du monde entier", détaille le quotidien espagnol.

Leo est aussi le nom de son restaurant, ouvert en 2004. Au rez-de-chaussée, elle y propose un menu dégustation en huit ou douze plats pour l'équivalent de 110 à 150 euros, sans les vins. À l'étage, la "sala de Laura", qui porte le prénom de sa fille et collaboratrice, décline une bistrogastonomie à prix plus doux, au moins pour les bourses locales. En 2022, Leonor Espinosa a été désignée "meilleure chef du monde" par le groupe britannique William Reed, à l'origine de l'influent classement 50 Best Restaurants. Si elle est incontournable à Bogota, c'est pourtant dans la ville portuaire de Carthagène-des-Indes qu'elle a grandi – et qu'elle a puisé les saveurs caribéennes qui infusent pour partie sa cuisine.

El Tiempo n'est pas avare d'épithètes pour décrire Leo. "Non conformiste, insoumise et, comme toutes les rousses, espiègle", elle est aussi, selon le journal, "enjouée, avec un large sourire et un rire éclatant", "gouailleuse et bagarreuse". Le parcours de celle qui, adolescente, faisait le mur pour aller danser sur des rythmes afro-caribéens est tout aussi haut en couleur. Elle a été étudiante (beaux-arts, génie industriel, économie) avant, devenue mère, d'aller à Bogota gagner sa vie comme modèle puis dans la publicité. La trentaine passée, elle passe aux fourneaux. Elle monte sans succès un premier restaurant de cuisine thaïlandaise puis, après diverses aventures culinaires et un retour aux beaux-arts plus tard, elle ouvre enfin Leo pour y concocter ce qu'*El Tiempo* appelle des "créations artistiques mémorables". Le quotidien ajoute : "Son œuvre est à son image : une force volcanique pleine de saveur."

Leonor Espinosa a toujours voulu "promouvoir la cuisine colombienne", explique-t-elle à *El Tiempo*. Elle a arpenté le pays pour "connaître à fond" produits et recettes, y compris celles des communautés indigènes. Elle a d'ailleurs créé la fondation Funleo, "qui réunit des cuisiniers venant de communautés souvent oubliées de tous et manquant cruellement de ressources pour préparer des spécialités locales et répertoire autant de recettes, de techniques



PHOTO ONIRICALHE/CREATIVE COMMONS

et d'ingrédients traditionnels que possible", rapporte **The New York Times**.

Ses recettes rassemblent dans l'assiette tous les paysages de la Colombie, écrit *El País* dans un autre article : "Les forêts d'Amazonie et celles des montagnes, le paramo, le désert, les plaines, les vallées, la mer, les rivières, la mangrove..." Et elles convoquent volontiers des modes de préparation ancestraux, comme "la fermentation, le fumage et la coutume d'envelopper les aliments dans des feuilles". C'est aussi une façon, pour cette chef militante, d'aider à atténuer les divisions et les inégalités provoquées par plusieurs décennies de violences. Beaucoup de ses idées de plats lui viennent la nuit, en rêve, avant qu'elle ne les transpose en dessins, confie-t-elle à *El Tiempo*. Interrogée sur ce qu'elle voudrait pour son ultime repas sur terre, elle répond : "Un encocado de jaiba [sorte de ragoût de crabe], au bord de mon cher Pacifique, entourée de femmes roulant des hanches et des épaules et d'hommes souriant de toutes leurs dents, au son d'un marimba, de chants rappelant l'Afrique, un petit verre d'eau-de-vie à la main, entre la rivière et l'océan."

"Militants des saveurs", clap de fin

Ceci est le dernier épisode de notre série d'été. Vous pouvez la retrouver en intégralité sur notre site Internet.

plein écran.



Un siècle de fascination pour les Zoulous

La figure du guerrier zoulou apparaît dans nombre de films tournés, depuis l'ère du muet, par des Occidentaux. Ce faisant, elle a été imprégnée d'un imaginaire colonial dont il est temps de se défaire, écrit l'universitaire sud-africaine Anna-Marie Jansen van Vuuren.

— Mail and Guardian, extraits (Johannesburg)

Depuis les premiers pas de l'industrie cinématographique sud-africaine, au début du xx^e siècle, on peut observer la prééminence du mot "zoulou" dans les titres de films produits dans notre pays. Depuis le premier film ethnographique sud-africain, *Sports of the Zulus* ["Les Sports des Zoulous", 1898], suivi de *A Zulu's Devotion* ["La Dévotion

d'un Zoulou", 1916], *A Zulu Drama* ["Un drame zoulou", 1916] et *Zulutown* [1917], il est évident que l'industrie cinématographique a toujours été absolument fascinée par le peuple zoulou.

Neil Parsons [un ancien professeur d'histoire à l'université du Botswana, désormais chercheur indépendant] voit dans cette tendance un processus de "réduction de tous les Africains noirs à la taxonomie exotique des Zoulous". Dans son ouvrage *Black and White Bioscope. Making Movies in*

Africa, 1899 to 1925 ["Un bioscope en noir et blanc. La production cinématographique en Afrique de 1899 à 1925", inédit en français], il explique que les cinéastes britanniques et américains employés à l'époque par African Film Productions [le premier studio de cinéma d'Afrique, fondé en 1915 à Johannesburg] ont réalisé ces œuvres en ayant à l'esprit un public essentiellement étranger. Un avis que partage l'historien Charles van Onselen [enseignant à l'université de Pretoria], qui écrit que ces films

← Une scène du film britannique *Zoulo* (1964). Réalisé par l'Américain Cyril R. Endfield, il revient sur la guerre anglo-zouloue remportée, en 1879, par les troupes coloniales britanniques sur celles du royaume zoulou.

Photo Diamond Films/DR/Prod DB

pionniers "ont influencé la façon dont les Européens, enfermés dans leur point de vue impérial, ont tenté de comprendre ce qu'ils considéraient comme 'l'Afrique'".

Dans le même temps, les Sud-Africains noirs étaient dénigrés, cantonnés au rôle d'acteurs et de figurants dans ces films qui proposaient des récits ayant pour toile de fond la culture et la société zouloues. Un autre historien, [le Britannique] Peter Davis, qualifiera plus tard ces récits de "zoolouologie". Autrement dit, une version des faits qui met en scène "l'appropriation et la domestication des Zoulous" par les Européens.

Les premiers films muets ont servi de propagande pour la création d'une "nation sud-africaine blanche".

Le film [sud-africain] *De Voortrekkers*, réalisé en 1916 par [le cinéaste américain] Harold Shaw, reconstitue ainsi l'affrontement entre les *Voortrekkers*, des pionniers afrikaners qui se sont aventurés dans l'arrière-pays, et l'armée du roi zoulou Dingane. Cet affrontement est connu sous le nom de "iMpi yaseNcome" ou bataille de Blood River [qui, en décembre 1838, a été un bain de sang pour les Zoulous et a conforté les Afrikaners dans leur volonté de colonisation].

Les chercheurs, dont je fais partie, ont souvent réfléchi à la façon dont ces premiers films muets n'ont pas servi uniquement de divertissement. Ils ont aussi été des outils de propagande pour la création d'une "nouvelle nation sud-africaine blanche" après la création de l'Union de l'Afrique du Sud en 1910 [qui a scellé l'union de colonies britanniques et d'anciennes républiques afrikaners dans une même entité; celle-ci a donné naissance en 1961 à l'actuelle république d'Afrique du Sud, restée jusqu'en 1991 sous le régime de l'apartheid].

Aujourd'hui, l'Afrique du Sud compte onze langues officielles, toutes liées à un groupe ethnique et à une culture. Mais, à ce jour, aucun de ces groupes ne peut se targuer d'occuper une place aussi importante dans la culture populaire et dans l'imaginaire des médias que la nation zouloue. Pourquoi? Il y a plusieurs réponses à cette question.

Mpho Maripane-Manaka, maître de conférences au département d'anthropologie et

d'archéologie de l'université d'Afrique du Sud, souligne que la population zouloue est une des plus nombreuses d'Afrique du Sud et que le zoulou est la langue la plus parlée dans le pays. Cette domination s'explique en partie par le *Mfecane* [une vague de guerres entre tribus noires et de migrations qui ont accompagné l'apparition du royaume zoulou, vers le début du XIX^e siècle]. "Le Mfecane a bouleversé la démographie et la situation politique de certaines régions du continent africain. Il aurait été lancé par Chaka Zoulou [le fondateur du royaume zoulou] et ses guerriers. Sous le commandement de Chaka, ces guerriers ont remporté toutes les batailles contre les autres clans. Ce qui fait que l'AmaZulu [le peuple zoulou, littéralement "le peuple du ciel"] a été reconnu comme la nation la plus puissante et la plus courageuse d'Afrique, en particulier au XIX^e siècle."

Ces victoires ont fait de Chaka kaSenzangakhona [1787-1828] un personnage qui a trouvé sa place dans toutes les formes de culture populaire, à commencer par le roman *Chaka* de Thomas Mofolo [un écrivain du Lesotho], présenté comme "un récit mythique et fictif de l'histoire de l'ascension et de la chute de l'empereur-roi zoulou Chaka". Publié en 1925 en sesotho, il a été ensuite traduit et publié en anglais en 1931 [et en français en 1940, aux éditions Gallimard], et a dès lors été vendu et distribué partout dans le monde occidental. Avec le temps, comme l'a écrit [l'universitaire sud-africain] Keyan Tomaselli en 2003, dans le *Journal of Southern African Humanities* : "Le mythe de Chaka en est venu à être considéré comme le premier symbole de l'accomplissement et de l'aspiration africaine, et de la formidable résistance de l'Afrique au colonialisme."

De nos jours, les tactiques de Chaka sont étudiées dans les écoles militaires du monde entier [tout comme la stratégie qui a permis aux Zoulous, après sa mort, de remporter la bataille d'Isandlwana, le 22 janvier 1879, contre une armée victorienne pourtant équipée de canons et de fusils Martini-Henry, l'arme indissociable de l'expansion coloniale britannique]. En effectuant des recherches pour une publication à venir sur la culture zouloue, le docteur en anthropologie Siphosithole, de l'Institut des études avancées de Johannesburg, a trouvé de nombreux textes universitaires sur les Zoulous, ainsi que sur les prouesses militaires et la stratégie de Chaka.

Siphosithole estime que le règne de Chaka, d'une durée de douze ans à peine [de 1816 à 1828], a changé le cours de l'histoire dans la région. "Chaka était un stratège et chef militaire de renom, qui n'a d'égal que Napoléon I^{er}. Son ascension et celle des Zoulous ont toujours obsédé tant les pays du Nord que ceux du Sud, en particulier les universitaires et les réalisateurs occidentaux."

Sithole souligne entre autres l'influence qu'ont eue [plus de cent cinquante ans plus tard] Chaka et la nation zouloue sur la scène musicale hip-hop et la culture rap aux États-Unis. Il rappelle ainsi que le rappeur et DJ américain Lance Taylor [l'un des fondateurs du mouvement hip-hop] a pris le nom de scène d'Afrika Bambaataa (d'après le chef zoulou Bhambatha ka Mancinza, qui avait pris en 1906 la tête d'une révolte contre de nouvelles taxes [imposée par les colons britanniques]), et qu'il a créé [en 1973] l'Universal Zulu Nation, composée de rappeurs engagés socialement et politiquement. Cette organisation a ensuite

CINÉMA

étendu ses ramifications dans le reste du monde, en particulier en Europe, en Amérique du Sud et à l'Amérique centrale, mais aussi au Cap.

"Ce n'est donc pas qu'une coïncidence si Chaka suscite une fascination telle que de nombreux livres ont été écrits et des films réalisés sur la nation zouloue, fait valoir Sithole. On parle là d'un peuple qui a mis fin à une lignée de la dynastie napoléonienne à l'occasion de la mort de Napoléon Eugène Louis Jean Bonaparte [le fils unique de Napoléon III], tué pendant la guerre anglo-zouloue, le 1^{er} juin 1879."

L'engouement international pour Chaka pourrait également être attribué à l'impact de superproductions étrangères telles que *Zoulou* [réalisé au Royaume-Uni par Cyril R. Endfield, 1964] et *L'Ultime Attaque* [du Britannique Douglas Hickox, 1979]. Ces deux films [tous deux sortis en France], qui dépeignent la guerre anglo-zouloue de 1879, sont encore régulièrement diffusés à la télévision britannique. La mini-série *Shaka Zulu*, réalisée par [le Sud-Africain] William Faure et diffusée par la télévision publique sud-africaine en 1985 et 1986, a été tout aussi populaire à l'étranger [tout au moins dans le monde anglo-saxon].

"Le mythe du roi Chaka est devenu le premier symbole de la formidable résistance de l'Afrique au colonialisme."

Keyan Tomaselli,
UNIVERSITAIRE SUD-AFRICAINE

Shaka Zulu a eu un tel impact sur le public nord-américain et international qu'Hollywood a revisité l'histoire dans le téléfilm *Shaka Zulu : The Citadel* [inédit en France]. Dans cette version [totalement fantaisiste], Chaka traverse le continent dans le but de coloniser l'Afrique du Nord. Une des scènes-clés du téléfilm décrit une bataille entre les guerriers zoulous et leurs adversaires arabo-berbères.

L'année où *Shaka Zulu : The Citadel* a été diffusé directement à la télévision, en 2001, la mini-série *Shaka Zulu* est repassée sur la télévision publique sud-africaine. Toutefois,

à l'occasion de cette rediffusion, des téléspectateurs sud-africains ont dénoncé le fait que la série adoptait un point de vue historique eurocentrique et qu'elle mettait l'accent sur la cruauté de Chaka.

La nouvelle série télévisée et en streaming *Shaka iLembe* [lire encadré] offre aux cinéastes sud-africains noirs la possibilité de raconter l'histoire de leur propre point de vue authentique, qui ne leur a été imposé par personne. Comme le conclut Mpho Maripane-Manaka : "En termes académiques, nous pouvons considérer que *Shaka iLembe* s'efforce d'africaniser et de décoloniser les récits historiques du passé à l'écran."

— Anna-Marie Jansen van Vuuren,
publié le 17 juin

L'autrice

ANNA-MARIE JANSEN VAN VUUREN

Cette universitaire, spécialiste du cinéma sud-africain, enseigne à l'université de technologie de Tshwane, à Pretoria, en Afrique du Sud. Elle s'est lancée dans l'écriture d'une biographie de Koos Roets, l'un des pionniers du cinéma sud-africain, né en 1943. Elle est également scénariste.



← Lemogang Tsipa incarne le roi Chaka dans la série *Shaka iLembe* (2023).
Photo DStv

Gros plan

"Shaka iLembe", une série événement

En faisant de *Shaka iLembe* la plus grosse production locale de son histoire, la plateforme de télévision payante sud-africaine Multichoice, premier créateur de contenus originaux sur le continent africain, entendait marquer les esprits. Présentée par Multichoice comme "un chef-d'œuvre cinématographique révolutionnaire", la série en douze épisodes (inédite en France) raconte la venue au monde et l'ascension du roi Chaka, mythe fondateur de la nation zouloue au début du XIX^e siècle, avec le double objectif de "captiver un public mondial" et de "célébrer le riche héritage culturel du royaume zoulou". Annoncé en grande pompe et diffusé le 18 juin, le premier épisode a atteint son objectif en rassemblant 3,6 millions de spectateurs en Afrique du Sud, un record. La forme, particulièrement léchée, a séduit la critique, à l'image du média sud-africain **News24**, qui compare le show à un *Game of Thrones* sud-africain et salue "un accomplissement vertigineux montrant ce dont la réalisation sud-africaine est capable".

Conçue comme une démonstration de force visant à prouver que l'Afrique n'a plus besoin des Européens ni d'Hollywood pour porter ses histoires à l'écran, la série entendait également raconter l'histoire de "la manière la plus authentique", comme l'a expliqué l'actrice et coproductrice exécutive Nomzamo Mbatha à **News24**. Afin de s'extraitre des stéréotypes peignant tour à tour le roi Chaka en monstre sanguinaire ou en génie militaire héroïque, les créateurs de *Shaka iLembe* se sont entourés de consultants. Sur le fond pourtant, la série divise. "D'innombrables inexactitudes gâchent la narration", estime le quotidien **Sowetan**, très lu dans la communauté noire. Il épingle la représentation fantaisiste de certains personnages, les costumes ou encore l'usage incorrect d'une forme standardisée de la langue zouloue. "Toute à sa quête du grand spectacle et de l'extravagance, la série ne parvient malheureusement pas à donner des faits historiques un récit complet et satisfaisant", regrette également le magazine sud-africain **Culture Review**.

culture. 

La nouvelle jeunesse du grunge

Les jeunes groupes de la scène indé britannique vont chercher une partie de leur inspiration du côté de Nirvana, de Hole ou des Pixies. D'où vient ce retour en grâce du rock des années 1990 ?



—The Independent, *extraits* (Londres)

La voix de Courtney Love jaillissait des haut-parleurs, rauque, brute de forge, et, l'espace d'un instant, Tallulah Sim-Savage a eu le souffle coupé. "J'étais scotchée d'entendre une femme chanter ce genre de musique", confie Tallulah, leader de HotWax, un groupe indé qui monte.

La chanteuse et guitariste n'avait que 11 ans quand sa mère lui a fait découvrir le groupe de Courtney Love, Hole, et son album torturé de 1994, *Live Through This*. Sorti juste après le suicide de Kurt Cobain, le mari de Love, l'album offrait un pilonnage en règle, entre rage et traumatisme. L'alternance de passages calmes et tapageurs a changé la vie de Tallulah, qui a grandi à Hastings [dans le sud de la Grande-Bretagne]. Sept ans plus tard, quand elle a planché avec son groupe sur la sortie de leur premier EP, l'entraînant et punchy *A Thousand Times*, elle est restée fidèle à l'esthétique indé des années 1990.

A Thousand Times est la création météore d'un trio frais émoulu du secondaire qui trace son sillon au pas de charge. Il inscrit aussi HotWax dans un mouvement plus vaste qui voit la génération Z [les personnes nées entre 1997 et 2010] se pâmer pour le son indé du début des années 1990, avec ses refrains tonitruants et ses couplets susurrés – une formule éternelle, dès

la fin des années 1980, par des marginaux comme les Pixies, avant de se transformer en rouleau compresseur dans la décennie qui a suivi, entre les mains de Nirvana.

Outre HotWax, on peut citer [pour s'en tenir à la scène britannique] le pop rock braillé-chuchoté de Beabadoobee et plus récemment Arlo Parks, dont le deuxième LP, *My Soft Machine*, est nappé de guitare disco façon étudiant grunge. Ajoutons-y le groupe Bleach Lab, aux titres braillards et vulnérables à la fois, qui témoigne d'un penchant pour les sons caractéristiques de la génération X [née entre 1965 et 1980]. "C'est de la nostalgie, confesse la chanteuse de Bleach Lab, Jenna Kyle. *Les gens qui ont entre 20 et 30 ans aujourd'hui étaient enfants dans les années 1990. Ce n'était peut-être pas une époque de ouf pour les adultes. Mais ce n'est pas le souvenir qu'on en a, nous.*"

Comme le laisse entendre Jenna Kyle, les jeunes ont un souvenir quelque peu déformé de cette époque. Dans les années 1990, personne ne s'attendait à ce que des marginaux de la scène indé, avec leurs guitares à vif et leurs refrains cathartiques, deviennent la bande-son officielle de la décennie. Les boys bands, les Spice Girls et la britpop étaient à l'époque les influences culturelles dominantes.

Le fait que le rock guitarisé vieillisse généralement mieux que les autres genres n'y est pas pour rien. La pop et la musique électro sont souvent prisonnières de la

technologie de leur époque. Une chanson pop d'il y a trente ans vieillira bien plus vite qu'un hymne indé lo-fi de la même période. "Les Pixies, Dinosaur Jr., Nirvana et les autres n'ont pas l'air déphasés ni datés aujourd'hui, ils ont juste l'air cool", commente Brett Vargo, animateur du podcast *Only Three Lads*, consacré aux musiques alternatives. "C'est une musique qui fait jeune. Qui fait libre. Qui sait rendre l'enchevêtrement d'émotions qu'on a tous essayé de démêler à un moment ou à un autre."

L'engouement pour la musique indé des années 1990, de la part de musiciens qui ont souvent à peine la vingtaine (les membres de HotWax sont toutes nées en 2004), s'inscrit, d'après certains commentateurs, dans un phénomène plus large

Pour la génération Z, la dernière décennie du xx^e siècle est l'ère de l'innocence et des possibles.

de redécouverte de cette décennie par des adultes qui sont trop jeunes pour en avoir le souvenir.

"On assiste, depuis le milieu des années 2010, à un retour en force des années 1990 dans la culture contemporaine", observe Neil Ewen, maître de conférences en sciences des communications à l'université d'Exeter. "On le voit en particulier sur Netflix et d'autres plateformes de streaming", avec des séries comme *That '90s Show* et *Yellowjackets*, qui plongent leurs racines dans les années 1990, avec la bande-son ad hoc.

Jenna Kyle, de Bleach Lab, ironise à peine lorsqu'elle dit qu'elle "se souvient" des années 1990 et qu'elle les assimile au "bon vieux temps". Dans l'imaginaire collectif de bien des membres de la génération Z, la dernière décennie du xx^e siècle, c'est l'ère de l'innocence et des possibles. Bien sûr, la réalité était plus contrastée que ça; c'est aussi la décennie où Monica Lewinsky a été montrée du doigt pour sa liaison avec Bill Clinton (pendant que lui s'en tirait comme une fleur), celle des crimes de guerre dans les Balkans, de la tuerie de Columbine et du génocide rwandais.

Mais ce n'est pas le souvenir qu'on a gardé des années 1990 : on se souvient de Kurt Cobain et de son cardigan défraîchi devenant tendance, et des personnages de *Friends* taillant une bavette au Central Perk. Les musiciens en gardent aussi le souvenir de la dernière décennie où la musique pouvait encore déplacer des montagnes. "Le grunge a sans doute été le dernier mouvement politique en musique : il était ostensiblement anticommercial, analyse Neil Ewen. *On entendait Kurt Cobain parler de choses comme la masculinité et la culture du viol.*"

Notons tout de même que les groupes de la génération Z qui rendent hommage aux années 1990 le font souvent par accident.

↳ Alfie Sayers, Tallulah Sim-Savage et Lola Sam, du groupe britannique HotWax. Photo Alice Denny

"On nous comparait sans cesse aux Sundays, un groupe que je n'avais jamais écouté", confie la batteuse de Bleach Lab, Kieran Weston. "C'est intéressant d'être comparé à quelqu'un dont vous n'avez jamais entendu parler. Puis vous écoutez un bout et vous vous dites : 'Purée, mais c'est vrai, on a vraiment le même son !'"

Un brin gênant. Tous les artistes ne goûtent pas forcément ce genre d'association. Quand Bea Laus, de Beabadoobee, a sorti son premier album, *Fake It Flowers*, en 2020, elle a été déroutée d'être comparée au rock indé pétillant des Breeders et au grunge classique des Smashing Pumpkins – et d'être saluée, dans certains recoins de la Toile, comme l'égérie de fans de rock indé désormais grisonnants et nostalgiques.

"Ça me gênait un peu aux entournares, confie-t-elle. Mais, en même temps, c'était flatteur. Le truc, c'est que je ne fais pas les choses consciemment. Tout le monde s'inspire de quelque chose. Rien n'est complètement original de nos jours. Oui, il va peut-être y avoir des allusions à certains albums de certaines décennies. Mais c'est parce que je vais fureter un peu partout pour trouver l'inspiration."

Les membres de HotWax sont partagées, elles aussi. Leurs goûts musicaux sont conditionnés en partie par ceux de leurs parents, qui ont grandi dans les années 1990. Mais si elles reconnaissent ces influences, elles ne veulent pas se laisser définir par celles-ci. Elles viennent seulement d'enregistrer leur premier EP. Leur parcours ne fait que commencer. Elles vont continuer de grandir, artistiquement – et qui sait où et comment les années 1990 s'inséreront dans cette équation.

"Quand vous commencez la gratte, tout le monde apprend à jouer Smells Like Teen Spirit [l'hymne désenchanté de Nirvana, sorti en 1991]", rappelle la bassiste, Lola Sam.

—Ed Power, publié le 10 mai



SUR NOTRE SITE
courrierinternational.com

Découvrez notre suivi de l'actualité musicale, et notamment ce que la presse étrangère pense de *I Told Them* et *João*, les nouveaux albums du Nigérien Burna Boy et de la Brésilienne Bebel Gilberto.

ART

“Explosion nucléaire” dans l’art aborigène

L’intérêt des collectionneurs fait s’envoler les prix. Et encourage les pratiques frauduleuses, comme le révèle un récent scandale.



Début juillet, comme tous les ans, Sydney a accueilli la Foire nationale d’art indigène, “une des meilleures occasions de voir en Australie de l’art aborigène accessible et abordable”, rapporte le magazine japonais **Nikkei Asia**.

La question du prix devient essentielle, alors que les œuvres aborigènes sont de plus en plus prisées des galeries et collectionneurs étrangers. Ces derniers sont séduits par la promesse d’un art abstrait et en même temps “chargé d’un contenu profond et spirituel”, analyse John McDonald dans *Nikkei Asia*. Ancien responsable de l’art australien à la National Gallery of Australia, désormais critique d’art au *Sydney Morning Herald*, il fait autorité dans le secteur.

Mais cet engouement ne va pas sans dysfonctionnements. En décembre 2022, un rapport de la Productivity Commission, un organisme consultatif gouvernemental australien, a estimé qu’en 2019-2020 la moitié de l’argent dépensé pour acheter des souvenirs aborigènes n’était pas allée à des créations authentiques. En cause : la multiplication des contrefaçons venues de Chine, d’Inde ou d’Indonésie, écrit *Nikkei Asia*. Mais aussi les “interventions intempestives de Blancs”.

Révélee par **The Australian** en avril, une affaire a ainsi éclaboussé l’Anangu Pitjantjatjara Yankunytjatjara Art Centre Collective, l’une des plus importantes

coopératives artistiques aborigènes. Elle représente quelque 500 artistes des territoires de l’Anangu Pitjantjatjara Yankunytjatjara (APY), une vaste zone d’administration locale (LGA) gérée par les Aborigènes, dans l’extrême nord-ouest de l’Australie-Méridionale. Une vidéo obtenue par le quotidien montre des employés blancs, dans un centre culturel de l’APY,

retoucher une œuvre d’Yaritji Young, une artiste réputée du peuple pitjantjatjara, pour la rendre plus conforme aux goûts supposés de collectionneurs étrangers (“la pimenter un peu”, dit l’une des personnes filmées). Le journal affirme avoir eu vent d’autres manipulations similaires, mais sans avoir pu les prouver ni les réfuter.

C’est “une explosion nucléaire dans le secteur”, a alors commenté John McDonald sur son site Internet. Des enquêtes sont en cours. Les enjeux sont lourds, insiste John McDonald, cette fois dans *Nikkei Asia*. “La puissance et la valeur de ces œuvres [aborigènes] tiennent beaucoup à l’idée d’authenticité : elles sont peintes par des artistes héritiers d’une connaissance particulière du Tjukurpa [le “temps du rêve”, un récit mythologique qui fonde la conception aborigène du monde] qui leur a été transmise par leurs ancêtres. Si la moitié, peut-être, des toiles sont peintes par des Blancs, c’est une insulte” à ce que ces œuvres sont censées représenter.

—**Courrier International**



NOTRE SÉLECTION

Pour commander, scannez le code QR



Ou rendez-vous sur notre site : <https://boutiquevpc.courrierinternational.com/185-atlas>



Atlas du développement durable

Riche de plus de 100 cartes et documents mis à jour, l’atlas propose un éclairage sur la mise en œuvre d’un développement plus durable pour la planète.

24€*



Atlas mondial de l’eau

Cette atlas, avec ses 100 cartes et schémas, dresse un tableau complet des défis auxquels le monde d’aujourd’hui est confronté pour une meilleure gestion de l’eau.

24€*



Atlas de la population mondiale

Les 90 cartes et documents de cet atlas offrent un regard précis et actualisé sur les défis de la croissance démographique et ses conséquences pour la planète et notre environnement.

24€*

Offre valable dans la limite des stocks disponibles en France métropolitaine jusqu’au 31 décembre 2023. * Frais de port en sus en fonction du produit. Réception chez vous environ trois semaines après la prise en compte de votre commande. Nos conditions générales de vente sont disponibles sur notre site Internet : <https://boutique.courrierinternational.com/cgv-co>

histoire. 

L'“Homme d'ivoire” était une femme

4900-4650 av. J.-C. — Espagne

Le réexamen du squelette d'un haut personnage vient de bouleverser les connaissances sur l'âge du cuivre dans la péninsule Ibérique.



—Ha’Aretz, extraits (Tel-Aviv)

Début juillet, sur le site de la revue *Nature*, un article scientifique annonce de nouvelles révélations sur l'“Homme d'ivoire”. L'individu, dont la dépouille, datant de l'âge du cuivre, a été découverte en 2008 à Valencina de la Concepción, en Espagne, avait été enterré avec de somptueux objets funéraires dans un lieu isolé, à près de 80 mètres d'une sépulture partagée.

Les archéologues en avaient déduit qu'il occupait un rang élevé dans sa communauté. Aujourd'hui, on découvre que ce haut personnage était une femme. De récentes études nous apprennent également que la sépulture partagée renfermait elle aussi un précieux mobilier funéraire et avait accueilli une large majorité de femmes. Après comparaison avec les autres sites de l'époque mis au jour dans la région, il apparaît qu'aucun homme n'a jamais atteint une telle position sociale à cette période, estime l'équipe de Marta Cintas Peña, de l'université de Séville.

Cette étude n'est que le dernier exemple du travail de correction des biais d'interprétation [récemment entrepris dans le monde de l'archéologie]. Avant cela, il y avait déjà eu le “guerrier” viking de Birka, en Suède. Enterré avec une hache, un couteau, des flèches, l'individu, découvert en 1941, avait été présenté comme un homme. Six ans d'analyses d'ADN ont finalement révélé que ce guerrier était en réalité une guerrière.

Comment expliquer une telle méprise ? En premier lieu parce que les squelettes masculins et féminins sont essentiellement les mêmes. Même si ceux des hommes sont généralement plus grands, formés d'os plus épais et plus développés dans les zones de fixation musculaires.

De subtiles différences peuvent également apparaître au niveau du bassin : celui des femmes est plus large et légèrement incliné vers l'avant. Il semblerait que les accouchements difficiles puissent également laisser des cicatrices à ce niveau. Mais au bout du compte, il est très difficile d'établir le sexe d'un individu à partir de ses

seuls ossements. En outre, les restes humains remontant à ces périodes sont généralement mal conservés, ce qui complique encore un peu plus le travail d'identification.

Mais alors, pourquoi a-t-on décidé de réexaminer ce squelette ? *“D'abord, il y a eu l'étude anthropologique sur le groupe enterré au tholos de Montelirio (à 80 mètres au sud de la ‘Dame d'ivoire’), où il a été établi qu'une majorité des individus étaient des femmes. Et puis il y a toujours eu des doutes concernant le sexe de l'‘Homme d'ivoire’, explique Leonardo García Sanjuán [coauteur de l'étude]. Comme les os avaient déjà fait l'objet d'études approfondies, nous nous sommes dit qu'une analyse de protéines livrerait peut-être des indices plus précis. Et c'est ce qui s'est passé.”*

**Au bout du compte,
il est très difficile d'établir
le sexe d'un individu à partir
de ses seuls ossements.**

C'est en effet grâce à l'amélogénine, protéine présente dans l'émail dentaire, que l'on a pu établir le sexe de la “Dame d'ivoire” car cette protéine est un marqueur sexuel.

Le site archéologique immense était lui-même inhabituel. Valencina est le plus grand site connu de l'âge du cuivre. On y trouve des constructions monumentales, des sépultures partagées et une culture matérielle avancée, notent les chercheurs. Les tombes abritent des objets précieux faits de matériaux exotiques comme des cristaux, de l'ambre, des œufs d'autruche. Et de l'ivoire.

Et puis il y avait cette dépouille qui reposait seule, loin des autres. On a d'abord cru qu'il s'agissait d'un homme âgé de 17 à 25 ans, originaire de la région à en croire l'analyse isotopique, et qui serait mort d'un empoisonnement au mercure. Dans son mobilier funéraire figurait un grand plat en céramique sur lequel furent détectées des traces de vin et de cannabis, plante venue d'Eurasie. Il y avait également un poinçon en

cuivre, des pierres taillées ainsi que des objets précieux en ivoire. Une défense d'éléphant de 1,8 kilo avait même été déposée près de sa tête.

Cette mise à l'écart était surprenante dans un contexte social qui privilégiait les inhumations collectives, explique Leonardo García Sanjuán. *“En général, tout le monde était traité de la même manière. Mais elle avait été enterrée dans une tombe monumentale avec des objets raffinés réalisés à partir de matériaux rares.”* Qu'en était-il de son statut social ? *“Son rang se devine du fait qu'après son enterrement la zone entourant sa sépulture a accueilli de nombreuses autres dépouilles et rituels funéraires pendant deux cents à deux cent cinquante ans.”*

La richesse de sa tombe, comparée aux sites similaires de la même période, a conduit les archéologues à juger qu'elle avait été *“la personne la plus influente”* de la région à cette époque. L'archéologue souligne : *“Sa tombe contenait des objets encore jamais vus dans la préhistoire mondiale, notamment la défense d'éléphant ornant sa tête ou sa dague faite de cristal de roche et d'ivoire.”*

Autre point intéressant, contrairement aux périodes plus tardives, on sait qu'au début de l'âge du bronze, les bébés n'étaient pas enterrés avec des objets funéraires, ce qui laisse supposer que le statut social était lié à des accomplissements personnels et non à la naissance.

Dans la sépulture voisine, les archéologues ont découvert vingt-cinq corps. Sur les vingt dépouilles situées dans la chambre principale, l'analyse ostéologique a identifié quinze femmes – et les cinq dernières le sont peut-être aussi. Toutes étaient âgées de 20 à 35 ans, et elles aussi ont été enterrées avec des offrandes funéraires exotiques comme de l'ivoire, de l'ambre et de l'or.

“Aucun autre site de l'âge du cuivre découvert dans la péninsule Ibérique ne rivalise de près ou de loin avec ces deux sépultures en matière de richesses”, résumant les chercheurs. Autrement dit, aucune tombe d'homme enterré avec la même munificence à cette époque n'a jamais été mise au jour.

—Ruth Schuster,
publié le 6 juillet

➤ **Vue d'artiste de la
“Dame d'ivoire”.**

Photo Miriam Lucíañez
Triviño/Atlas/
Université de Séville

NOTRE NOUVEAU HORS-SÉRIE



**Courrier
international**

Hors-série Août-septembre 2023

Atlas

*Climat, guerre, travail, études...
Toute la planète migre.
Vers quels pays? Par quels
moyens? Les réponses en cartes
et en infographies.*

des migrations



En partenariat
avec **RTL**

EN VENTE CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



**Courrier
international**



La chaîne
de l'espoir

POUR ALLER À L'HÔPITAL
PRÈS DE CHEZ ELLE,
ELLE N'AURA PAS À ATTENDRE

504
JOURS

Objectif 0 jour

**PLUS VOUS DONNEZ
MOINS ELLE ATTEND**

**Ensemble, sauvons de toute
urgence les enfants malades.**

Soigner et opérer, former des médecins
locaux, bâtir et équiper des hôpitaux,
dépister et sensibiliser...

Nous intervenons partout dans le monde
auprès des enfants et des femmes, pour
améliorer leurs conditions de vie.



Soigner - Former - Bâtir - Dépister

Donnez sur chainedelespoir.org - 01 44 12 66 66*

* Prix d'un appel local depuis un poste fixe. La Chaîne de l'Espoir, Association d'intérêt général à but non lucratif immatriculée sous le SIREN 399818418, située au 56 rue des Morillons - 75015 PARIS. Crédit photo : Pascal Deloche / Godong. Conception : OSWALDORB - Août 2023